
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 06696888 4

Professeurs



LES JEUNES GENS



DU MÊME AUTEUR

COLLECTION IN-18 JÉSUS A **2** FR. **50**

La Femme et le Clergé.
Histoire de l'Enfant Jésus.
Les Convertis dans l'Evangile.
La Résurrection de N.-S. Jésus-Christ.
La Tragédie du Calvaire.
Du Mariage au Divorce.
Les Enfants.
Les Jeunes Filles.
Les Mariages écrits au Ciel.
Le Fruit défendu.
Devant la Mort
Contemplations Eucharistiques.
Philosophie de l'Homme Heureux.
Les Dernières Etapes de la Vie Chrétienne.
Le Lendemain de la Vie.
L'Evangile et les Mères.
Pleine de Grâce.
Les Béatitudes. — Cœurs détachés. — Doux et humbles.
Les Béatitudes. — Ceux qui pleurent. — Ceux qui espèrent.
Béatitude d'aimer. — Les Miséricordieux. — Les Cœurs Purs.
Les Béatitudes. — Pour la Paix. — Pour la Liberté.
Les Agonies du Cœur.
Les Décadents du Christianisme.
Les Sublimités de la Prière.
L'Evangile du Cœur de Jésus.
Conférences de la Madeleine (Carême 1903).
Nos Communications avec les Morts.
Introduction à la vie bienfaisante (Prix 3 fr. 50).

OPUSCULES A **0** FR. **75**

L'Eglise et la France nouvelle.
Les Samaritaines.
La Gloire.
Un Coin de la Question Sociale.

OPUSCULE A **1** FRANC

Les Gauloises et les Gaulois à la Passion de Jésus.

POUR EUX SEULEMENT

LES JEUNES GENS

PAR

L'ABBÉ HENRY BOLO



PARIS
RENÉ HATON LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, Rue Bonaparte, 35

PERMIS D'IMPRIMER

Laval, le 19 Mars 1897.

† Pierre-Joseph, évêque de Laval.

PRÉFACE

Où trouver la doctrine adaptée à l'état d'âme des jeunes gens qui subissent la loi de notre société si perverse et compliquée ?

La réponse est en ce mot du Sauveur : « Tout écrivain qui connaît l'Evangile, tirera de ce trésor l'antique et le nouveau. »

C'est pourquoi l'auteur espère que les jeunes gens du siècle qui finit se reconnaîtront en ceux qui rencontrèrent le Sauveur sur sa route mortelle. Ils pourront, dès lors, s'approprier les leçons que ceux-ci reçurent ou les exemples qu'ils donnèrent.

Qu'importe après tout que le flambeau soit vieux, si sa lumière est toujours jeune?

Laval, le 25 décembre 1896,

HENRY BOLO.

PRÉDILECTION DE DIEU



PRÉDILECTION DE DIEU

Quelle aimable histoire à faire que celle des jeunes gens à travers les saintes Ecritures !

Car si, dans l'ordre naturel, leur printemps semble avoir accaparé tant de séductions et de fleurs, l'on peut bien dire aussi que les faveurs divines ont tour à tour couronné sur leur front tous ces charmes humains. Ils sont vraiment, devant Dieu, la portion privilégiée, les bien-aimés fils, les Benjamins de la grande famille. Moins faibles et plus épanouis que les enfants, moins durs et plus généreux que les hommes faits, ils offrent à la grâce divine des âmes mieux

adaptées aux belles et grandes entreprises. Ils sont comme ces terres riches et vierges, qui appellent les nobles semences. Les grandes brises d'en haut, celles qui soutiennent les puissants essors, trouvent à leur âme des ailes plus déployées. La triple loi, ou plutôt la mystérieuse trinité de vertus qui préside à toute sublimité humaine, est comme leur loi naturelle, car nul ne croit à l'idéal d'une foi plus sincère, n'a plus invinciblement confiance en l'avenir, et n'est plus amoureux d'aimer.

Un seul mot, si l'on veut bien réfléchir à tout ce qu'il dit et à tout ce qu'il suppose, exprime la force, la grandeur et la beauté de la jeunesse : la jeunesse est l'âge de la vocation, c'est-à-dire l'âge auquel Dieu ne trouve pas indigne de parler à l'oreille de l'homme, pour lui communiquer ses desseins éternels, et l'âge encore auquel l'homme est assez fort pour prendre un élan dont l'impulsion se fera sentir même au-delà de cette vie. L'enfance est trop étourdie, la vieillesse trop méfiante, l'âge mûr trop égoïste et trop lourd, pour être capables de ce mouvement décisif, hardi,

et si souvent généreux au-delà de toute mesure, qui s'appelle embrasser une carrière, choisir une voie, opter pour une vie. Qu'il s'agisse de serments d'amour indissolubles ou de vœux éternels, qu'il s'agisse seulement de revêtir un uniforme, ou de dire : « Voici ce que je serai », il est des audaces que l'on n'a qu'à vingt ans.

La jeunesse est aussi l'âge du sacrifice. Elle met dans le sacrifice ce qui en constitue le côté miraculeux et inaccessible aux âmes vulgaires, je veux dire l'insouciance, l'oubli de soi, l'entrain, qui font aller au dépouillement comme à un banquet, à la mort comme à une fête. Un peu de gloire, un peu d'amour en échange, un beau rêve au bout de l'avenue douloureuse, et c'est fait ! Le parti est pris. Nul n'arrêtera le bond de cette belle juvénilité, qui ne connaît pas les lâches atermoiements, qui est aussi prodigue d'elle-même qu'elle est riche par sa nature, et qui est au-dessus de tous les obstacles parce qu'elle est au-dessus de l'humanité.

Chose remarquable, les patriarches si vénérables en leur vieillesse, ne nous apparaissent pour-

tant dans toute leur poésie, avec leur plus brillante auréole, qu'à l'époque de leur adolescence. C'est pendant cette période, et non après, qu'ils ressemblent le plus au Christ, qu'ils le préfigurent vraiment, c'est-à-dire qu'ils rayonnent dans tout leur éclat. Ainsi la vieillesse d'Isaac est injuste, défiante, déparée par le mensonge, peu sympathique en somme, et contrastant péniblement parfois avec ces années de jeunesse qui vont du sacrifice d'Abraham à son mariage avec Rebecca. Jamais plus il n'apparaîtra aussi attrayant et admirable que sur la pente de la montagne qu'il gravit, portant, avec tant d'insouciance et de candeur, le bois et le glaive qui serviront à son sacrifice. Il en est de même pour Jacob. Les vieux jours du fils de Rebecca inspirent beaucoup plus de piété que d'admiration, plus d'égards que d'enthousiasme, alors que sa jeunesse avait été si intéressante, si mouvementée, si tendrement aimée, sous les caresses de sa mère, et si fortement aimante dans la maison de son oncle Laban. Joseph ne diffère point, sous ce rapport, de ses pères. Il ne devient un homme grand, puissant,

admirable à la cour de Pharaon, qu'au détriment du charme exquis, embrumé d'épreuves, voilé de larmes, qui avait donné tant d'attraits à son adolescence. C'est encore à l'âge, précoce en Orient, où l'on songe à se marier,[1] que Samson accomplit ses premières et plus brillantes prouesses. Samuel vient de sortir de l'enfance,[2] la nuit où il répond à Dieu d'une si douce voix : « Parlez Seigneur, votre serviteur vous écoute. » Saül est en puissance de son père, jeune par conséquent, lorsqu'il apparaît au milieu d'Israël, dominant le peuple de Dieu encore plus par la noblesse de son visage que par sa haute stature. Que dire de la jeunesse de David ? Toutes les fleurs que les poètes savent jeter avec tant de grâce sur ce qu'ils veulent faire aimer, ne sauraient rien ajouter à la radieuse vision juvénile qui se dégage des simples récits bibliques, et sur lesquels il est impossible de ne pas arrêter notre regard un instant.

L'Ecriture nous montre d'abord le futur psalmiste dans tout son charme de jeunesse ingénue.

[1] Jud., XIII, 2. [2] Reg., II, 26.

Il est « petit de taille », et plus petit encore par ses fonctions de « gardeur de brebis », mais il n'en est pas moins « beau d'aspect » et d'une « physionomie gracieuse ». L'onction royale qu'il reçoit de Samuel descend sur une blonde tête d'enfant. L'or de l'huile sainte coule sur l'or de sa chevelure, abondante sans doute, comme le sera un jour celle de son fils Absalom. Sous cette grâce extérieure, une âme non moins sympathique demeure et vibre. En effet, le jour où le roi Saül a besoin, pour se calmer, d'un joueur de harpe, on lui nomme le fils d'Isaï comme le plus expert dans l'art de faire passer par les cordes de l'instrument ces mélodies qui versent sur les cœurs agités la paix et l'enchantement de l'extase. Telle est la physionomie de l'idéal jeune homme esquissée par l'auteur sacré.

Il s'agit maintenant de le mettre en mouvement, de le faire entrer en scène, en action. Le tableau est des plus gracieux. Isaï envoie son fils se présenter pour la première fois à Saül. Il charge un de ses ânes de pain, de vin, d'un chevreau et, mettant le licol entre les mains de l'adolescent, il le

laisse aller en ce champêtre équipage. David arrive vers Saül, s'arrête, debout, dans toute sa charmante ingénuité, à la fois humble et radieux, si beau, si fier sous ses vêtements de pâtre, que Saül en est séduit et le fait, sur le champ, son écuyer.

Telle est la première vision du jeune David que nous offre l'écrivain sacré. La seconde est plus admirable encore : c'est David, vainqueur de Goliath. Ce que la poésie n'aurait su faire, il est vrai que la sculpture et la peinture l'ont tenté maintes fois. La victoire sur Goliath a inspiré vingt chefs-d'œuvre. Mais aucun d'eux n'égale la simple histoire de l'Ecriture, car cette simple histoire est aussi l'expression pure et vraie d'une réalité dont la beauté surpasse toutes les tentatives de l'art.

L'Ecrivain sacré amène d'abord le jeune berger dans le camp d'Israël, apportant quelques frugales provisions à ses frères. A ce moment, Goliath, le bâtard, l'insolent philistin, l'immonde géant, surgit, vomissant l'outrage sur l'armée d'Israël. Et voici le triomphe de la vaillante et radieuse jeu-

nesse. Tandis que tous les vieux guerriers brunis au soleil des batailles, tremblent et se dérobent, c'est la tête blonde qui se redresse, c'est l'adolescent qui proteste, s'indigne, brave le danger et demande à combattre. Comment supporter tant d'affronts ? David combattra l'ignoble adversaire. Il demande qu'on le laisse aller contre Goliath. Un de ses frères aînés, Eliab, qui ne sait pas ce que peut donner d'énergie à un cœur bien né et à de jeunes bras, une noble colère, s'élève contre cette prétention. Il traite David d'orgueilleux, il le renvoie à ses bêtes. N'est-ce pas l'éternelle attitude des lâches qui se disent sages, des impuissants qui se disent prudents, en face de l'élan généreux, de la fière et pimpante témérité des jeunes? Mais la noble ambition de David ne se tient pas pour battue. Elle s'affirme de nouveau, elle s'agite, si bien que le roi est informé, et fait appeler le jeune héros.

Ici la scène devient tout à fait charmante. Devant Saül, roi, guerrier, presque géant lui-même, David paraît plus petit encore que ne le fait sa taille exiguë et son humble condition. Cependant

dès qu'il ouvre la bouche, la singulière énergie de son accent l'impose à l'attention du Roi : « Que nul ne perde courage à cause de Goliath, fait-il, ton serviteur s'en charge. Je combattrai le Philistin. »

Il faut bien que le ton de ces paroles ait porté, car le roi ne sourit point. Il objecte sérieusement l'infériorité physique du jeune champion ; sa grandeur et sa force d'âme ne faisant plus l'objet du moindre doute : « Jamais tu ne pourras te mesurer avec ce philistin : tu es un enfant, et lui est un homme accoutumé aux armes depuis l'adolescence. » Quelle tranquille assurance dans la réplique du jeune berger : « Quand ton serviteur, dit-il, paissait les troupeaux de son père, il est arrivé qu'un lion ou un ours ait saisi le bélier du milieu des brebis. Alors, je poursuivais le carnassier, je le frappais et j'arrachais la proie de sa gueule. Parfois, le fauve se retournait contre moi; mais je le prenais par le cou et l'étranglais. Oui, en vérité, moi, ton serviteur, j'ai tué lion et ours.» Et le jeune héros s'échauffant, s'enflammant comme il est naturel à un âge qui ne saurait

longtemps se contenir, s'écrie : « Il en sera de ce philistin comme de ces bêtes féroces ! J'y vais ! Je veux effacer l'opprobre d'Israël ! Qu'est-ce, après tout, que cet incirconcis qui a osé insulter l'armée du Dieu vivant ? » Enfin, le futur psalmiste révèle la source de sa force, qui n'est plus de la témérité dès qu'il ajoute : « Le Seigneur qui m'a tiré des griffes du lion et des pattes de l'ours, saura bien me sauver des mains de ce philistin ».

Tant d'ardeur, de force et de foi, ont subjugué Saül : « Va, dit-il, que le Seigneur soit avec toi. » Et il lui donne une armure complète.

Mais David repousse casque, glaive et cuirasse. On sourirait presque, car tout cet attirail se trouve, à l'essai, beaucoup trop grand pour la taille chétive du pâtre. D'ailleurs la jeunesse a sa confiance, son intrépidité, son ardeur, qui lui valent mieux que des armes. Un cœur d'acier, des bras de fer, suffisent au jeune champion avec son bâton de pasteur, sa fronde, cinq caillous polis du torrent. Sans plus d'équipement, il pousse droit à Goliath. Le géant à la vue de la tête blonde et

du visage enfantin de son adversaire, en est encore à marquer son dédain, quand la pierre lancée par David l'atteint au milieu du front et lui brise le crâne.

Et si la jeunesse de David est forte jusqu'à l'héroïsme, ce n'est point du tout au détriment de ce que cet âge a de plus exquis et de plus tendre. Un fils de Saül également beau, également généreux, s'éprend de cette noble nature, et Jonathas contracte avec David le pacte d'une amitié [1] si ingénûment racontée par les saints livres que, auprès d'elle, les amitiés de la mythologie et de toute la poésie païenne n'ont plus ni parfum, ni saveur.

David ne sort de l'âge fleuri que pour dépouiller son auréole de grâce, et perdre ce charme d'insouciance et de joie qui l'avait fait si rayonnant jusqu'à cette heure. Les labeurs ingrats, les dures épreuves, l'attendent aux portes de la virilité, et couvrent de cicatrices sa physionomie qui va s'assombrissant chaque jour davantage. Aujourd'hui la douleur, demain le crime, finalement

[1] I Reg., XVIII, 3.

les larmes et les gémissements du repentir... c'est le soleil qui décline... la douce aurore n'est plus, le printemps est fini.

Aussi nul n'a chanté d'une voix plus divine la jeunesse, son prix, sa puissance, ses trésors. Nul ne semble en avoir mieux compris et mieux rendu que lui le caractère heureux et le côté divin. Il reviendra, en ses Psaumes, avec une mélancolie persistante sur les souvenirs de sa jeunesse : « J'ai été jeune, chante-t-il, et j'ai vieilli... [1] Ma jeunesse a été illuminée de l'espérance en Dieu !...[2] Chargé d'années je regarde vers le Dieu qui a réjoui ma jeunesse...[3] C'est ma jeunesse qui a reçu vos leçons, ô Seigneur...[4] Je n'en suis sorti que pour entrer dans le labeur...[5] pour être l'objet de mille assauts divers...[6] Et si j'attends encore de l'avenir le bien qui comblera tous tes désirs, ô mon âme, c'est parce que le Seigneur fera revivre ta jeunesse, comme il renouvelle la jeunesse des aigles ! » [7]

[1] Ps. xxxvi, 25.

[2] Id., lxx, 5.

[3] Id., xlii, 4.

[4] Id., 17.

[5] Id., lxxxvii, 16.

[6] Id., cxxviii, 1, 2.

[7] Ps. cii, 5.

Jusqu'à la fin de l'Ancien Testament, l'histoire de la jeunesse se poursuit, toujours lumineuse, toujours épanouie et souvent héroïque. C'est Tobie « le bon jeune homme » dont l'ange Gabriel, qui s'est fait aussi jeune homme pour l'accompagner dans son voyage, n'éclipse point la rayonnante et douce physionomie. C'est le jeune Daniel, à « l'âme désirable », superbe dans la défense de la chaste Suzanne, invincible avec ses deux compagnons dans la fournaise. C'est le jeune Macchabée, héros consommé avant même d'être un homme.[1] Ce sont les sept martyrs, dont le dernier est un enfant, et qui subissent, sous les yeux de leur mère, le plus affreux supplice, sans reculer, sans défaillir. Tous sont beaux, tous sont forts, tous sont radieux. Ils ont en eux-mêmes, — et tous leurs pareils l'ont comme eux — un principe merveilleux dont ne sauraient se prévaloir ceux pour lesquels le soleil de la vie avance vers le déclin, ils ont « l'élan », suivant un mot profond de l'Ecriture : *Exaltatio juvenum, fortitudo eorum.*[2]

[1] I Macc., II, 66. [2] Prov., XX, 29.

C'est pour cela que Dieu les aime.

En effet, si l'on veut bien se rendre compte de l'état d'âme idéal tel que Dieu le conçoit d'après ce que Jésus nous en a laissé deviner en son Evangile, il n'est point difficile de reconnaître que l'âme de la jeunesse représente la plus parfaite réalisation du désir divin.

Le Sauveur demande aux disciples selon son cœur, de l'ambition surnaturelle, de l'ardeur, de la promptitude, du détachement des biens de ce monde, de l'insouciance envers soi-même en ce qui regarde le repos et le bien-être du corps, de la confiance, de l'intrépidité, une âme, enfin, au caractère chevaleresque et vaillant, qui sache s'élever du mépris de tout ce qui est égoïste et bas, aux aspirations les plus hautes, par un mouvement spontané, généreux et rapide. Il cherche et appelle sous le poids et dans l'obscurité de la chair adamique, les âmes qui ressemblent le plus à ses anges, les âmes qui sont vraiment des souffles et des flammes, qui possèdent ce ressort divin, cet amour de la liberté surnaturelle, grâce

auquel on peut se dégager, comme à grands coups d'aile, des fanges d'ici-bas, pour s'élever jusqu'à la sphère divine du sacrifice et de la vérité.

Les traits de cette physionomie surnaturelle sont épars dans l'Evangile, mais ils y sont nettement dessinés, et rien n'est plus facile que de les y retrouver et d'en faire le merveilleux assemblage.

Or, la jeunesse possède, dans sa nature même, tout ce qui peut correspondre à cette conception évangélique des parfaits.

Il faut être jeune, jeune d'âge ou jeune d'âme, pour oser se faire une loi, un programme de cette invitation surhumaine : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Ceux qui ont constaté la misère lamentable de notre nature, ceux qui ont vu que la vie de l'âme la plus sainte n'est qu'une longue série de faiblesses et de chutes, sont trop tentés de répondre par le cri découragé des Juifs : « Qui de nous pourra atteindre un sommet aussi sublime ?[1] » Les hommes qui se sont, à la longue, englués dans les biens de ce monde, ceux qui, contrac-

[1] Deut., xxx, 12.

tés par les terreurs séniles, se cramponnent désespérément à la vie, ceux auxquels les années pèsent et que les habitudes charnelles alourdissent, ceux que l'orgueil de la science a rendus sceptiques, ceux que les ivresses de la fortune ou les satisfactions de la vie ont hébétés, quelle aptitude ont-ils aux tendances austères, quelle disposition aux envolées sublimes, quelle facilité aux héroïques promptitudes qui constituent la substance même de l'esprit évangélique et de la perfection surnaturelle ?

Mais ce que les âmes fatiguées par la vie, démoralisées par les lâches accoutumances, n'ont plus, la jeunesse le porte en son sein généreux. Elle en trépigne, elle en bouillonne. L'Evangile s'écrie : « Levez la tête ![1] » Il est naturel à la jeunesse de lever la tête. Jésus dit : Le royaume des cieux est aux violents ;[2] il lui est doux d'être violente. Le grand commandement est : Tu aimeras ![3] Elle a la passion d'aimer. Le Maître appelle : « Venez, suivez-moi ![4] » Nul ne suit avec plus d'ardeur

[1] Luc., XXI, 28.
[2] Matt., XI, 12.
[3] Marc., XII, 30.
[4] Matt., XIX, 21.

qu'elle, le Maître qui a su la subjuguer. Le Dieu des armées veut des soldats impavides et crie : « Ayez confiance, j'ai vaincu ! [1] » Nul n'est, plus qu'elle, confiant dans la bataille, enivré par la victoire. Le Crucifié fait entendre cette redoutable parole : « Celui qui aime un autre que moi plus que moi, n'est pas digne de moi [2]. » Nul n'a un cœur plus prompt à se détacher, pour se donner plus intégralement à son amour, que cet âge auquel l'homme, sous la seule impulsion de la nature, oublie s'il le faut sa mère, pour mettre son cœur en des mains étrangères.

Cette merveilleuse adaptation du cœur des jeunes gens aux plus hautes sublimités de la loi évangélique, nous expliquerait pourquoi la grâce de Dieu exige davantage d'eux. Nous trouvons même là le secret de la plus mystérieuse histoire de jeune homme, que renferme le livre des Evangiles.

Séduit par le charme souverain de Jésus, « un jeune homme vint à lui et lui dit : Bon Maître, que puis-je faire pour gagner la vie éternelle ?

[1] Joan., xvi, 33. [2] Matt., x, 37.

« Jésus lui répondit : Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est bon ? Dieu seul est bon. Mais si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements.

« Lesquels ? demanda-t-il. — Jésus répondit : Tu ne tueras point. Tu ne commettras point d'adultère. Tu ne déroberas point. Tu ne rendras point de faux témoignage.

« Honore ton père et ta mère, et aime ton prochain comme toi-même.

« Le jeune homme lui dit : j'ai observé tout cela depuis ma jeunesse ; que me manque-t-il encore ?

« Jésus lui dit : si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, pour avoir un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi.

« Lorsque le jeune homme eut entendu cette parole, il s'en alla triste ; car il avait de grands biens.

« Alors Jésus dit à ses disciples : En vérité, je vous dis qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux.....

« ... Or, ces choses entendues, ses disciples s'étonnaient grandement, et disaient : Qui donc pourra être sauvé ?

« Mais Jésus leur dit en les regardant : Aux hommes cela est impossible, mais à Dieu tout est possible. »[1]

Le récit se complète de quelques détails donnés par les autres Evangélistes.

Saint Marc fait « accourir » le jeune homme vers Jésus, et nous le montre « fléchissant le genou » pour lui adresser la parole.[2] Puis, au moment de lui dire « Viens et suis-moi », le Maître lève les yeux sur le jeune homme : « Jésus l'ayant regardé, l'aima.[3] » Enfin, quand le Sauveur tire la morale de l'incident, et dit à ses apôtres qui ont tout quitté pour lui, « qu'il est difficile à ceux qui ne renoncent pas à leurs richesses d'entrer dans le royaume des cieux », il les interpelle de la façon la plus tendre. Il les appelle : « Mes enfants bien-aimés. »[4]

Tout ce qui peut se passer de généreux et de

[1] Matt., XIX, 16-26.
[2] Marc., X, 17.
[3] Marc., ibid., X, 21.
[4] Marc., ibid. 24.

doux entre la jeunesse et le Dieu de l'Evangile, se trouve en cette admirable scène, jusqu'au moment où le malheureux adolescent perd, dans un mouvement de défaillance, le bénéfice de la plus haute vocation.

Voilà certes un bon et ardent jeune homme. Il nous apparaît honnête, ayant, dès son enfance, observé scrupuleusement tous les préceptes de la loi naturelle. Et comme il vibre au contact du sublime ! Il a l'instinct exquis du divin, il devine la bonté. On le voit à l'empressement avec lequel il accourt, à son genou qui fléchit, à la douce épithète dont il accompagne le nom du Maître. Il possède aussi le sens sacré de l'idéal, il est ouvert aux plus nobles ambitions : ce qu'il demande en est le signe manifeste.

Il fait plus qu'ambitionner le royaume mystérieux annoncé par le Messie. Son ambition est une noble et belle ambition, parce qu'elle est généreuse, et lui inspire pour un instant l'oubli de soi-même. En effet, il accepte le labeur d'avance. Il dit : Que ferais-je ? A quel prix obtiendrai-je cette vie éternelle ?

Il est sage aussi, dans cette forme particulière de la sagesse qui convient aux jeunes, c'est-à-dire à ceux qui n'ayant pas, en eux-mêmes, assez de lumière et d'expérience, ne veulent rien perdre de la profondeur des horizons qui s'ouvrent devant eux, demandent à des regards plus puissants de les explorer pour eux, de leur découvrir un but plus lointain et des chemins meilleurs. Du premier coup, il a deviné le vrai Maître, le plus grand, et le plus lumineux. L'exemple à suivre est laissé aux jeunes de l'avenir, sur les caractères que doit avoir le conseiller pour être digne d'être choisi : venir de Dieu, être saint, être désintéressé, être sage, ressembler le plus possible au Maître des maîtres, à celui qu'a interrogé le jeune homme: « Bon Maître, que ferais-je ? »

Cette âme juvénile qui s'offre avec tant de générosité et en même temps de sagesse, éveille la sympathie divine du bon Pasteur dont le propre est aussi « de donner son âme ». Jésus, comme il le fait toujours avec les âmes vives, jeunes et tendres, communique en effet son âme au jeune homme. Il est même admirable dans la forme

spéciale qu'il donne à cette communication ; il choisit la plus solennelle et la plus suggestive en même temps. Car il a vingt manières différentes de faire passer la vibration divine dans l'âme humaine. Tantôt c'est un geste invisible et mystérieux qui émeut, tantôt c'est une parole, un accent qui fait tomber à genoux, tantôt c'est une vision interne qui ravit, tantôt encore c'est l'effusion de grâce qui enivre, ou je ne sais quel surnaturel contact qui fait tressaillir. Avec le jeune homme de l'Evangile, Jésus employa le mode le plus délicat et le plus puissant de communiquer son âme : il la fit passer dans son regard. *Intuitus eum.*

Car le regard, dans l'être humain, c'est le passage de l'âme.

C'est par les yeux que l'âme coule en lumière fluide ou jaillit en rayons éclatants. C'est par eux que passe et repasse l'amour reçu et donné. Ils sont comme les deux soupiraux par lesquels communique, avec la vie extérieure, la céleste prisonnière enfermée dans la cave malsaine de notre chair. Eux qui sembleraient créés exclusivement

pour voir, ils sont les plus merveilleux entremetteurs de toutes les choses exquises et invisibles de la pensée, du sentiment ; les plus délicats conducteurs de tout le magnétisme dont les cœurs sont les pôles. Les yeux parlent plus éloquemment que les lèvres : ils implorent, ils affirment, ils se courroucent, ils remercient. La bouche peut mentir, l'œil, pour celui qui sait y lire, est trop limpide ; il ne saurait tromper. Ce petit organe tout en transparence et en couleur, est comme l'océan, il en prend toutes les nuances et au-delà. A première vue, rien ne paraît plus uni et plus simple. A l'examen, rien n'est plus mobile, plus varié, ne change plus facilement d'expression et d'aspect : le calme, la tempête, les sourires, les menaces, le trouble, la sécurité, la tendresse, s'y peignent ou s'y reflètent, avec une netteté qui ne permet qu'aux inexpérimentés et aux étourdis de s'y méprendre. Les menteurs le savent bien, eux qui ont horreur de laisser plonger dans leurs yeux, et les détournent, troublés et fuyants. Aussi la langue courante, celle qui se modèle le plus parfaitement sur la réalité, ex-

prime-t-elle, sous toutes ses formes, cette vérité que nulle part l'âme et les sentiments n'apparaissent mieux que dans la translucidité du regard. On regarde « entre les deux yeux, dans le blanc des yeux », celui que l'on veut pénétrer tout à fait. Celui dont l'âme est sans trouble « regarde en face » c'est-à-dire ne les baisse ni ne les détourne. Par contre, la timidité, la modestie, qui craignent de se montrer, de paraître, tirent le petit voile des paupières sur la seule fenêtre par où puissent pénétrer, dans l'intérieur, les admirations ou les curiosités indiscrètes.

La douleur est moins dans l'âme (toujours selon le langage usuel), que dans les larmes qui coulent des yeux. Naître, c'est « ouvrir les yeux », mourir « c'est les fermer ». L'Evangile lui-même dit : l'œil bon, l'œil mauvais, pour le cœur, pour la pensée. Bien plus, si l'œil est mauvais, dit le Maître, tout l'homme le sera. Le regard est le plus éloquent des traits d'amour : il déclare, il presse, il trouble, il incendie. Tout démontre que l'œil est l'interprète le plus parfait et le plus immédiat de l'âme ; il en traduit exactement et

avec intensité toutes les impressions, parce qu'il les traduit directement ; mieux que cela, il ne les traduit pas, il les découvre. Il semble ainsi que le regard a été moins donné à l'homme pour voir que pour laisser voir en lui. Cette mystérieuse lucarne ouvre encore plus sur le dedans que sur le dehors.

Et c'est à cause de cette loi universelle et profonde de notre psychologie, que Jésus découvre ses yeux adorables, et, à travers ses yeux, son cœur, à ceux qu'il veut séduire, conquérir. Sa beauté n'est qu'un reflet déjà lointain de sa gloire ; sa parole n'est qu'un écho limité des harmonies de son âme ; son regard est le miroir de ce qu'il est en lui-même. Aussi, devant les profanes, les indifférents, les foules banales et vulgairement curieuses, il laisse voir son visage, toucher ses mains, ses pieds, ses vêtements ; il laisse entendre sa parole, mais il tient ses paupières baissées, comme on tient dans les temples grands ouverts les tabernacles fermés et les ciboires clos.

Son regard est comme un sacrement dans le-



quel les âmes humaines rencontrent sa divinité, et par où ruissellent, en flots de lumière, la grâce et le salut. Toutes les fois qu'il daigne lever les yeux et regarder, c'est un événement pour l'Evangile qui le constate, comme si, pour un instant, la main invisible des anges levait le rideau qui cache le ciel à l'humanité. Et les circonstances où le voile divin se lève sont rares, bien déterminées, et marquent, toutes, la divine portée de ce regard. Il n'est pas inutile de les noter rapidement, pour mieux comprendre le sens et l'importance de cet admirable mystère des regards du Sauveur.

Jésus regarde Pierre deux fois. La première fois, quand il l'appelle à la plus solennelle des fonctions qu'un Dieu ait jamais pu confier à un homme[1]; la seconde fois, quand l'apôtre vient de renier et qu'il s'agit d'accomplir, à son égard, l'acte le plus inénarrable que renferme l'histoire pourtant si émouvante de sa miséricorde.[2] Avec le premier de ses regards il le sacre pontife sou-

[1] Joan., I, 42. [2] Luc., XXII, 61.

verain, par le second il ouvre dans le cœur du renégat l'intarissable source du repentir.

Un autre jour, il regarde[1] ceux qui font l'aumône : consacrant ainsi ce sentiment doux et divin que le ciel met dans l'âme de ceux qui ont pitié de leurs frères malheureux. Et parmi eux ce regard distingue surtout la veuve, qui donne son pauvre denier, et bénit en elle d'une façon plus spéciale ceux qui partagent encore « leur pain réduit et leurs maigres ressources »[2] avec de plus misérables qu'eux.

Il regarde encore ses disciples, au moment où il va proclamer les béatitudes, et livrer, dans son discours sur la montagne, le code le plus sublime, le plus consolant de sainteté et de résignation, le legs le plus précieux de tout son héritage, après l'Eucharistie.[3]

Et pour l'Eucharistie, avant d'instituer le chef-d'œuvre d'amour, soit quand il en marque pour ainsi dire le projet, l'esquisse, lors de la multiplication des pains,[4] soit quand il l'institue réelle-

[1] Luc, XXI, 1; Marc., XII, 41.
[2] Is., XXX, 20.
[3] Luc., VI, 20.
[4] Joan., VI, 5; Marc., VI, 41.

ment le soir du Jeudi-Saint, dans la solennité des adieux, « il regarde » d'abord les invités auxquels il va faire plus d'honneur qu'aux anges [1], « il lève ensuite les yeux » vers son Père auquel il va ravir, pour le donner à la terre, son plus précieux trésor. [2]

Une seule fois, dans un de ces terribles mouvements de colère qui passent comme des coups de foudre à travers la sérénité de l'Evangile, « il regarda » ses ennemis : il est à noter que jamais ses paroles ne furent plus violentes, ses menaces plus effrayantes que ce jour-là ! [3] Peut-être aussi, le jour de son arrestation, quand les sbires tombèrent la face contre terre, furent-ils encore terrassés par le feu de ce regard, aussi terrifiant dans l'indignation qu'il était enivrant et suave dans l'amour.

En dehors de ces circonstances, sauf le regard dans lequel il enveloppe le jeune homme et sur lequel nous reviendrons bientôt, ses yeux ne se fixèrent pour ainsi dire jamais sur les mortels.

[1] Matt., XIV, 19.
[2] Luc., IX, 16.
[3] Luc., XX, 17.

Dans toutes les autres conjonctures, en effet, où l'Evangile a noté le divin regard, il nous apparaît levé vers le Père Céleste. Et encore s'agit-il toujours de circonstances mémorables et où déborde la tendresse de son cœur. Telle est la résurrection de Lazare, telles les paroles enivrées que le Sauveur prononça vers la fin de la Cène. Ces deux fois : « Il lève les yeux en haut », ici avant de prier,[1] là avant de partir pour le sacrifice final.[2]

Et il n'y a pas à douter de la portée et de la signification de ces regards : non seulement ils ne rayonnent qu'aux instants les plus solennels ou les plus doux, mais il est visible que, pour les évangélistes, ils sont eux-mêmes des événements considérables. Certains faits qui nous semblent de première importance, ne sont relatés que par l'un d'entre eux seulement. Le plus grand nombre, au contraire, de ces regards qui fixent, bénissent, troublent, renversent, convertissent, sont consignés avec soin par plusieurs évangélistes à

[1] Joan., XI, 41. [2] Joan., XVII, 1.

la fois. Ils semblent constituer, à eux seuls, des manifestations du Dieu caché, aussi considérables que ses plus importants discours, que ses actions les plus mémorables.

C'est ce regard si précieux et si redoutable, si rare dans l'ensemble de l'Evangile, que nous trouvons signalé non pas une fois, mais à deux reprises, au cours de l'histoire du jeune homme qui nous occupe en ce moment :

« Jésus l'ayant regardé, l'aima, et lui dit : Viens, suis-moi...... »

Puis quand les Apôtres, effrayés du dénouement de cette petite scène, s'écrient : « Et qui donc pourra se sauver ?

« Jésus *les regardant* leur dit : Ce qui est impossible aux hommes n'est pas impossible à Dieu..... »

Comment ne pas deviner le profond et doux mystère que révèlent ces deux regards ?

Ils marquent d'abord toute l'importance que le Maître attache à conquérir la jeunesse. Ils indiquent ensuite de quel retour il est prêt à payer

le don qu'elle fera d'elle-même, si elle répond à son appel. Et s'il est vrai que toute l'âme peut passer dans un regard et que, d'autre part, Jésus connaît à la fois la portée et le prestige des yeux qui se fixent dans les yeux, s'il relève seulement ses paupières pour dire que l'ordre suprême donné ou la promesse solennellement faite comporte le don de son Cœur, apporte aux forces humaines l'appoint de son amour et la collaboration de sa divinité qui s'offrent en cet éclair muet, il devient impossible et douloureux de se dérober, de refuser ce qu'il demande.

« Jeune homme, semble-t-il dire, à quiconque est représenté dans l'adolescent de l'Evangile, je te connais par ce qu'il y a en toi de plus beau et de plus généreux, je te connais par ton âme. Ce que ni l'intérêt, ni le caprice, ni l'ambition ne sauraient tirer de toi, l'honneur, les nobles sentiments de fidélité et d'amour sauront bien l'obtenir. Lis dans mes yeux et vois mon cœur. Le cœur doux et humble, le cœur sublime et fort. Le cœur ami, fraternel, qui n'impose pas des charges disproportionnées, dont le joug est doux et le

fardeau léger. Le Dieu pour lequel on laisse son père, sa mère, ses amours et ses biens avec joie, non parce qu'il ne tient qu'à sa puissance de rendre le centuple, mais parce qu'il est lui-même la récompense magnifique de ceux qui se sont donnés à lui. Mon fils, donne moi ton cœur ! Tu recevras mon amour en échange. Sois à moi, pour acheter l'ineffable droit de dire : Mon bien-aimé est à moi, je suis à lui ! Est-ce que l'homme ne donne pas tout ce qu'il possède et tout ce qu'il est, pour son amour, et, quand il l'a donné ne se considère-t-il pas comme n'ayant rien donné, puisque en retour je suis à lui ! Est-ce que j'ai mesuré les distances à franchir, les sacrifices à faire, les outrages à subir, les travaux à supporter, les larmes à répandre, le sang à verser pour arriver jusqu'à toi ? Et alors, jeunesse, toi qui es l'ardeur, la générosité chevaleresque, toi si prodigue de tes sentiments et de tes biens aussitôt que ton cœur est épris, si tu ne me comprends pas, si tu n'es pas la première à tomber dans mes bras, à vivre de moi et à mourir pour moi, qui, alors, sera

capable de comprendre mes dévouements et de répondre à mon amour ! »

L'homme est libre de choisir le bien ou le mal. Il faut que l'option de quelques-uns pour le mal démontre la liberté de ceux qui se déterminent pour le bien. C'est pourquoi des scandales arrivent. C'est pourquoi le jeune homme de l'Evangile n'obéit point à la voix et au regard du Maître qui lui demandaient le sacrifice héroïque : « Va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres ». Mais la fin si douloureuse de l'épisode montra bien que, malgré la lâcheté de l'adolescent et le chagrin du Sauveur, l'âme de la jeunesse avait deviné l'âme de l'Homme-Dieu qui l'avait si bien comprise elle-même. Le jeune homme s'en alla tout triste, avec cette blessure que fait au cœur le remords et le mépris de soi-même. Il sentit qu'il avait non seulement failli à l'amour, mais encore menti à sa propre nature. Un déchirement était en lui, partagé qu'il était désormais entre la beauté qui l'avait ravi un instant, et les biens grossiers auxquels il était demeuré comme

rivé. Et, de son côté, Jésus perdant une âme jeune, éprouvait l'amertume du vainqueur auquel manquera une partie des dépouilles opimes. Ses paroles mélancoliques sur les richesses qui gardaient ainsi leur proie, marquent bien la grandeur de la ruine qui venait de se produire dans l'infidélité du jeune homme. En vérité, cette fascination exercée par les biens terrestres sur une des âmes qui paraissent en être le plus affranchies, en prouve au-dessus de tout l'étrange puissance. La trahison de Judas devait seule montrer, sous un aspect plus hideux et plus redoutable, la maudite royauté de l'or. En attendant, la noblesse des jeunes, avec les espérances qu'ils font concevoir, et cette générosité à laquelle on peut tout demander, était placée on ne peut plus haut par le Sauveur, puisque, pour marquer la tyrannie suprême de l'argent, l'Evangile nous montre comme son œuvre ces deux chutes également invraisemblables, et place au même rang ces deux victimes également incompréhensibles : le jeune homme qui recule, et l'apôtre qui vend son Maître !

Malgré l'échec subi par la grâce en cette circonstance, il restera établi que, dans l'Evangile, l'appel par excellence, celui qui s'adresse à la générosité du cœur humain et lui demande, en échange d'un regard, le sacrifice absolu de soi-même, a été adressé, comme au plus suceptible de le comprendre, et donc comme au plus digne, à un jeune homme. Et si le jeune homme n'est pas nommé dans l'Evangile, si l'individualité du personnage y est effacée, c'est peut-être parce que le nom d'un lâche ne mérite pas d'être conservé, mais c'est surtout parce que l'intention du Sauveur était d'honorer toute la jeunesse, en lui proposant avec tant de simplicité, comme une chose naturelle, tout un programme d'héroïsme. Le Maître fit ce jour-là un acte de foi en la jeunesse. Il déclara, non sans solennité, qu'il fallait être jeune d'âge ou de cœur, pour accepter d'échanger toutes ses ambitions terrestres et tous ses instincs charnels, contre un regard du Sauveur, contre une parole de tendresse, contre la promesse d'une récompense invisible. C'est-à-dire qu'il fut bien prouvé, à partir de ce jour, que s'il

n'en est pas toujours ainsi dans la réalité, à cause de la liberté humaine, du moins dans la pensée et l'estimation du Sauveur, jeunesse est synonyme de sublimité dans la noblesse des sentiments, de générosité suprême dans le sacrifice.

Car, en vérité, ce regard du Maître divin, quand il atteint les âmes, est à leur grandeur ce que la pierre de touche est à l'or pur. Suivant le degré d'élévation morale dont elles s'honorent, elles y répondent plus ou moins. Tandis que les gens au cœur vil, n'en sont pas plus touchés que des mulets ou des bœufs, ceux, au contraire, qui vivent d'idéal et de générosité en sont émus, et dans la mesure de leur supériorité. La tristesse et le trouble du jeune homme de l'Evangile montrent bien que tout lâche qu'il était, il avait encore assez de noblesse native pour sentir qu'il faisait faillite aux instincts chevaleresques de son âge. Mais, par la suite, les plus grandes âmes devaient recueillir jalousement et avec ardeur la grâce qu'il avait ainsi laissé tomber. On n'en finirait pas si l'on voulait seulement énumérer tous ceux que ces vingt lignes de l'Evangile — faible écho, lointain

reflet — ont jeté à cœur perdu dans l'héroïsme ou poussé vers la plus haute sainteté. C'est Antoine qui, pour avoir simplement entendu ce récit à la Messe, « laissa tout et suivit le Christ » dans un dépouillement absolu. C'est saint Prosper, plus tard évêque, qui fut saisi de même, et saint François d'Assise aussi, et Saint Bernard, et tous les saints solitaires et tous les moines qui s'en vont, fascinés par le regard divin, emportant au fond de la solitude leur ivresse d'amour et d'espérance.

La fin de l'histoire découvre également ce que le Sauveur attend des jeunes, et montre que s'il espère quelque générosité, c'est de leur cœur. L'échec infligé à sa grâce par une âme sur laquelle il comptait le plus, le contrista profondément. Assurément le refus de quelque sordide vieillard cramponné à ses richesses, l'eût moins affligé. Il eût proféré quelque anathème ; il lui eût crié : « Malheur aux riches[1] ! » Il l'eût qualifié avec sévérité, évoquant à ses yeux l'image de la mort

[1] Luc., VI, 24.

et du châtiment[1]. Ici le sentiment était tout autre. Il s'agissait d'une âme de jeune, d'une âme chaude, inspirée et vaillante ; d'un cœur chevaleresque et prompt ; d'un de ces êtres auxquels on peut tout demander, parce qu'ils croient à l'idéal, parce qu'ils vont à tout ce qu'ils croient. C'est pourquoi l'impression fut plus profonde qu'une impression de colère. Une mélancolie s'empara du Sauveur. Il exhala ce soupir : « En vérité qu'il est difficile à un riche de pénétrer dans le royaume des cieux ! » Et tandis que les apôtres consternés entraient dans sa pensée, en disant : « Qui donc se sauvera ? », Jésus les regarda eux aussi. Si belle et si vigoureuse que soit la jeunesse, il est quelque chose de plus rayonnant et de plus fort encore, c'est cette autre jeunesse surnaturelle et indéfectible qui s'appelle la grâce, « car, dit-il, ce qui est imposible à l'homme n'est pas impossible à Dieu. » Ainsi, malgré sa défection présente, il était désormais certain que là où la jeunesse refuse son cœur, aucun homme ne saurait le donner, là où la jeunesse manque

[1] Luc., XII, 20.

aux sacrifices à accomplir, il n'y a plus d'autre ressource que cette infinie et mystérieuse ressource qui est la substance divine elle-même.

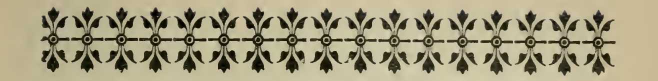
Combien d'ailleurs cette dernière parole, toujours enveloppée dans la divine féerie du regard rédempteur, est faite pour encourager les jeunes capables de comprendre ! Il est en effet des devoirs que les plus généreux sont tentés de trouver impossibles à remplir. Certains sacrifices de cœur leur paraissent au-dessus de leurs forces. Aux heures où le courage leur semble défaillir et céder sous l'afflux passionnel, ils répéteraient volontiers, quoique à propos d'un autre objet, la question découragée des apôtres : « Qui se sauvera ? »

Qu'ils ouvrent les yeux de leur âme. Jésus les « regarde » eux aussi, moins du regard qui promet que du regard qui verse le courage et donne la récompense. Il les regarde comme il regarde ses apôtres, c'est-à-dire comme on regarde ses amis, ceux dont on possède le cœur et dont on est, en même temps, le bien, le trésor. Cette parole qui avait accompagné son regard : « Ce qui est impos-

sible à l'homme est possible à Dieu », il ne l'avait pas dite pour ceux qui étaient déjà dans la voie du salut. Il l'a dite pour nous qui ne devions pas voir le regard, mais à qui l'Evangile a conservé la parole, afin que n'ayant pas vu, nous connussions cependant qu'il nous aime, nous bénit, nous soutient et nous récompensera quand nous aurons entrepris, pour Lui, quelque œuvre qui peut nous paraître au-dessus de nos forces, mais qui du moins n'est pas au-dessus de notre amour.



QUELQUES INCONNUS



QUELQUES INCONNUS

Il ne faudrait pas croire, à cause de la retraite lamentable du jeune homme qui vient de nous occuper, que tout soit perdu pour une heure de découragement, et que la grâce du Sauveur abandonne ceux qu'elle a recherchés avec tant de force.

L'histoire de trois jeunes gens également anonymes, va nous prouver, dans l'Evangile, que Dieu ne désespère jamais de cet âge bouillant, prompt aux retours courageux, facilement entraîné par la passion ou victime de l'inconstance, et néanmoins toujours prêt aux générosités du repentir.

Il existe même dans les trois épisodes que nous allons relater une gradation savante et parfaitement adaptée aux différents degrés d'erreur ou d'égarement dans lesquels peut tomber la jeunesse. Ici, c'est un jeune homme qui hésite à se donner tout entier, auquel le Maître fait entendre une grave leçon ; là, un autre qui refuse d'abord, consent ensuite, et n'en est pas moins loué avec une indulgence toute divine ; ailleurs, enfin, c'est un mort qu'un mot du Sauveur ressuscite, qu'un attouchement divin arrache au mal contre lequel les hommes ne connaissent pas de remède.

Voici dans leur texte rapide, animé, émouvant, les trois récits évangéliques.

« Jésus dit à un autre : Suis-moi ! Celui-ci répondit : Seigneur, permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père.

« Et Jésus lui dit : Laisse les morts ensevelir leurs morts; pour toi, va, et annonce le royaume de Dieu....

« Quiconque, ayant mis la main à la charrue,

regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu.[1] »

« Un homme avait deux fils. S'approchant du premier, il lui dit : Mon fils, va-t-en aujourd'hui travailler à ma vigne.

« Celui-ci répondit : Je ne veux pas. Mais après, touché de repentir, il y alla.

« S'approchant ensuite de l'autre, le père dit de même. Et celui-ci répondit : J'y vais, Seigneur. Et il n'y alla point.

« Lequel des deux a fait la volonté du père ?[2]

« Jésus s'en alla dans une ville appelée Naïm. Ses disciples l'accompagnaient ainsi qu'une foule nombreuse.

« Or, comme il approchait des portes de la ville, voilà qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère. Et celle-ci était veuve, et beaucoup de personnes de la ville l'accompagnaient.

« Lorsque le Seigneur l'eut vue, il fut ému

[1] Luc., IX, 59-62. [2] Matt., XXI, 28-31.

de compassion pour elle et lui dit : ne pleurez point.

« Alors il s'approcha, toucha le cercueil — ceux qui le portaient s'arrêtèrent, — et il dit : Jeune homme, je te le commande, lève-toi.

« Et celui qui était mort se mit sur son séant, et commença à parler ; et Jésus le rendit à sa mère.

I

Le premier de ces récits montre que Dieu n'aime pas les atermoiements, les calculs et les regards en arrière chez les jeunes, quand il les appelle à quelque chose de grand.

Pourquoi la fougueuse jeunesse ne deviendrait-elle circonspecte, au sens terrestre du mot, que lorsqu'il s'agit des biens supérieurs, de ceux qui sont les plus passionnants ? On ne saurait admettre que l'être qui s'excuse de s'être jeté avec ardeur dans le mal, à cause des bouillonnements de l'âge, devienne calculateur et réfléchi seulement lorsqu'il s'agit d'avancer dans la voie du progrès,

La marche en avant, le regard tendu vers l'avenir, la poitrine avide d'air nouveau, telle est la loi toute glorieuse que le Dieu de l'Evangile, non moins que la nature, impose à la jeunesse. De même que la louange à outrance du temps passé convient aux vieux, les envolées vers l'avenir sont le partage naturel des jeunes. Et si, dans l'ordre naturel, je ne sais quel attachement vieillot aux choses décrépites et fanées semble en contradiction avec leurs plus invincibles tendances, c'est à eux aussi qu'il appartient, dans l'ordre moral, d'aspirer le plus vigoureusement vers tout ce qui est capable de rénover leur âme et d'élever leur cœur.

Jésus met en opposition ce qu'il appelle le monde des morts et ce qu'il nomme le royaume de Dieu. A la lettre, il s'agit ici de l'apostolat qui doit renoncer totalement au premier et se consacrer exclusivement au second. Dans un sens plus adapté aux vocations ordinaires, on peut entendre par « le royaume de Dieu » tout cet ensemble d'heureuses tendances, de nobles aspirations, dont Jésus pouvait dire ailleurs : « Le royaume de

Dieu est au dedans de vous. » Le monde des « morts » serait alors ce chaos passionnel, cet enfer de concupiscences, qui est aussi dans le cœur de tous les fils d'Adam, et qui constitue ce que saint Paul nomme d'un mot si expressif : « le vieil homme. »

Alors, la parole du Sauveur : « Quiconque ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu », renferme un sens profond, et jette une vive lumière sur un des principes les plus essentiels de la vie morale, chez les jeunes gens.

Ce principe, en harmonie parfaite avec leur naturel volontaire et absolu, peut se formuler ainsi : En fait de vie chrétienne, pour un jeune homme, il n'y a pas de demi-mesure. Comme l'exprime très bien une expression populaire, c'est « tout ou rien ».

Tout ou rien, en matière de foi, de mœurs, et de piété.

Si leur foi n'est pas profonde, absolue, ils n'auront pas la foi. Si elle n'est pas vive et passionnée, ils ne la conserveront pas. Si elle

n'est pas vigoureusement nourrie du côté de l'intelligence et du côté de la volonté, elle ne résistera pas aux assauts combinés du dehors et du dedans.

Les théologiens et les philosophes blanchis dans les longues spéculations, désillusionnés par l'expérience sur la valeur et la puissance de la simple raison, assagis par de pénibles labeurs et souvent par des erreurs plus ou moins douloureuses, ont une tendance bienveillante et facile aux acquiescements surnaturels. C'est comme une pente qui les porte doucement vers la vénérable autorité de l'Evangile. Ils savent ce qu'il en coûte à l'intelligence humaine pour étayer de raisons souvent boîteuses quelques incertaines vérités, et ils ont constaté que nul génie créé n'a jamais suffi à échafauder un système de doctrine, de morale ou de législation, qui pût se défendre par lui-même et de tous les côtés, contre des objections d'enfant. La raison juvénile est, au contraire, téméraire comme tout ce qui est inexpérimenté, aventureuse comme tout ce qui est exubérant, fantaisiste comme tout ce qui n'est pas

accoutumé au joug, traversée en tous sens par les rayons d'or de l'illusion comme tout ce qu'une ardente imagination éclaire, agité comme tout ce qui est exposé aux tempêtes et aux inconstances des sens. Ce n'est donc point par elle-même que cette raison, encore toute en folles herbes, peut espérer quelque fixité, quelque consistance, et encore moins cette solidité de roc, qui est le caractère fondamental de la foi. Il y faut même plus que le parti-pris de croire. Il est nécessaire d'avoir la volonté bien arrêtée de ne pas juger encore, d'attendre, pour critiquer, l'âge où l'esprit plus rassis peut tenir d'une main assurée et ferme les balances dans lesquelles on pèse les arguments, l'âge où le regard de l'âme débarrassé des prismes et des jolies buées roses dont le printemps de la vie l'entoure et l'embrume, voit enfin dans une lumière pure des objets nettement dessinés, l'âge où l'expérience a donné l'art de reconnaître à première vue et de discerner le vrai du faux, le clinquant et le doublé du solide et du massif. Jusque-là, il faut fuir comme une peste dangereuse l'orgueil de l'examen personnel, et

l'ennui mortel des spéculations théologiques. Marcher avec de laborieux raisonnements quand on est à cet âge qui croit tout, qui espère tout, qui a des ailes pour voler vers tous les soleils, se condamner à la lenteur pédestre et lourde de l'examen, c'est mener ses vingt ans au combat sur des béquilles d'invalides.

Ainsi pour les mœurs. Un jeune homme ne saurait être loyal, courageux, chaste à moitié. Chaste surtout. On ne prohibe pas seulement les grands feux dans le voisinage des poudrières : les plus minutieuses précautions sont prises contre les plus menues étincelles. Beaucoup de jeunes sont impatients de ces jougs taillés dans l'humilité, l'obéissance, l'austérité, la modestie, la garde des sens. Quelques-uns en rient volontiers et refusent d'en entendre parler. Cependant il est bon de savoir en somme ce que l'on veut être. Si l'on accepte délibérément, brutalement, la vie et les mœurs païennes, il n'y a plus à traiter de ces délicates vertus et le procès est jugé. Si l'on a, au contraire, la prétention de vivre avec des mœurs chrétiennes, l'ambition de tirer profit de l'évangile

pour son bonheur et son honneur, si l'on se fait même une gloire de combattre pour une cause ennoblie par le sang des martyrs et illustrée par l'épée fulgurante de la chevalerie, on ne saurait se plonger dans la fange des passions et partager l'abrutissement de ceux en face desquels on se donne des allures de paladin. Il faut accepter toutes les conditions essentielles à l'existence de la seule chasteté — et il y a bien des vertus requises en cet état de cause ! Car la prétention à la pureté des mœurs est un vain mot, disons-le, une hypocrisie, chez tous ceux qui prétendent retenir le char en lâchant la bride à tout l'attelage. Les lectures lascives, les fréquentations légères, la vie épicurienne, la paresse, le sensualisme, la vie sans prières, sans mortification, toutes ces choses prises ensemble, ou séparément, témoignent aussi certainement que l'évidence la plus directe, contre les jeunes gens qui prétendent rester chastes tout en les acceptant. Elles crient au mensonge, à l'imposture.

Enfin la piété, chez les jeunes, est ardente ou elle n'est pas. Ce qui est hostile à la piété, dans

leur être, est trop violent pour que la piété résiste, si elle n'est elle-même plus vigoureuse et plus entraînante. Que peut bien devenir une fumerolle au milieu d'un incendie ? D'autre part, si les jeunes gens ne dirigent pas vers le Dieu que leur mère leur apprit à adorer, les flots qui battent les parois de leur cœur, il faudra bien que le torrent prenne une autre direction. Et l'on sait quelle sera cette direction. Aussi est-il visible, malgré des faits contraires venus de tempéraments exceptionnels, que la jeunesse fournit les bataillons les plus ardents soit à l'armée du bien, soit à celle du mal. Les vieux chrétiens, qui n'ont jamais manqué à l'honneur du drapeau baptismal, savent bien, quand ils jettent un regard sur leur passé, que leur jeunesse fut pour eux l'âge d'une piété plus tendre, plus vive, plus ardente que jamais. Ils ont gagné, avec l'âge, la solidité des vertus appuyées sur de longues habitudes, mais ils ont perdu l'élan, l'entraînement naïf du cœur qui se jette sans arrière-pensée dans les plus généreuses entreprises spirituelles. Par contre, les autres, les épaves des passions, les jouets des vices divers

qui mirent leur existence en pièce, reconnaîtront toujours, s'ils sont de bonne foi, que leur ruine a commencé par la tiédeur. Il en est de la vie spirituelle comme de la vie physique : aussitôt que cette dernière faiblit par anémie ou décrépitude, tous les parasites au dehors, tous les bacilles au dedans, fondent sur elle, l'envahissent, la dévorent, la tuent, et finalement la décomposent.

Pour tout résumer, ces trois éléments : foi, mœurs et piété se soutiennent les uns les autres, comme les différentes parties d'une charpente qui s'écroulerait tout entière aussitôt que l'une d'elle viendrait à manquer. Chacune est tellement essentielle à l'existence des deux autres qu'on peut toujours considérer celle dont on s'occupe en particulier comme la partie fondamentale de l'édifice. Les mœurs et la piété reposent sur la foi, sans laquelle ni les unes ne sont absolument pures, ni l'autre ne saurait exister. Les bonnes mœurs à leur tour défendent la foi qui s'éteindrait dans l'atmosphère méphitique du vice, et elles sauvegardent la piété dont la chaleur se ranime au bûcher du sacrifice. Enfin la piété active et forte

donne de la vie à la foi, et aiguillonne la volonté dans la pratique des vertus évangéliques, c'est-à-dire des mœurs chrétiennes élevées à leur plus haut point de perfection. C'est pourquoi aucune de ces trois forces ne saurait être supprimée ou affaiblie, sans que la ruine ne menace et n'emporte l'ensemble. Cette parole du Maître est donc capitale dans le programme de vie d'un jeune homme décidé à remplir son devoir : « Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde en arrière n'est pas apte au royaume de Dieu ! »

Il est bon cependant, et pour mémoire, de noter une observation importante en matière juvénile et qui découle du principe posé par le Sauveur. L'ardeur n'est pas l'extravagance, ni l'excès. La ferveur doit être sage. Une forte hygiène n'exclut aucunement la sobriété, au contraire. Certains éducateurs pour avoir perdu cette notion de vue, ont poussé l'alimentation spirituelle de jeunes gens jusqu'à l'indigestion, et en ont fait des impies. La nausée leur est venue de l'excès, comme elle vient à d'autres de l'anémie. Il est en somme extrêmement dangereux, en faisant un pas

de trop en avant, de s'exposer à la nécessité de faire plus tard un pas en arrière. Ce pas en arrière peut être le commencement d'une déroute. Pour qu'une armée soit vaincue, il n'est pas nécessaire qu'elle ait fui à plusieurs journées de marche, il suffit seulement qu'elle ait perdu ses positions, n'eût-elle rétrogradé que d'une étape. A ce point de vue, user dans les pratiques dévotes d'une sage mesure, c'est encore mettre en pratique ou plutôt assurer l'exécution du principe divin : « Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde en arrière, n'est pas apte au royaume de Dieu. »

II

Ce caractère absolu des ordres divins est loin cependant de faire tort à la mansuétude, à l'admirable indulgence du Sauveur pour les écarts de la jeunesse et les mauvais soubresauts dont les têtes et les cœurs de vingt ans sont capables. Mieux que personne, le Dieu qui nous connaît pour nous avoir formés, et qui sait ce que nous

valons, pour nous avoir payés de son sang, est susceptible de patience et de bonté à notre égard. C'est affaire aux hommes étroits, méchants, malveillants et despotes, de ne savoir point oublier une boutade, ni pardonner un mouvement irréfléchi. Le Maître divin ne voit au contraire dans un jeune homme, dont la volonté ou les sens ont regimbé d'aventure, que la manifestation des résistances que celui-ci éprouve en lui-même, et la preuve du mérite qu'il a d'en triompher lorsqu'il revient à lui. C'est ce que montre la seconde des trois histoires qui nous occupent en ce moment.

Le jeune homme a dit : Non ! Puis ce mouvement de révolte passé avec la rapidité de la courte parole par laquelle il s'est traduit au dehors, il est allé docilement au travail que son père lui commandait. Et le Sauveur le bénit quand même, le déclare quitte, le proclame sauvé avec tous ceux qui ont fait leur devoir. Que tout cela est vécu, naturel d'une part, et touchant, sage, miséricordieux de l'autre ! Voilà bien la jeunesse et aussi l'Ami des jeunes gens. Les poulains de race sont les plus portés à se cabrer : pourquoi s'en émou-

voir outre mesure ? Ils n'ont pas encore la sagesse qui est le fruit des leçons reçues et de l'expérience acquise. Pourquoi même ne pas s'en réjouir en vue des espérances qu'il y a lieu d'en concevoir ? S'ils n'avaient pas un tempérament de course, un sang généreux, des pieds ardents, ils ne connaîtraient pas la révolte. Tant que le geste d'insubordination n'est qu'un geste, c'est-à-dire quelque chose d'irréfléchi, de prompt, de passager, et qu'il ne devient pas le vice rédhibitoire contre lequel tous les remèdes sont sans effet, il y a lieu de s'attendre à voir sortir le bien du mal. Les écarts de langage se tempèreront, les sursauts de volonté s'apaiseront, le calme se fera dans les passions soulevées, seule la belle générosité qui s'était un instant trompée de route, demeurera et se mettra au service des grands devoirs et des nobles vertus. Ce serait vraiment trop demander d'une part, et supprimer d'une autre toute occasion de mérite et de progrès, que d'exiger, de la part des jeunes, un cours uni et limpide de sagesse et de régularité dans leur langage et dans leur vie. Quelques saints ont réalisé

ce programme qui restera chimérique pour la masse des jeunes fils d'Adam ; l'Ecriture a qualifié ces saints comme il convenait, en leur donnant d'ailleurs une louange des plus honorables et des mieux méritées : ce sont de précoces vieillards.

Une autre conclusion qui découle encore de ce récit, est bien de nature à inspirer aux âmes jeunes et généreuses une grande estime pour l'esprit évangélique. Jésus n'aime pas les hypocrites, les doucereux, les eaux dormantes, les âmes sournoises, les pâles figures qui disent toujours : oui ; qui trompent par une tranquillité affectée, une soumission apparente, et qui, au fond, sont nuls de volonté ou d'effort. Il condamne sévèrement le jeune homme qui a répondu à son père : j'obéirai, uniquement pour le tromper, et qui n'en a pas moins fait à sa guise. Jésus a déjà dans son entourage celui qui, à force de feindre une fidélité et une vertu qu'il n'a pas, tombera dans le plus horrible des abîmes : Judas. Il sait ce que risque

[1] Sap., IV, 8, 9.

sa loi avec les êtres obliques qui cachent un fonds mauvais sous des apparences inoffensives. Il sait aussi les ressources cachées qui peuvent subitement jaillir de magnifiques natures égarées mais sincères.

Que nul ne désespère donc jamais d'un jeune homme bouillant, emporté, et qui n'est mauvais que par effervescence, c'est-à-dire par accident. Que le jeune homme lui-même ne se décourage pas de lui-même. Non seulement le Juge des vivants et des morts n'en a pas désespéré lorsqu'il a rencontré son pareil, mais il l'a loué et admiré d'autant plus, quand il est rentré dans le devoir, que le premier mouvement avait été contraire au bien.

Il nous reste à mesurer un degré de plus, le degré suprême dans la bonté et la patience dont le Sauveur en use avec les jeunes gens. C'est l'histoire de la veuve de Naïm qui va nous en donner l'idée.

III

Car le jeune homme était mort, et on le portait en terre.

Sans doute le miracle a été fait en faveur d'une mère désolée, et de ce chef, il y aura lieu de revenir sur l'épisode qui est un des plus émouvants de l'Evangile.[1] Ce n'est pas moins le jeune homme mort qui en a recueilli le principal bénéfice. Il n'est pas douteux que ce cœur déchiré de mère, cette veuve qui arrosait de larmes le cercueil de son fils unique, a trouvé une secrète complicité dans le cœur de Jésus. Mais, d'autre part, n'est-ce pas une preuve de la haute valeur qu'on a, de la grande place que l'on tient dans l'affection des autres, que leur désespoir quand on vient à leur manquer ? Est-ce que, en somme, ces larmes qui prouvent une douleur amère, ne sont pas aussi un témoignage en faveur de ceux dont la mort les fait couler ? Donc, de quelque côté que l'on se tourne, vers la mère qui pleure

[1] Voir : l'*Evangile des Mères*. Paris Haton.

ou vers le Sauveur qui est ému, c'est toujours la beauté, la force, les grâces, l'avenir, la générosité du jeune homme porté en terre qui causent et les pleurs et l'émotion.

Ainsi, même morts à la vie surnaturelle et à l'honneur, même irrémédiablement entraînés à l'abîme par le monde et le milieu mauvais, même perdus de mœurs et d'espérance, les jeunes peuvent toujours compter sur la rencontre et l'intervention de Celui qui disait à son Père : « Père je vous rends grâce de ce que je n'ai perdu aucun de ces petits que vous m'aviez confiés. »[1]

Essayons de pénétrer le symbolisme, c'est-à-dire le sens mystique et le plus important de cette scène de résurrection.

Il était mort : c'est l'image de la mort du péché, du péché continu, devenu un état.

Il était dans son cercueil. Ainsi beaucoup sont-ils cloués dans leurs habitudes mauvaises, retenus par les bandelettes de la vanité, de l'amour propre, du respect humain, dans une attitude prise, et dont ils n'osent se dédire.

[1] I Joan., XVIII, 9.

Ils sont emportés dans la fosse, et il y a foule autour du cortège. Tel est le monde. Il se presse, il tourbillonne autour de ses victimes. Il semble n'avoir d'autre soin que de hâter leur ruine, de les entraîner dans une course vertigineuse aux abîmes d'où l'on ne revient pas. De tous côtés se présentent des porteurs volontaires, empressés. Des usuriers pour ceux qui vont à l'indigence ou à la cour d'assises. Des entremetteurs pour ceux qui vont à l'infamie. Des complices pour ceux qui vont consommer les injustices définitives que l'on expie sous le mépris universel, dans la mort à l'honneur. Tous ceux-là hâtent le moment où l'on n'existera plus pour la société qui se respecte ou prétend se respecter, précipitent l'heure où l'on sera mort civilement, moralement, disqualifié définitivement, c'est-à-dire enterré.

Et à la suite de ce cortège agité, bruyant, pour qui le cadavre est l'occasion de se distraire ou de réaliser un bénéfice, la mère qui pleure, le cœur fidèle et broyé, le dévouement méconnu, l'amour infatigable, presque infini, auquel on a préféré les exploiteurs et les prostituées.

La chute et la honte sont bien profondes. Aux yeux des hommes le mal est assurément sans remède. Mais, en réalité, le remède existe encore puisque, sur le chemin d'aussi lamentables funérailles, le divin Ami des jeunes, le Rédempteur, peut encore passer.

Et il n'en est aucun pour lequel Il ne passe.

Voyons maintenant comment il s'y prend pour opérer l'œuvre de résurrection et de réhabilitation. Il importe de le noter pour que tous ceux qui ont besoin de son passage, le reconnaissent à sa manière d'agir.

Il touche le cercueil. Il fait arrêter le cortège Il donne un ordre « au mort ».

Il touche le cercueil. Il signale sa présence par un contact. Quelle émotion ce contact causera-t-il? Est-ce une joie, une douleur, un attendrissement, un remords, une inquiétude, un élan d'amour vers lui? Peu importe. L'essentiel est qu'il ait touché.

Le cortège s'arrête. Il se fait une accalmie dans le tourbillon, une station subite dans cette course

folle à la mort. C'est une catastrophe soudaine qui a dissipé l'escorte, éloigné les amis de désordre et les compagnons de plaisir. C'est une maladie qui a mis tout à coup le silence et la solitude autour de la victime du monde. C'est un simple déplacement qui a occasionné un vide momentané. C'est une mesure rigoureuse prise par un père que l'allure trop vive de son fils a tout à coup inquiété. Quelle que soit la cause de l'arrêt, le voilà : il s'est produit. Il signale la présence du guérisseur.

Enfin la voix qui ressuscite se fait entendre : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. »

Cette parole est à la fois un conseil, un reproche, et un sacrement.

Un conseil, c'est-à-dire une source efficace de salut, quand on sait lui prêter l'oreille. Si égaré que paraisse un cœur, rien n'est perdu tant qu'il sait écouter, tant qu'il n'a pas systématiquement retiré son attention aux voix sages ou vénérables ou saintes, qui ne manqueront jamais de lui répéter la parole rédemptrice : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi ! » La puissance du con-

seil est si grande que l'on pourrait extraire des leçons de l'Esprit-Saint aux jeunes gens un véritable traité consolant, encourageant, vivifiant, sur les fruits de la docilité à l'égard de ceux qui ont assez d'amour pour assumer encore l'ennui de donner des conseils.

« Le conseil est dans le cœur de l'homme comme une eau profonde, le sage saura l'y puiser. [1]

« Les pensées s'affermissent par les conseils, et c'est par de sages directions que doivent être conduits les combats de la vie. [2]

« Du fond de ton cœur où tu le conserveras, le conseil rayonnera sur ta vie, et se répandra en beauté sur ton visage. [3]

« Sache écouter, mon fils, et tu possèderas la sagesse. [4]

« Le salut sera où il y a beaucoup de conseils. »

Mais le conseil ne suffit pas toujours. Il ne pénètre pas avec assez de force. Il n'a pas de « mordant », il n'entre pas dans l'âme, cinglant les

[1] Prov., xx, 5.
[2] Id., 18.
[3] Prov., xxii, 17, 18.
[4] Id., xxiii, 19.

chairs. Il n'est pas affilé comme l'épée, aigu comme la flèche, pour percer la carapace d'insensibilité que lui opposent les « morts ». Il faut souvent quelque chose de plus corrosif, ou des pointes plus acérées et des coups plus directs. C'est le reproche qui pénétrera plus avant, troublera la quiétude du jeune égaré, et, s'il consent, le ramènera à coups d'aiguillon bienfaisants, dans les voies de la vérité et de la vie.

Et c'est parce que la vitupération possède cette énergie troublante et vivace, que l'Esprit-Saint en a préconisé la vertu encore plus qu'il ne l'a fait pour le conseil. De nombreux textes montrent à la fois l'utilité de la réprimande et la sagesse de celui qui sait la recevoir.[1]

Il faut le dire même aux sceptiques, aux frondeurs, aux boulevardiers, à ceux qui ont laissé leur âme s'ouvrir au mépris stupide et arrêté de la

[1] Prov., IX, 8 ; X, 8, 17; XXVII, 9; XII, 15; XIII, 1, 18; XIV, 16; XV, 5, 10, 12, 22, 32; XVIII, 2, XIX, 20; XXV, 12 ; XXVII, 5, 6. Prov., XXIV, 6 ; Id., XXV, 9, 10 ; Eccle., VI, 6 ; Id., XXVIII, 13; Eccli., VI, 36; Tob., IV; Eccli., XXXII, 24; Prov., VIII, 12; Id., XII, 15; Id., XIII, 10.

religion catholique, il n'est rien de tel que l'usage de la confession pour faire bénéficier une jeune âme de cette toute puissance bienfaisante qu'est la réprimande. Serait-on dépourvu de convictions religieuses, le simple bon sens philosophique devrait inspirer une admiration profonde pour ce tribunal qui offre de si merveilleuses garanties du côté du maître, et qui place le disciple en une attitude si favorable à son amendement. Etant donné que sur des milliers de prêtres bienveillants, éclairés, dévoués, purs par profession, inébranlablement fidèles aux secrets confiés, chacun peut choisir le meilleur pour en faire le dépositaire de ses faiblesses, et le témoin des écarts de sa vie, recevoir de lui le conseil, le remède, et au besoin la salutaire correction d'une parole vive, amie, qui entraîne la volonté en s'adressant au cœur, il faut être vraiment fou pour dédaigner un tel secours, ou en parler légèrement. Et si le jeune homme qui ne verrait dans le confident de sa conscience qu'un moraliste intègre et sage peut en tirer des fruits incalculables de force et de progrès, que dire de celui qui va s'agenouiller

avec foi devant un tribunal où siège Dieu lui-même, qui reconnaît la parole de Dieu dans une voix humaine, et qui reçoit, avec la clarté des bons conseils, le don surnaturel qui purifie, redresse, rend plus fort ?

Car ce contact du Sauveur qui atteint le cercueil derrière lequel pleure la veuve de Naïm, cette parole autoritaire qui ordonne à la mort de lâcher sa proie, c'est bien la fidèle image de la toute-puissance et de l'opportunité des sacrements pour tous les jeunes qui sont morts. Il faudra toujours que la victime du désordre fasse un effort personnel. C'est à elle que le Sauveur donnera l'ordre et laissera le soin de se lever. Mais il est bien certain que s'il ne lui infuse la vie, le mort ne se relèvera pas.

Si l'on ne se souvenait de l'esprit auquel on appartient et dont on doit être animé, on ne pourrait se défendre de je ne sais quel sentiment d'irritation à voir une folle jeunesse se perdre inconsidérément, dilapider d'incomparables trésors, mettre son avenir en péril, alors que d'aussi énergiques ressources sont à ses côtés. Quelle légèreté,

quelle misérable conception des choses les plus graves, peuvent bien se rencontrer chez ces jeunes cervelles qui ne considèrent, comme conséquence de l'usage habituel des sacrements, que le fait banal et inepte d'être classé ou non, par l'opinion de gens tarés ou stupides, dans la catégorie des dévots ! Il est bien question vraiment de songer à ce que penseront quelques sots, quand les plus augustes intérêts sont en jeu ! Il semble en effet que, parmi les sacrements, celui de la Pénitence convienne plus particulièrement à la jeunesse. C'est aux environs de vingt ans que l'on apprécie le plus l'indulgence et la générosité. C'est surtout à l'âge où les surprises des sens sont plus soudaines et aussi les retours plus rapides, qu'un moyen de réhabilitation facile et à effets répétés doit paraître opportun. C'est quand on a plus besoin que jamais d'être redressé, encouragé, rappelé à l'ordre, que la nécessité d'un conseiller de conscience s'impose. C'est quand on est plus porté par la mobilité de l'esprit et la légèreté des impressions à perdre le fruit d'expérience qui est le résultat de toute faute, qu'il est bon d'exa-

miner, de formuler, de distinguer ces fautes dans leurs causes et dans leurs effets. C'est quand on est exposé à oublier devant les sourires et les enchantements printaniers de la vie, les principes cachés, les lois sévères, les bases solides de la moralité et, par conséquent, les sources de l'énergie morale, qu'il faut en imposer plus souvent la pensée et l'appareil à la conscience. C'est pendant la période de fougue, d'insubordination, de folle confiance en soi, qu'il est sage et utile d'accepter, volontairement et de plein gré, la posture de disciple humble, docile, agenouillé devant le Maître. Malheur au prêtre qui ne rendrait pas la confession aimable et douce aux jeunes gens ! Malheur aux jeunes gens qui n'usent pas de l'institution salutaire et qui la méprisent ! Tous deux commettent ce crime qui consiste moins à méconnaître une grande chose, qu'à laisser sans profit la plus opportune et la plus salutaire des institutions léguées à l'humanité par le Rédempteur.



LE FILS PRODIGUE



LE FILS PRODIGUE

Ce qui prouve combien l'Evangile est divin, c'est l'inépuisable source d'enseignements qu'il renferme sous un volume aussi restreint que possible. Quelle que soit la page qu'on en interroge, elle répond à toutes les questions qui ont, de près ou de loin, un rapport visible ou caché avec elle. Là est donc bien la source de toute lumière, là aussi ces feuilles qui rendent, mieux que les feuilles jetées au vent par la sybille de Virgile, tous les oracles nécessaires à l'instruction ou à la consolation de l'âme humaine.

La parabole du Prodigue apporte une démonstration frappante à cette vérité.

Nous avons dit ailleurs[1], après toute la tradition chrétienne, quoique avec des observations fondamentales qui n'ont généralement pas cours, combien apparaissent infatigables, incompréhensibles, la miséricorde et la tendresse divines dans l'histoire du prodigue. Nous voulons rechercher ici un autre enseignement. Nous voulons étudier dans tout le détail de sa genèse, la maladie d'âme de ce jeune homme demeuré le type de tous ceux qui s'égarent et tombent dans la dégradation. Quel principe, quels éléments, quelles aberrations, quelles aggravations successives, ont amené à un degré d'abjection et de misère si profond un jeune homme qui paraissait tout d'abord en aussi heureuse situation que le prodigue? Chose étonnante : cet éternel épisode du livre éternel, semble une histoire arrivée de nos jours. Sauf le ton si pénétrant, le style divin du récit évangélique, et surtout le dénouement que Dieu seul pouvait y introduire, toute la partie qui concerne les égarements du malheureux, ressemble au fait divers que l'on pourrait chaque jour découper dans le

[1] Voir *Les Convertis dans l'Evangile,* Paris Haton.

premier journal venu. Plus d'une douloureuse histoire de jeune homme qui se compromet, qui se perd, qui se déshonore, qui gaspille son bonheur, et qui ne s'étant pas repenti, finit d'un coup de revolver, dans la chambre d'un hôtel garni, ou échoue, de par une sentence de justice, dans une cellule de prison, semble calquée sur la première moitié du petit drame évangélique. Vraiment il vaut la peine de regarder cette histoire de près. Dieu ayant cru devoir indiquer à ceux qui se perdent le « processus » du mal moral qui les emporte, c'est dans l'analyse divine qu'il convient d'aller chercher les indications définitives, de mettre en relief les causes et les effets, afin que chacun, à quelque degré qu'il en puisse être de sa chute, ne se fasse pas d'illusion, connaisse son mal, et se guérisse, pour ne pas s'exposer à toucher un jour le fond du malheureux abîme.

Dès le début de la parabole, un phénomène assez étrange se présente. Voilà un jeune homme qui a certainement tout ce qu'il faut pour être heureux, d'un bonheur honnête et paisible. Sa fa-

mille est riche : la fin du récit le montrera encore mieux que le commencement. Cette opulence n'est point diminuée par le grand nombre de ceux qui en jouissent : ils sont deux fils, pas davantage. La sévérité du père ne trouble en rien la douceur du foyer qui abrite les deux frères : tout à l'heure, quand le plus jeune demandera sa part de fortune, le père n'opposera aucune difficulté, et la simplicité du récit évangélique se fera le fidèle miroir de la complaisance paternelle, toutes les fois qu'il s'agit de donner satisfaction à ces fortunés jeunes gens. [1] Comment donc s'expliquer le départ subit du jeune homme, et le soin qu'il prend de mettre aussitôt une si longue distance entre un bonheur si facile, et les plaisirs qu'il rêve ? Car les deux circonstances sont indiquées par le récit : « Et il ne se passa pas beaucoup de jours, que le cadet ayant réalisé tout son bien, partit pour un pays lointain... » [2] Il n'y a pas de motif visible à ce départ précipité, ainsi qu'à cet éloignement voulu. Il n'est pas arrivé de malheur

[1] Luc, xv, 11, 12. [2] Id., ibid., 13.

imprévu, de discussion bruyante. La cause est cachée, profonde, sourde. Elle a tout à coup éclaté en un événement inattendu et violent. Il y a là, évidemment, une sorte d'éruption mauvaise causée par l'accumulation souterraine d'un mal secret mais formidable, puisqu'il peut tout-à-coup renverser et disperser les éléments d'un bonheur qui paraissait à la fois si solide et si pur.

Quel est ce mal ?

Hélas ! Le mal des jeunes ! Car, un mal dévore la jeunesse, un ver la mange, un feu la ronge, un acide corrode en elle ce qui est ressort, émiette ce qui est granit, altère ce qui est couleur. Elle est en proie à une maladie d'âme dont ces chancres, qui empoisonnent et creusent dans le vif les chairs contaminées, ne sont qu'un inoffensif emblème. Cette maladie est une folie dans sa cervelle, une fièvre dans ses veines, une épilepsie dans ses nerfs. C'est une contagion qui la prend de la tête aux pieds, la souillant de honte en haut, de fange en bas. Ce mal la tient comme le feu de l'enfer tient les damnés, depuis son épi-

derme qu'il contracte en d'intenses frissons, jusqu'à ses moelles qu'il fond et dont il vide ses os. Il l'hallucine au point de lui faire croire qu'elle est couronnée de roses au moment où elle se couvre de souillures, qu'elle boit à pleine coupe une délicieuse ivresse à l'instant où elle avale les plus abjects poisons, les plus sales breuvages. Il la prend et l'entraîne comme une tempête emporte les feuilles, les bourgeons, les fleurs naissantes, et la roule dans les ruisseaux les plus pestilentiels. Il la jette dans l'infamie, il l'accouple à l'ordure. Quand elle est en proie aux accès de cette fièvre, comme dans le délire des alcooliques ou des morphinomanes, elle ne connaît plus rien de respectable, plus personne de sacré. On la voit désoler, sans remords, les cheveux blancs des mères, dilapider le patrimoine des sœurs, traîner le nom d'un père dans le vin nauséabond des orgies, se vautrer avec tous les saints souvenirs dont une race peut s'honorer, dans les sentines de la débauche.

Ce mal est appelé par l'Evangile : la concu-

piscence de la chair. Il est, dans ses excès, le malheur des jeunes, comme l'orgueil et l'ambition effrénés sont le fléau de l'âge mûr, comme l'avarice est le mal des vieux. Et tandis que l'orgueil ou la cupidité troublent ou compromettent seulement des êtres que leurs tares ou leurs décrépitudes ont déjà rendu moins intéressants, le mal des jeunes sévit avec la fureur et l'intensité d'un incendie sur de merveilleuses natures, dévastant toutes les richesses du présent, compromettant toutes les espérances de l'avenir.

Du premier coup, la parabole du fils prodigue nous révèle la violence inouïe de la concupiscence, chez les jeunes, quand ils n'ont pas usé des moyens que la Providence met à leur portée pour la refréner et en diminuer l'influence néfaste.

Avec une froideur et un cynisme déconcertants, le prodigue brise tout, autour de lui, le bonheur du foyer, la fortune patrimoniale, le cœur de son vieux père. Tout s'écroule, et tout ce qui était joie va devenir désolation et larmes sur un mot de ce malheureux : tant est formidable la puis-

sance de ce mal, tant est effrayante la férocité qu'il met dans les cœurs dont il s'est emparé.

« Le sens dépravé est un sens abject, s'écrie Lacordaire cet admirable maître de la jeunesse. C'est un sens abject, parce qu'il tue le cœur, parce qu'il substitue l'émotion du sang à l'émotion de l'âme. J'ai déjà vu dans ma vie bien des jeunes gens ; et je vous le déclare je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans un jeune homme débauché ; je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes que les âmes qui ignoraient le mal ou qui luttaient contre lui. Une fois, en effet, qu'on s'habitue aux émotions violentes, comment voulez-vous que le cœur une plante si délicate, qui se nourrit de quelques gouttes de rosée tombant çà et là du ciel pour lui ; qui s'ébranle par de légers souffles, qui est heureux pour des jours par le souvenir d'une parole qui a été dite, d'un regard qui a été jeté, d'un encouragement que la bouche d'une mère ou la main d'un ami a donné ; le cœur dont le battement est si calme dans sa vraie nature, presque insensible, à cause de sa sensibilité même et de peur qu'il n'eût été brisé par une seule

goutte d'amour, si Dieu l'avait fait moins profond; comment, dis-je, voulez-vous que le cœur oppose ses douces et frêles jouissances aux jouissances grossières et exagérées du sens dépravé ? L'un est égoïste, l'autre est généreux ; l'un vit de soi, l'autre hors de soi : entre ces deux tendances, l'une doit prévaloir. Si le sens dépravé l'emporte, le cœur se flétrit peu à peu, il ne sent plus la force des joies simples ; il ne va plus vers autrui ; il finit par ne plus battre que pour donner son cours au sang, et marquer les heures de ce temps honteux dont la débauche précipite la fuite... »

La succession des lamentables ravages apportés dans la vie du Prodigue par le « sens dépravé » est très-savamment indiquée dans la parabole. Quoique rapide, la marche progressive du mal s'y révèle d'une façon très précise : chaque pas est compté, noté, chaque trait nouveau mis en relief. C'est d'abord l'explosion de dureté cynique, premier effet d'une secrète accumulation d'immoralité jusque là dissimulée. Le prodigue débute en sacrifiant brutalement famille et bonheur familial. Puis, dépourvu par là même de cette protection

d'ordre et d'économie que la famille étend sur les biens matériels de chacun, il ne tarde pas à dissiper entièrement son héritage. La ruine du patrimoine moral suit les progrès de la ruine pécuniaire : ce qui lui reste, en effet, de conscience et d'honneur, même ce résidu suprême et dernier qui représente sous le nom d'amour-propre les derniers vestiges de la dignité personnelle, finit et disparaît dans la société des femmes perdues. Enfin, à l'effondrement de tous les bien présents, se joint la ruine de son avenir à tout jamais compromis par cette série croissante d'abjections.

Ainsi celui qui était entré fils de famille dans la voie de la débauche, en sort gardeur de pourceaux.

Que tout cela est frappant, vécu, contemporain ! Reprenons chacune de ces lamentables étapes dans l'effondrement de tous les biens dont peut se réjouir et s'honorer un jeune homme.

Comment le sens moral peut-il apparaître tout à coup si profondément altéré chez un jeune homme ? Et, quand la conduite extérieure semble régulière et familiale, quelle est la puissance cachée qui est capable d'amener soudainement

d'aussi effrayantes manifestations de dureté et de cynisme ? Est-il possible, en d'autres termes, que le vice impur secrètement et solitairement flatté et nourri, puisse à la longue et par un travail sourd et fatal, amener les plus douloureuses catastrophes ? Est-ce un monstre si mortel que celui des voluptés secrètes, pour qu'il dévore peu à peu et à l'insu de tous, la totalité des énergies d'une conscience, au point de ne rien laisser de vivant et de sain sous l'hypocrisie des apparences ? Est-il vrai enfin que certains revirements subits qui font passer, d'une vie régulière en apparence, à de retentissantes infamies, loin d'être inexplicables, ne soient en réalité que la conséquence normale de débauches soigneusement cachées ?

Cela n'est pas douteux. La perversion solitaire rend l'adolescent qui en est malade — car il y a peut-être beaucoup de morbidité en cette saleté contre nature — menteur, sournois, lâche de caractère, hypocrite et traître. Elle fait l'âme perverse et faible en même temps, mauvaise et vile.

Et cela s'explique parfaitement.

Cette conscience n'a pas trouvé en elle-même

assez de noblesse pour rougir, dans la solitude, de ce qui la déshonore à ses propres yeux. Certaines ordures de l'ordre moral qu'elle n'aurait, pour rien au monde, laissé deviner aux yeux d'autrui, qu'elle aurait encore moins osé produire devant quelques témoins, elle n'a pas craint de se les servir en secret, de les réaliser en des actes dont l'auteur se souille lui-même. Ce dont elle n'aurait jamais eu le courage de salir les regards ou d'offenser la pudeur d'un étranger elle s'en est polluée à loisir. Elle se ravale dans son mystère, elle s'outrage à huis clos, elle se barbouille secrètement le visage de son infamie. Elle accepte, de son propre jugement, un mépris qui la ferait reculer, venu de l'homme qu'elle estime le moins. Ce qu'elle ne saurait avouer sans rougir, elle se l'inflige honteusement.

Ce n'est pas tout.

L'homme qui est un être éminemment sociable, vit sur le fond commun de la vie humaine presque autant que par son fond propre. Physiquement, il ne saurait pas même manger et boire durant un mois sans une collaboration quel-

conque de la société. Intellectuellement, s'il était privé de l'éducation qu'il reçoit de ses semblables et de la conversation écrite ou parlée, il resterait, dans le sens tout à fait littéral et étymologique du mot, le plus absolu des idiots. Ce point est expérimentalement acquis par la philosophie. De même, moralement, l'homme ne peut guère plus subsister seul. La vertu commune soutient sa vertu. Le jugement de tous fortifie son jugement. La conscience publique étaye sa conscience. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. La vie religieuse même est basée sur la réaction produite par les vertus de tous sur la faiblesse de chacun.

Or, celui qui dérobe des habitudes perverses aux regards et aux appréciations de la masse honnête de cette humanité qui porte en elle le trésor vivant de la moralité de tous et de la conscience publique, celui-là est condamné à la déchéance la plus irrémédiable. Il a fait scission avec le peuple de ceux qui se respectent ; il s'est excommunié de l'assemblée de ceux qui s'honorent de la vertu. Il n'est plus de leur fa-

mille, de leur race, de leur espèce. Tout n'est peut-être pas encore désespéré, puisque la branche coupée de l'arbre peut revivre en plant nouveau ou en bouture : mais quelle fragile espérance !

Pour le dire, comme entre parenthèses, ces âmes-là, il n'y a que la confession qui les sauve, précisément parce que leur conscience cesse, grâce à la confession, d'être isolée, réléguée à part ; parce que cette conscience reprend de salutaires communications avec la morale naturelle et surnaturelle qui vit dans l'âme du confesseur dépositaire et du malheureux secret qu'il reçoit et de la vigueur qu'il peut enfin insuffler à l'âme de l'infortuné malade, auquel un isolement plus prolongé finirait par être mortel.

En attendant, comme il arrive à ces lépreux relégués hors de la cité vigoureuse et saine, qui se fondent lentement dans leurs ulcères et leur pourriture, tout ce qui demeure d'instinct honnête en celui dont nous nous occupons, s'étiole, s'effondre, s'abrutit. L'habitude de se cacher émousse le sens moral qui ne s'aiguise plus au frottement de l'honnêteté des autres. Les impressions reçues

d'une bonne éducation première, s'effacent, faute d'être ravivées par le commerce et la conversation avec les bons. Le malheureux en proie à son vice, s'est fait une existence à part qui croît, se développe, sous l'action de la sève mauvaise, sans que rien du dehors ne vienne la refouler ou réagir contre elle. Il est livré au mal, dans sa fosse nauséabonde, dans ses impénétrables ténèbres, sans secours et sans espoir. Pour que le maudit secret soit bien gardé, pour que la honteuse joie soit à l'abri des regards, soit protégée contre le mépris public, toutes les fenêtres sont fermées, toutes les fissures obstruées, tous les soupiraux aveuglés. Il n'entre plus ni air, ni lumière. Les insectes immondes pullulent, les reptiles visqueux grouillent, les mousses parasites et vénéneuses rampent, s'étendent, souillant tout à leur aise.

C'est bien là, une lamentable déchéance.

Et ce n'est pas tout encore.

Notre état moral est intimement lié à notre état physique. La science n'a pas encore trouvé l'endroit de la soudure, mais c'est une banalité que d'en affirmer l'existence, et ce serait du

temps perdu qu'essayer d'en faire la démonstration. Sans tomber dans les aberrations matérialistes d'un Lombroso, qui a réussi à se faire un nom universel en proclamant des faussetés énormes comme le monde, rien n'est plus certain, mieux établi que les influences réciproques de notre corps, être immoral parce que le péché originel en a rompu l'équilibre, et de notre âme, être éminemment moral, en état de grâce puisque Dieu l'habite, et même en état de péché puisque Dieu y a laissé ses empreintes. Le gémissement de saint Paul dont le corps gêne l'âme, les essors vainqueurs des saints après le crucifiement de la chair, l'allégresse d'esprit de ceux qui ont galvanisé les nerfs de leur corps par le vin ou par la musique, l'atonie mentale des malades, le caractère pondéré de ceux dont les humeurs matérielles sont en équilibre, les vertus de la bonne santé, et mille autres faits de ce genre dispenseraient d'en dire plus long, s'il était encore nécessaire d'établir ce principe général que le corps est une maison plus ou moins hygiénique, dont

le locataire est exposé à se porter bien ou mal, selon que le logement est salubre ou malsain.

Et alors, sur le malheureux qui s'est fait une habitude de violer, en même temps que le sixième commandement de Dieu, l'une des plus formidables et vastes lois de la nature, quelles représailles cette même nature qui ne pardonne rien n'est-elle pas capable d'exercer ? Le pauvre adolescent perdra tout, et dans son corps et dans son âme, par son épine dorsale qu'il vide et atrophie en des défaillances répétées. Tandis que sa cervelle : mémoire, intelligence, esprits vitaux, énergie, s'écoule par sa colonne vertébrale comme par une gouttière, une atonie, une torpeur envahit à la longue son âme et sa conscience. Il devient lâche, nauséeux ; il pâlit, il perd toute énergie de caractère, il s'abrutit. C'est plus qu'une anémie morale, c'est un effondrement dans un néant qui est pervers, qui est ignoble. Un poison qui brûle et stupéfie tout à la fois, court dans ses veines, gagne ses moelles. S'il arrive à la vieillesse, le vice auquel il s'est donné en pâture et qui ne lâche plus ses victimes, déshonorera jus-

qu'à sa décrépitude, et rongera jusqu'à ses ruines, d'une immonde lèpre.

« N'avez-vous pas rencontré, dit encore le P. Lacordaire, de ces hommes qui, à la fleur de l'âge, à peine honorés des signes de la virilité, portent déjà les flétrissures du temps ; qui, dégénérés avant d'avoir atteint la naissance totale de l'être, le front chargé de rides précoces, les yeux vagues et caves, les lèvres impuissantes à peindre la bonté, traînent sous un soleil tout jeune une existence caduque ? Qui a fait ces cadavres ? Qui a touché cet enfant ? Qui lui a ôté la fraîcheur de ses années ? Qui a mis sur sa face des siècles honteux ? N'est-ce pas ce sens ennemi de la vie des hommes ? Victime de sa dépravation, le malheureux a vécu solitaire, il n'a aspiré qu'à des secousses égoïstes, qu'à ces effroyables pulsations que l'homme et le ciel se détournent pour ne pas voir ; et le voilà ! il s'en va, pris du vin de la mort, et d'un pied méprisé, porter son corps au tombeau où ses vices dormiront avec lui et déshonoreront sa cendre jusqu'au dernier des jours. »

Mais cette forme du mal de jeunesse est trop spéciale pour que l'Evangile n'ait pas signalé d'autres manifestations plus communes et non moins funestes de la concupiscence des jeunes. Le prodigue ne meurt pas de la fermentation secrète qui le travaille depuis longtemps à l'ombre, et malgré la sainteté du toit familial. Il n'y a que son âme qui en est morte. Sa chair est bien vivante, et l'insolence de cette dernière s'est accrue de toute la dépression morale qui s'est produite en la conscience du jeune homme. L'incendie longtemps couvé sous la cendre honteuse, éclate tout à coup. Le cynisme longuement accru se manifeste. Les exécutions criminelles vont commencer. Il s'agit d'aller maintenant à l'éternelle complice, à la créature perverse après laquelle hurlent les désirs comprimés, les passions trop longtemps refoulées et servies par un vice qui les exaspérait au lieu de les affaiblir.

Le jeune homme ira, d'un pied féroce, marchant sur le cœur de son vieux père, foulant sans respect ni pitié tout ce qui est vénérable, tendre

ou sacré, mais contraire aux convoitises d'une âme avilie et désormais démasquée.

Et cela ressemble à ce qui arrive encore tous les jours.

Il y a deux raisons, en effet, pour que les délicatesses et les saintetés de la famille soient les premières brutalisées et mises à sac, dans le débordement d'une concupiscence juvénile qui, tout à coup, brise son frein.

C'est d'abord une lente et profonde désaffection qui se produit dans le cœur du jeune homme livré à ses mauvais penchants. Même quand il essaye de se partager entre ses amours coupables et les tendresses du foyer, et de continuer à payer à ces dernières le tribut de son cœur tout en portant aux autres le tribut de ses sens, il ne saurait concilier longtemps des hostilités qui sont irréductibles parce qu'elles tiennent à l'essence même des choses. Il est facile de s'en rendre compte. D'une part, le mal, l'irrégulier, l'obscène, prennent pour lui un nom de femme qui l'enivre, ont des yeux qui le fascinent, une voix qui le trouble, des tentacules plus ou moins chargées de bracelets

qui l'enlacent dans une fatalité vivante. D'autre part, sa conscience le retient par cet ensemble de fils ténus et de fortes chaînes que forment les souvenirs d'une enfance pieuse, l'éducation chrétienne, la foi paternelle, la vertu d'une mère, l'amour du foyer, la confiance dont il jouit auprès de la naïve tendresse de tous les siens. La situation légendaire d'Hercule entre le vice et la vertu n'est qu'une fadaise, comparée au déchirement de cette âme violemment écartelée entre des plaisirs et des devoirs qui le tiennent dans ses œuvres les plus vives. Il lui faut nécessairement cesser d'aimer les uns ou les autres : ceux-ci parce qu'ils le martyrisent, ou ceux-là parce qu'ils souillent abominablement tout ce qu'il connaît de vénérable. Peut-être poussera-t-il le cynisme jusqu'à faire le hideux mélange et aura-t-il l'estomac assez robuste pour demeurer le client de Phryné et le commensal de sa famille, pour faire cohabiter en son cœur, dans un cadre jumeau, l'image d'une prostituée et le portrait de sa mère, pour signer du nom d'un père irréprochable des lignes dédiées à un nom

estampillé par la plus louche des administrations policières. Mais cette promiscuité de sentiments suppose toute honte bue, et, par conséquent, tout sens familial étouffé dans un cœur qui, pour s'accorder d'aussi inavouables satisfactions, ne recule point devant une pareille profanation. Celui-là n'aime plus, qui souille et qui méprise. Et quand on ose toucher le front de sa mère ou de ses sœurs avec des lèvres chaudes encore du contact d'une courtisane, ce n'est point un témoignage d'affection qu'on leur donne, mais bien le signe du plus révoltant mépris.

Il n'aime plus. N'aimant plus, il va devenir désagréable, mauvais pour le milieu familial. Ce n'est pas que les siens aient déjà commencé à lui faire de sévères remontrances et à le charger de malédictions. Au contraire, ils n'en sont encore qu'à cette affectueuse inquiétude qui, pour être tendre et bonne, n'en est pas moins importune au jeune désordonné. En effet, par amour pour lui, pour son plus grand bien, on lui fait subir à tout propos de gênants interrogatoires, on l'en-

toure de soupçons qui inquiètent la sécurité de son inconduite, on a des tendances à le surveiller, ce qui l'exaspère d'autant plus que cette surveillance est un perpétuel danger pour sa passion. Avec cela, c'est le propre de la jeunesse d'être tellement empoignée et envahie par le mal d'aimer, que toute sa vie, toutes ses facultés, toutes ses préoccupations sont emportées par le torrent maudit aussitôt qu'elle y a cédé. Le jeune homme épris n'a plus d'autre aspiration, plus d'autre raison d'être, plus d'autre désir, plus d'autre volonté que de s'abandonner au courant fatal, de s'y jeter à corps perdu, d'en trouver les plus fougueux rapides. Il s'attache d'un vouloir effrayant d'intensité, à tout ce qui intéresse sa passion. Autrefois il aimait modérément sa liberté, il l'aime maintenant d'un amour sauvage. Il tenait assez à l'argent, il lui en faut désormais à tout prix. Les conseils ne lui plaisaient guère, à cette heure ils l'horripilent. La contradiction le taquinait, elle l'exaspère. Il est devenu fou pour tout ce qui le mène à son but, enragé ou presque, contre

tout ce qui l'en éloigne. Alors, non seulement sa famille qui le retient à l'opposite du pôle qui l'attire avec tant de véhémence, joue à son égard un rôle qui est odieux à sa concupiscence emballée, mais elle remplit ce rôle en des conditions qui sont particulièrement douloureuses et intolérables à notre jeune débauché. Un peu de sel et de vinaigre sur l'épiderme ne font pas grand mal; sur la chair vive d'un écorché, ils brûlent et corrodent. Conclusion : le foyer, sanctuaire de tout ce qui respire quelque vertu; le père, vivante personnification de l'honneur familial ; la mère, douce image, suave résumé de tout ce qui fut délicat et pur, dans le passé; c'est-à-dire tout le bien en son expression la plus vive, la plus pénétrante, la plus sympathique, devient ennuyeux et irritant, au bénéfice du mal le plus implacable.

C'est maintenant sur ce cœur aigri, sur ce caractère hérissé que vont tomber les admonestations ou les mesures coercitives. Il n'y a que la famille qui soit en situation de contrecarrer honnêtement et systématiquement une passion déshonnête. Les faits ne tarderont pas à se produire

qui provoqueront des froideurs, puis des discussions, puis une déclaration de guerre, enfin les plus regrettables et violentes crises.

Car enfin un bon père ne peut pas voir d'un cœur léger son fils s'engager dans une voie dangereuse pour son âme, pour son corps, pour son avenir, et même pour sa fortune. Une mère — tout le monde sait que la mère sera quelque peu redoutable pour la femme avec laquelle son fils contractera une union légitime — une mère sera plus hostile encore à des liens qui blessent en même temps sa foi, son honneur, sa tendresse, et la livre en proie aux plus douloureuses appréhensions. Les frères, même en communauté de corruption, même complices, sont toujours un peu surveillants, un peu à craindre, c'est-à-dire, un peu gêneurs. Bref, dans ce que la folle jeunesse appelle facétieusement mais non sans une certaine vérité « une affaire de famille qui ne regarde pas les parents », ils trouveront vingt fois prétexte à regarder, motif à contrecarrer, raison de condamner, tendance à entrer en lutte, besoin de faire opposition. Tout cela se traduit en paroles

qui dégénèrent vite en « scènes », et conduisent à de véritables batailles d'âmes.

« Ceux qui ont la fièvre, dit saint Jean Chrysostome, sous la seule influence de cette violente maladie, se rendent insupportables à tous ceux qui les servent : ils repoussent les aliments, reçoivent mal les médecins, s'irritent contre leur famille, s'emportent contre leurs domestiques : de même ceux qui sont possédés de la passion maudite, deviennent irritables et agressifs. »

Ainsi passent les fils de famille de la désaffection à l'antipathie violente. Ainsi la froideur dégénère en hostilité. Et dans cette ruine de l'amour honnête que les amours coupables ont tué en le torturant et torturé en le déshonorant, ce n'est pas seulement la plus puissante barrière naturelle contre le mal qui tombe, c'est aussi les délicatesses morales, les sentiments d'honnêteté, les scrupules de conscience qui disparaissent, laissant un champ libre à la corruption et au déshonneur.

En effet, entre ce visage attirant et fascinateur qu'emprunte la débauche, et ces traits sévères et irritants que le devoir a pris, la violence des

passions aidant, c'est à brève échéance pour le malheureux la désorientation complète du sens moral. Instinctivement, et à cause des personnes qui représentent l'un et l'autre, il trouve le mal plus doux et le bien plus répugnant. La boussole de son âme ne revient d'un premier affolement que pour prendre peu à peu une direction inverse au courant normal. Les brutalités du sang, l'austérité d'une famille, — qui ne peut cependant pas favoriser ses honteux penchants, la révolte du sens chrétien qui a pu demeurer en lui, le poussent avec une égale violence dans la voie d'une insurrection définitive contre tout ce qui le gêne en ses débordements. Inadmissible, la foi qui le trouble avec ses notions du péché. Insupportable, la conscience qui le bourrelle de remords. Odieux, le prêtre dont les sermons l'importunent. Détestable, le foyer dont les parfums de vertu l'accusent. Et l'on comprend à la fin ce que veut dire ce mot d'argot qui a retenti un jour à la tribune du sénat, portant, au sein de la plus respectable des assemblées, le cri sauvage de la débauche en

rupture de toute loi et de tout respect : « La famille ? C'est une balançoire !

Rien ne manque au caractère moderne du Fils prodigue tel que le décrit et l'analyse l'Evangile : c'est dire que l'argent, sous son aspect hideux, dans son rôle odieux et malfaisant, y figure en première ligne.

En effet la première formule qui traduit au dehors la révolte de cet enfant, consiste en une brutale demande d'argent. Si notre héros ne commet pas d'indélicatesse, juridiquement parlant, il n'en est pas exempt au point de vue des sentiments les plus exquis d'affection, des égards les plus sacrés que l'on doive à l'autorité, à la sagesse et aussi à la bonté d'un père.

C'est aussi à l'argent qu'est dévolu le premier rôle dans tous les malheurs qui punissent les jeunes débauchés.

La tentation d'argent qui survient inévitablement, trouve en effet leur âme dans l'état de démantèlement moral que nous avons essayé

d'analyser, et l'assaut qu'elle leur livre n'achève que trop souvent une ruine irrémédiable. Le désir de l'argent, désir aigu parce qu'il répond à un besoin pressant, ajoute une fièvre de plus à la fièvre des passions. C'est l'appoint d'une fureur nouvelle apportée au délire des concupiscences de la chair. C'est par l'argent et pour lui que se consommera le déshonneur suprême du malheureux. C'est la folie d'argent qui le poussera jusqu'à ce point final, à cette dernière borne milliaire marquée sur le chemin de ceux qui sortent à tout jamais du pays de l'honnêteté. Il en est en effet qui, pour n'avoir pas succombé à cette tentation, croient être encore en droit de lever la tête, même au sein d'une foule d'ignominies d'une autre espèce qu'ils ont accumulées dans leur vie. Ils ont commis l'adultère, ils ont menti, trahi la foi jurée ; ils ont fait mourir leur mère de chagrin ; ils ont assassiné en duel. Pour n'avoir pas succombé à ces tentations de l'argent qui font les faussaires et les escrocs, ils disent encore : je suis un honnête homme ! C'est cette misérable honnêteté, réduite à si peu de chose,

qui finit trop souvent, elle aussi, par sombrer dans cette effroyable tempête, dans ce naufrage total de la jeunesse livrée au gré de ses folles passions.

Le vice coûte, en effet, plus cher que la vertu.

Il faut des sommes sans limites pour payer la rançon du désordre. Les louves ne sont jamais rassasiées. A ces êtres éminemment excrémentiels, il faut une pâture prodigieuse. Cette pâture, elles l'exigent férocement. Tandis que la femme légitime représente l'ordre et l'économie, conformément à ce mot de la sagesse : « Où il n'y a point de haie, le bien est au pillage ; où il n'y a point de femme, l'homme se morfond dans l'indigence » ;[1] celles qui mettent en valeur le sens dépravé de l'homme, prétendent retirer d'énormes dividendes de leur dégoûtante exploitation. L'or est leur seule compensation d'avoir, de leur côté aussi, tout sacrifié, tout foulé aux pieds. Ce que le démon fait des biens spirituels de l'homme, elles le font de ses richesses temporelles. Elles ont la frénésie du gaspillage. Leur gloire est de ruiner, de vider leur victime. Un forfait com-

[1] Eccli., xxxvi, 27.

mis par leur imbécile d'amant pour leur apporter de l'argent, est leur gloire suprême, leur seule volupté. Quand elles ont à témoigner en cour d'assises, contre le malheureux qu'elles ont poussé au crime, c'est sur leur visage maquillé que s'épanouissent les plus sinistres sourires. Est-ce que les autres femmes qui sont de la famille de leur proie ne les détestent pas, ne les méprisent pas, ne les maudissent pas ? Donc, mettre la ruine, le déshonneur et l'infamie chez celles-ci, aura, avec le profit matériel d'un bénéfice considérable, toute la saveur d'une vengeance, toute l'ivresse d'un triomphe. Et allez donc ! Il y a des usuriers qui prêtent ; des tables de jeu, dont le tapis est couleur d'espérance ; des coffres-fort qu'on a oublié de fermer ; des signatures que l'on appose d'une plume faussaire au bas de billets à ordre qui sont aux yeux des prostituées les seuls vrais billets d'amour !...

Au fait, il serait injuste de trop généraliser et d'affirmer que tous les débauchés deviennent voleurs, faussaires et criminels. Tous ceux qui passent sous la mitraille ne sont pas tués. Tous

ceux qui tombent à la mer ne se noient pas. Tous ceux qui vont à la Mecque n'ont pas le choléra. Il se fait des miracles de préservation. Il s'étend des protections invisibles sur les fous. Il y a des sauvetages inattendus pour les naufragés. Néanmoins, il est impossible de ne pas faire, en ces matières, une décisive constatation.

Est-il un seul jeune homme taré, compromis, correctionnalisé, qui ait été chaste, bien plus, chez qui la femme ou le vice n'ait pas été un principe de perdition et de dégradation ?

Du haut en bas, le spectacle est aussi effrayant que significatif. Le jeune élégant qui ruine et qui déshonore son père en abusant de sa signature, le voyou qui assassine sa vieille mère pour six francs, ont l'un et l'autre un point commun, un même caractère dominant ; ils ont agi sous la pression d'un état d'âme identique : ils ont tous les deux, une femme dans leur conscience.

Partout, en effet, où la morale se perd, où l'honorabilité sombre, où la conscience se noie, où l'humanité pourrit, la prostitution circule, se trouve chez soi, triomphe, règne, comme la ver-

mine à travers le cadavre qui lui est livré par la mort. La banqueroute morale et religieuse du XVIIIe siècle, les monstruosités et les sauvageries de la Terreur, ont leur origine dans les lupanars. Il n'est pas une histoire documentée qui ne nous découvre avec plus ou moins de dégoût le commencement et le foyer des saturnales sanguinaires de la Révolution, dans l'immonde assemblage de mérétrices qui peuplaient alors le Palais-Royal, et desservaient le côté « moral » de la religion nouvelle dont les philosophes avaient formulé le « Credo ». Cela, c'est de l'histoire. Quant à l'évidence que nous coudoyons dans le présent, elle en dit plus long encore que l'histoire.

Nous pouvons hiérarchiser en trois degrés différents de moralité toute la jeunesse présente : en bas, celle qui vit dans la fainéantise, le désordre et... l'innommable profession. Pauvre, on la rencontre en souliers éculés, casquette dite « à trois ponts », parlant l'argot des chourineurs, dans l'ombre des boulevards extérieurs, dans les parages des grandes écoles ou des grandes casernes.

Riche, on la trouve partout où l'on gaspille son temps, son patrimoine et son avenir, toujours singulièrement accoutrée, les pieds en des escarpins d'angoisse, se dédommageant de ses servitudes mondaines et de ses petites tortures secrètes, par l'immense satisfaction que donne une orchidée à la boutonnière ou un monocle dans l'œil, encore plus égoïste, insolente et pratique, au fond. qu'elle n'est ridicule à la surface.

Un peu plus haut, dans une catégorie plus honorable, se groupe la jeunesse qui travaille avec plus ou moins de vigueur, mais avec la fièvre trop vulgaire encore de gagner de l'argent pour s'amuser, de conquérir une situation pour avoir une place plus avantageuse dans le monde où l'on jouit. Plus avisée et moins méprisable que la classe qui précède, parée d'un uniforme ou nantie d'un titre de laborieux, qui lui donne un prestige en somme légitime, elle n'en a pas moins une regrettable allure de « struggle », un douloureux dénuement en matière d'idéal, d'enthousiasme, de foi quelconque.

Enfin une troisième catégorie de jeunes ren-

ferme l'ensemble de ceux qui croient à quelque chose, au-delà du bénéfice présent de leur travail et de leur vie, dont le cœur sait encore bondir et s'emballer pour une générosité ou contre une infamie d'ordre immatériel, jeunesse dont l'âme est vive, le cœur droit, la main loyale. Pour qui encore il existe au moins de belles illusions et de nobles chimères, qui met au rang des plus pures satisfactions la joie du devoir accompli, qui, sans négliger sa fortune, fait une place dans ses rêves à l'établissement de la justice, à la gloire du pays, voire même au règne de Dieu.

Tels sont, les trois points de repère entre lesquels, à des niveaux divers, prennent place les jeunes âmes contemporaines.

Or, ces trois fruits, dont le premier est pourri, dont le troisième a encore tout son duvet, tandis que le second, déjà blet, occupe un rang intermédiaire, se classent entre eux, selon qu'ils ont été plus ou moins mordus et endommagés par le ver impur dont si peu de jeunes gens, semblables en cela aux cerises de juillet, sont exempts. On ne saurait nier que chez les jeunes, ces deux phéno-

mènes : la dégradation morale et la vie impure, vont d'un pas mathématiquement égal.

Pourquoi essayerait-on de s'inscrire en faux contre une vérité, vraie jusqu'à la banalité ? De même que le mari, par sa seule fidélité à son épouse, donne la plus certaine et la première des garanties d'honnêteté, de même il n'est pas un jeune homme qui soit mieux recommandé à qui que ce soit d'honorable et pour quoi que ce soit de moral, que par ces trois mots : il est rangé.

« Je n'ai assisté qu'une seule fois, écrit un auteur bien connu, à une exécution capitale. Inutile de vous détailler les circonstances qui m'amenèrent bien malgré moi dans le voisinage de l'échafaud. Je dis : bien malgré moi. Je crois en effet que personne de propre ne se mêlera jamais de gaîté de cœur à la tourbe immonde, sale et grouillante qui se presse autour du panier de sciure et du triangle d'acier, quand ceci doit envoyer une tête sanglante à cela. Je n'oublierai jamais l'impression que me fit ce ramassis de malandrins jeunes et vieux, de filles en jupes ordes et en cheveux sales : c'était vraiment la

sentine de la canaillerie, l'arrière-ban des chevaliers du surin. Tout ce qui est louche, mal-odorant, blême, interlope, ignoble, semblait convoqué à la noce du décapité. En attendant l'odeur du sang, une atmosphère d'orgie puait et planait au-dessus de cette vermine humaine. Je ne puis exprimer la sensation d'écœurement que j'éprouvais : cela me paraissait ressembler au dégoût que l'on éprouverait à respirer les bouffées rances échappées aux soupiraux de quelque usine d'infamie. Enfin, voulez-vous que je vous dise quelle est l'impression dominante que m'a produite cette multitude de héros de la pince-monseigneur, de la rue mal famée et du couteau à virole ? Ce n'est pas une impression de cruauté ! Cruels cependant ils l'étaient tous ces gens-là et buveurs de sang encore ! Mais j'ai senti par dessus tout que cette foule était une foule obscène. Ces détritus humains étaient des débris immondes de cet incendie : la luxure. On a dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices ; j'ai vu là, comme en une vision, que le vice impur est le père de famille de tous les crimes qui, de par lui, sont frères ! »

Tels sont les ravages exercés par la débauche, parmi les jeunes, qu'il est impossible d'aimer sincèrement ces derniers sans concevoir dans son cœur une véritable haine pour le sens dépravé, uniquement à cause d'eux.

Nulle portion de l'humanité n'est plus admirablement douée que la jeunesse. Elle possède en germe, dans le sang, tout ce qui peut faire l'humanité sublime et belle. Elle a l'ardeur, l'enthousiasme, l'espérance en l'avenir, la foi en l'idéal. Elle a le ressort des indignations généreuses. Ses ailes sont larges, son front aimé des rayons de lumière. Les abeilles royales de la poésie et du surnaturel butinent sur ses lèvres. Elle est la vraie fleur de la terre ; elle possède à elle seule tout le printemps, c'est-à-dire tout le charme, tout l'arome, tout le brillant coloris de l'humanité. Elle ne traîne pas après soi les haillons lamentables d'un passé mauvais et déçu. Elle aspire à pleins poumons toutes les nobles brises de l'avenir. O jeunesse ! O parterre de fleurs ! O généreux arbre sur lequel s'épanouissent toutes les promesses de demain ! Fraîcheur de Mars,

brise d'Avril, soleil de Mai ! Hélas ! un vent de feu souffle sur toutes ces corolles et brûle toutes ces espérances. Un vent de peste ravage tout ce brillant parterre où s'épanouissent ensemble la vertu et la santé. Les jeunes gens ne sont pas chastes. Et la source de tout mal, en eux, l'origine de toute dépravation, le principe de toute ruine, le commencement de cet écroulement qui fait, en fin de compte, des meilleurs, les pires ; des mieux doués, les plus dangereux ; des plus avantagés, les plus malheureux, c'est l'impudicité.

Donc, le fils prodigue obéisssant à la loi des chutes fatales, avait passé successivement des pensées de luxure au mépris de son père, du mépris de son père à la haine du foyer domestique. En même temps, la passion de l'argent l'avait rendu indélicat et brutal. Sous l'impulsion de toutes les passions mauvaises qui semblaient concentrer leurs forces pour l'éloigner de sa maison, il était parti, mettant, entre le bien devenu odieux à son âme et les dissolutions qu'il rêvait, une distance aussi considérable que possible.

Comme il devait être l'éternel exemplaire des jeunes gens qui se perdent, il ne fut alors victime ni des voleurs de grand chemin, ni des spéculations malheureuses, ni des hostilités de la vie. Il tomba entre les mains des femmes de joie. L'Evangile le dit au commencement de cette histoire et le répète à la fin, évidemment dans un double but : pour attirer l'attention sur un fléau d'autant plus redoutable qu'il se fait des attraits plus suggestifs, et pour bien mettre en relief l'étroite connexité, le rapport d'effet à cause, qui existe entre la plus lamentable misère et l'introduction de ces êtres malfaisants dans une existence de jeune homme.

Et ce n'est pas la première fois que les livres saints faisaient ressortir l'influence néfaste des femmes perdues sur l'existence des jeunes gens. Les livres sapientiaux et prophétiques avaient déjà insisté sur ce sujet avec une persévérance et une force qui, loin d'étonner les chrétiens, doit leur donner une haute idée de l'importance de tels enseignements. Peut-être en faisant tant de place aux oracles qui touchent à cette dangereuse

question, l'Esprit-Saint a-t-il voulu éviter à ceux qui annoncent la parole de Dieu la responsabilité qui pèse sur quiconque ose traiter une aussi délicate matière. De fait, les seuls textes de l'Ecriture formeraient un brûlant et vigoureux volume. Il faut lire dans les livres saints [1] eux-mêmes cette longue et violente flagellation de la femme dont les saints prophètes disent : « Tous les fils de Memphis et de Taphné t'ont constuprée jusqu'au cou » [1] et dont les poètes les plus pervertis et par conséquent les mieux informés, peuvent écrire : « Voilà bien la sirène et la prostituée ; le type de l'égoût, la machine inventée pour dévorer nos chairs et boire notre sang ! » [2]

Les trois lignes qui servent de début à la parabole du prodigue présentent, relativement à la

[1] Prov., v, 2-12. Id., vi, 23, 33. Id., vii, 4, 27. Id., xi, 22. Id., xxii, 14. Id., xxiii. Id., xxiii, 27, 33. Id., xxx, 16. Id., xxxi, 2, 3. Eccli., ix, 2, 13. Id., xix, 2, 3. Id., xxiii, 21, 24. Id., xxx, 17, 19, 23, 33. Id., xxvi. 12, 15. Id., xli, 27. Id., xlii. Is., iii, 16, 24.

[2] Alf. de Musset.

question d'argent, considérée non plus au point de vue criminel mais sous le rapport économique, une admirable et profonde leçon pour la jeunesse.

D'abord cette constatation qui peut paraître étrange, que, en l'espèce du moins, l'avarice et la prodigalité procèdent d'un seul et même vice. Quand il s'agit de réclamer son patrimoine, le jeune homme est d'une dureté qui va jusqu'à la cruauté pour son vieux père. Il n'est pas d'avare, si cupide et tenace soit-il, capable de se montrer plus âpre à l'acquisition de l'or. L'argent exerce sur notre malheureux une fascination, une sorte d'envoûtement invincible. Rien de ce qui peut s'interposer entre sa convoitise et les richesses entrevues ne saurait lui être sacré. Il marche sur le cœur de son père, sur les délicatesses familiales, avec une hideuse brutalité. Il est hypnotisé, il est fou : la concupiscence de l'argent l'a exaspéré. Puis, à peine en possession de son bien, une fois en face du plaisir, une autre folie le saisit. Sa rapacité se change en prodigalité. Il « dissipe sa substance » dans les fêtes et les débauches avec une insouciance que rien n'égale. Cet or dans la

possession duquel il n'a pu entrer qu'au prix des larmes de son père et de la paix du foyer, qui devrait par conséquent lui être trois fois précieux, il le traite comme une chose vile et sans valeur. Il le livre sans compter aux immondes goules qui se sont emparées de lui, et à toute la séquelle de gens innomables qui vivent autour d'elles, de leurs désordres et de leurs restes. Il accepte que les folles joies de quelques jours absorbent le fruit du travail et de l'économie de longues années, en même temps que l'espérance et le pain de toute l'existence qui lui reste à vivre.

« L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître, » dit un aphorisme d'où l'on peut déduire les deux grandes lois morales qui doivent régir surtout la jeunesse en face du plus terrible des éléments créés par l'homme : la monnaie. Il révèle à la fois le bien et le mal de l'argent, l'importance qu'il faut lui attribuer, et le soin qu'il faut mettre à ne pas en accepter la tyrannie. En d'autres termes, un jeune homme avisé ne doit pas mettre au-dessus de tout la question d'argent, il ne saurait non plus sans folie, s'il doit vivre de la vie

commune des hommes ici-bas, s'en désintéresser.

Faire un dieu de l'argent n'est pas seulement pour la jeunesse la plus odieuse chose qui se puisse imaginer, c'est encore un déplorable calcul. Sans doute, elle ne doit jamais oublier que la vie sera une longue lutte et que l'argent est le nerf de toutes les guerres. Mais il est des qualités qui valent mieux, même quant à la valeur pratique de l'argent, et que l'on sacrifie dès qu'on ne vit que pour l'argent. Un homme qui se diminue lui-même et se déprécie pour augmenter son avoir s'appauvrit en réalité, puisqu'il accroît une richesse tout extérieure et accidentelle au détriment de ce qu'il vaut, dans sa personne et dans son être. « Ceux qui ne veulent que s'enrichir, écrit saint Paul, tombent dans la tentation et les filets du diable, dans une foule de désirs inutiles et funestes qui engloutissent l'homme dans la mort et la perdition. »[1] Au simple point de vue naturel, la ruine n'est pas moins déplorable. Les nobles qualités du cœur, la réputation de loyauté et de désintéressement, la grandeur d'âme recon-

[1] I Tim., VI, 9.

nue et saluée par tous ceux qui sont les témoins de notre vie, constituent un capital qui n'a son équivalent en aucune monnaie. Et quel que soit l'estime exagérée que l'on professe dans le monde pour tous ceux qui possèdent du métal précieux en abondance, jamais un homme de cœur n'acceptera l'avantage d'être riche, au prix d'une réputation d'homme rapace et sordide, indélicat ou taré. Au surplus, le moment vient toujours où le bon renom d'honnêteté et de chevalerie fournit des occasions de grande fortune même matérielle, interdites à quiconque s'est fait la réputation d'homme avide d'argent.

Cela ne veut pas dire que la jeunesse doive se désintéresser tellement de la question pécuniaire qu'elle ne puisse décemment se préoccuper de conserver et d'acquérir. Bien au contraire. Si les pères de famille se morfondent, toute leur vie durant, à créer un capital qui place leurs enfants en posture plus avantageuse devant l'avenir, et s'ils sont louables en cela, ce n'est pas pour qu'il soit permis aux jeunes gens de jeter à de folles orgies ou dans d'imprudentes libéralités

ce qui fut laborieusement économisé dans un but grave et saint. A Dieu ne plaise que la jeunesse soit avare : ce vice, hideux chez les vieillards, constitue à plus forte raison chez les jeunes une véritable monstruosité. Toutefois à cet âge, une certaine parcimonie est tellement nécessaire, que l'on peut prophétiser d'après elle ce que sera l'homme de demain. L'argent demande, comme toutes les forces, à être emmagasiné, quoique non sans mesure, pour jouer en temps opportun son rôle dans quelque conjoncture décisive. Un homme sans avoir ne vaut que la moitié du même homme aidé d'un capital. Les leçons données par l'Esprit Saint se trouvent sous ce rapport en parfaite harmonie avec les lois de la prudence, du bon sens, et aussi avec le blâme évangélique qui pèse sur les dissipations et les dilapidations du fils prodigue. Les jeunes gens qui se préparent à faire leur salut parmi les difficultés du « struggle », peuvent donc s'attacher non pas de cœur, mais d'une volonté sage et pure, à la conquête de l'argent, et trouver un aiguillon dans la devise douloureuse et souvent vraie que Bernard de Palissy tira de

ses longues et décourageantes épreuves : « Povreté empesche les bons esprits de parvenir.[1] »

Enfin, de chute en chute, le prodigue toucha le fond de la misère physique et morale. La fainéantise, la dissipation et la débauche firent peu à peu le vide complet dans son âme. Tandis qu'une austère jeunesse devait rendre puissant et glorieux, comme on le verra, Jean-Baptiste, des voies contraires amenèrent, chez le prodigue, un résultat violemment opposé. L'une de ces deux jeunesses produisit un remueur de peuple, un antagoniste de rois ; l'autre fit un gardeur de porcs. Mystère d'apothéose et de déchéance que beaucoup ne comprennent pas encore, quoiqu'il n'ait cessé de se renouveler depuis le commencement du monde. La société est pleine de jeunes gens possédant l'intelligence, la force, et surtout la naissance qui fait pour eux tous les frais de ce qu'on peut appeler « la mise en scène » de la vie. Pour de misérables vanités et d'inavouables

[1] Cfr. Eccli., xxv, 5. Id., xiii, 30. I Tim., vi, 6 Prov., xxx. Phil., iv, 11.

plaisirs, ils n'hésitent pas à tout sacrifier. La gloire d'un habit sorti des mains d'un bon faiseur, leur suffit. La joie de boire au verre encanaillé d'une prostituée les contente. Trop heureux s'ils ne déshonorent pas quelque grande cause religieuse, sociale ou politique, en se constituant ses champions attitrés. N'y a-t-il pas en effet aujourd'hui de grands partis qui agonisent parce qu'ils représentent ceux dont Amos a prophétisé la ruine, et qu'il appelle avec énergie la faction des jouisseurs, *factio lascivientum?*[1] N'y a-t-il point des jeunes qui prétendent appartenir à la catégorie des dirigeants, et qui ne savent guère conduire autre chose qu'un cotillon à la fin d'un bal, ou un char de Mi-Carême? Sans doute ces derniers n'arrivent pas tous à la dégradation visible du prodigue. On ne saurait en dire autant de leur déchéance morale. Et s'ils ne sont pas obligés de garder les pourceaux d'un truand quelconque, et d'envier leur pâture immonde, ils n'ont guère le droit d'en être plus fiers, s'il faut en

[1] Amos, VI, 7.

croire les saints Pères.[1] « Celui-là, dit l'un d'eux, garde les pourceaux qui est plus vicieux que les autres : tels sont les chefs de la société qui donnent aux autres les mauvais exemples.[2] » Et saint Jean Chrysostome, insistant davantage encore, ajoute : « C'est être pasteur de pourceaux que nourrir dans son âme des pensées sordides et immondes, et manger les aliments sensuels d'une vie corrompue. »

Pour tout dire en un mot, il n'est pas déshonorant de garder les porcs, avec une vie honnête et des mœurs nobles. Il est deux fois honteux de cacher sous un grand nom et derrière une grande fortune, une âme de porcher. Ceux qui n'arrivent pas matériellement à ces fonctions n'ont donc pas lieu d'en être plus fiers, s'ils sont tombés dans la dégradation morale qu'elles figurent.

Ne faudrait-il pas désespérer de tout, si l'infatigable miséricorde de Dieu ne veillait sur les jeunes gens qui s'égarent, toujours prête à recevoir paternellement leur repentir ?

[1] Voir Caten. Aur., et Corn. a Lap., *In Luc.*, xv.
[2] Theoph., *In Catena.*

JEAN-BAPTISTE



JEAN-BAPTISTE

L'Evangile n'a raconté explicitement que la naissance et l'âge viril de Jean-Baptiste. S'ensuit-il qu'il y ait à regretter une lacune dans le livre divin touchant la jeunesse du Précurseur ? Bien au contraire. A quoi bon des détails sur une jeunesse qui naît d'une enfance immaculée et qui porte ses fruits dans une virilité héroïque? Entre un tel commencement et une telle fin, la vie de Jean ne saurait être un mystère. Bien plus, l'histoire de sa jeunesse apparaît mieux, semble-t-il, sous le soleil du désert, en pleine clarté, allant de la pureté initiale à la sublimité de la fin. Elle est l'heureuse jeunesse qui n'a pas d'histoire. Elle

tient en ces trois idées : innocence, austérité, grandeur, qui s'engendrent sans se succéder, car la première subsiste dans la seconde et la seconde est la condition essentielle de la troisième. L'enfant pur devenu jeune homme, vécut sévèrement parce qu'il resta pur, et le jeune homme sévère devint l'incomparable héros admiré de Jésus lui-même, grâce à l'austérité de sa jeunesse. Peut-être est-il heureux que l'Evangile n'ait rien dit de cette même période de sa jeunesse : l'évidence simple et nue des progrès de cette âme juvénile qui s'épanouit en une beauté surhumaine, eût risqué d'être altérée, comme voilée, sous l'abondance des renseignements. Les routes droites et unies n'apparaissent dans toute leur netteté qu'autant que les herbes et les arbres, si fraîches que soient les unes et si majestueux que soient les autres, n'en atténuent pas la blancheur, et n'en rendent point les lignes indécises. Plus la leçon est simple, plus elle est accessible à tous, et plus elle a de chances d'être retenue.

La première constatation que nous permette l'Evangile est celle-ci : la jeunesse de Jean pré-

para, en lui, un homme d'une telle grandeur et et d'une telle beauté morale, que l'une et l'autre échappent à la mesure humaine.

Quel émoi ce fut parmi les juifs, lorsque soudain l'éloquence du Baptiste, cette lave brûlante, fit éruption dans le désert ! Du fond de la solitude, comme un rugissement de lion était venu : Jérusalem, la Judée entière, toute la région du Jourdain s'ébranlaient ! Et tous, en foule, venaient voir le prophète, entendre « la Voix ». Car cet homme n'était pas un homme, ni un prince des peuples, ni un apôtre, ni un prophète. C'était une Voix, ce n'était que cela : « La voix de celui qui clame dans le désert ». On apercevait bien au premier abord quelque chose de hirsute et de terrible : une chevelure inculte, une barbe de solitaire, un manteau de poils de chameau, une lanière de peau de bête : mais quand la bouche s'ouvrait, quand la clameur venait à retentir, tout semblait disparaître : on ne faisait plus qu'entendre. Peut-être les yeux étincelaient-ils encore, car l'âme ardente du prophète luisait comme une lampe à travers la maigreur de son visage, mais

c'était seulement pour mêler l'éclair du regard au tonnerre de la voix, comme les trompettes dont le cuivre scintille et vibre tout ensemble, Jean n'ayant reçu d'autre mission que de sonner le clairon du héraut, devant les pas du Roi qui arrivait. On se demande ce que sera la trompette du second et dernier avènement du Christ, quand on écoute le précurseur sonnant d'une voix déjà si terrible la diane du premier. Et l'on vit les morts spirituels sortir en foule de l'ombre où ils gisaient, accourir à l'appel. Tous subissaient la victoire de ses apostrophes. Les pharisiens surtout, mêlés à la foule, se courbaient plus frémissants sous la véhémence de l'invective. Quelle vigoureuse figure ! Quelle torrentielle éloquence !

L'Ecriture Sainte n'a conservé que quelques traits et de l'une et de l'autre. Mais ils suffisent: un burin vraiment inspiré ne saurait tracer autrement qu'à grands coups une aussi puissante image. Trop de détails, et le profil du précurseur ne se détacherait plus avec la même vigueur ni le même relief sur le fond d'or, sur la lumière aurorale des premières pages de l'Ecriture. Si sa phy-

sionomie apparaissait davantage, l'on entendrait moins sa voix. Si ses discours étaient plus longs, ils ne seraient plus une clameur de cette voix.

Pour ceux qui s'y connaissent en impétuosité oratoire et qui savent en quoi réside l'énergie de la parole et le nerf de l'éloquence, une incomparable véhémence, un mouvement à la fois robuste et violent, se cache sous la concision des résumés que nous a conservés l'Evangile. On voit, d'un mot, les pharisiens, « race de vipères », foudroyés par l'invective du prophète qui les frappe en plein visage. La phrase, rapide et tranchante s'abat sur le mal qui est devant elle, comme « la hache sur la racine de l'arbre. » Et toute la foule frissonnante et courbée sous le geste royal du Précurseur, n'est plus qu'un amas d'épis sur l'aire : et le Verbe divin vanne déjà cette moisson, prépare le froment pour les greniers évangéliques, et condamne la paille « au feu inextinguible » des vengeances sans retour.

Nul, assurément, ni dans l'antiquité païenne, ni dans cette nouvelle humanité qui a donné pourtant à Dieu des millions de martyrs, nul ne

s'est jamais présenté aux regards de l'histoire avec tant de relief et de puissance. Moïse seul semblerait pouvoir rivaliser de forte grandeur avec le Baptiste. Ce Moïse si vaste de génie et si haut de stature que Michel-Ange a sculpté, et auquel le poète a pu prêter cette grandiose prière : « Mon Dieu, vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux... Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche, l'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche. Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous, et quand j'ouvre les bras, il tombent à genoux ! »[1] Mais Moïse n'est, là-bas, dans le lointain passé, qu'une ombre majestueuse qui traverse la nuit, alors que l'héroïsme du fougueux Baptiste surgit vivant, s'offre, en plein soleil de la révélation. Moïse pour devenir effrayant a dû se placer sous les éclats de foudre du Sinaï, Jean n'a point emprunté ses tonnerres : il les a lui-même fulminés. Il brûle,[2] il rayonne. Il ne s'est point levé son égal parmi les enfants des hommes.[3] Il est plus

[1] Alfred de Vigny.
[2] Joan., v, 35.
[3] Matt., xi, 11.

qu'un prophète, et le juge des vivants et des morts se fera un jour son premier panégyriste [1]. Si bien que, autour de lui, on se demande avec admiration ou stupeur, dans l'enthousiasme ou dans l'effroi, qui est cet homme prodigieux ? Le nom du plus miraculeux des prophètes monte aux lèvres des questionneurs : « Es-tu Elie, lui demande-t-on ? [2] » Que le Messie se hâte ! Qu'il vienne le Verbe souverain en qui réside toute lumière [3] et toute flamme [4], car si sa gloire suprême ne suit de près la gloire incomparable de Jean, l'humanité saisie, éblouie, tremblante, va tomber aux genoux du précurseur et le prendre, malgré lui, pour le fils de Dieu. [5]

Ce serait, en effet, malgré lui. Car rien ne manque à la sublimité du Baptiste : il est humble. Il ne s'enivre point de voir les multitudes à ses pieds. Le bruit de sa grande voix ne l'étourdit pas lui-même et il n'est point aveuglé de ses propres rayons. C'est-à-dire qu'il est encore plus

[1] Matt., XI, 10 11.
[2] Joan., I, 21.
[3] Joan., I, 9.
[4] Luc., XII, 49.
[5] Joan., I, 20.

grand que sa gloire. Etonnant mystère : c'est précisément la plus haute manifestation de son triomphe sur les âmes qui provoque chez lui la plus admirable expression de son humilité. Le jour où l'on est venu lui poser les glorieuses questions, et où il a dû se défendre d'être le Christ, il se déclare « indigne de dénouer le cordon des sandales »[1] de Celui qui doit venir. A quelques années de là, Madeleine la pécheresse ne se croira pas indigne de s'approcher des pieds divins, elle osera les couvrir de baisers, de larmes, et les noyer dans les flots de sa chevelure dénouée. Jean, le plus pur des prédestinés se trouve indigne de toucher au cordon de ses sandales! Un autre jour où l'honneur le plus grand que Dieu ait fait à un mortel, après l'honneur de la maternité divine, vient le chercher jusque dans le Jourdain, et où le Christ lui demande le baptême, Jean proteste en un cri dont l'émotion soulève encore la page où l'Evangile l'a consigné : « Et c'est vous qui venez à moi !... » s'écrie-t-il, en regardant le Sauveur. Et il est tellement

[1] Joan., I, 27.

saisi, paralysé, par ce sentiment d'humilité, d'anéantissement, que Jésus doit lui rendre la possession de soi, comme il la rendrait à un paralytique cloué sur son grabat, à un prisonnier rivé dans les fers[1].

Enfin un charme suprême et délicat achève cette beauté, et pose comme un rayon de grâce sur les rudes sommets de cette nature puissante. Le Baptiste est un cœur aimant ; il aime avec douceur et poésie. D'invisibles abeilles ont distillé le rayon de miel, dans la gueule de ce lion. Cette voix qui passe comme une tempête sur la tête des pécheurs et dont le rugissement ébranle le désert et la cité, devient suave et dit, avec infiniment de douceur, le nom le plus doux du Rédempteur aussitôt que le Rédempteur apparaît : « Voici l'Agneau de Dieu ! Voici celui qui purifie le monde de ses péchés ! »[2] Et, chaque fois qu'il le rencontre, le même mot d'amour revient sur les lèvres du prophète : « Voici l'Agneau de Dieu ! »[3] Rien n'est émouvant comme le lion qui salue ainsi l'Agneau

[1] *Tunc dimisit illum.*
[2] Joan., I, 29.
[3] Id., 36.

pour accomplir en cela un des plus merveilleux traits des prophéties d'Isaïe : « Le lion et l'Agneau, se rencontreront aux mêmes pâturages ». [1] Et le Précurseur met un charme tel à prononcer ces trois mots : « Voici l'Agneau », que, la grâce de Dieu aidant, il n'émeut et n'entraîne pas moins par la tendre séduction de cette éloquence qu'on ne lui connaissait pas, que par les plus fulgurantes de ses apostrophes. C'est, en effet, un jour où ils l'entendirent prononcer les magiques paroles : « Voici l'Agneau de Dieu » que les premiers apôtres se mirent, pour jamais, à la suite d'un Maître qui se faisait ainsi annoncer [2] .

Il ne manquait plus au Baptiste qu'une gloire : celle de mêler du sang de martyr à ces flots de lumière. Jésus avait rendu témoignage à sa grandeur, il lui fallait encore le témoignage du mal et de l'infamie. De même que tout genou fléchit au nom de Jésus, dans le Ciel, sur la terre et dans l'enfer, il était bon que, après la voix du ciel et la renommée terrestre, le hurlement de l'enfer proclamât la gloire du précurseur.

[1] Is., LXV, 25. [2] Jean., I, 36.

Il n'est pas inutile de nous arrêter un peu sur cette page de la mort violente du prophète. En attendant les grandes leçons que renferme pour la jeunesse cette grande histoire, leçons que nous tâcherons de formuler, une première constatation, d'un ordre spécial et très important, s'impose en quelque sorte, dans le drame qui fit tomber la tête du plus admirable des martyrs.

« Ce qu'il y a de plus odieux dans les femmes perdues et séductrices de la jeunesse, écrit un illustre converti, c'est moins leur vie abjecte et leur âme ordurière, que la haine instinctive et féroce dont elles sont possédées à l'égard de tout ce qui est innocent, sage, et parfumé de vertu. Pour la plupart de ces misérables créatures le blasphème est une expectoration qui les soulage. Leur plus grande volupté est peut-être de souiller ou de détruire quelque chose de pur. Depuis que les lécheuses de guillotine ont attiré l'attention sur la monstrueuse malice des femmes débauchées, la lie populaire ne se manifeste jamais sans que les prostituées n'y occupent les premiers rôles de la férocité et de l'ignominie. On croit

qu'il n'y a en chacune d'elles qu'un vampire, il s'y rencontre encore une hyène. »

On put constater cela, le jour où l'austère beauté du Précurseur, l'âme sublime que les transparentes solitudes avaient faite si sereine, et le contact de l'Agneau de Dieu si pure, rencontra Hérodiade sur son chemin.

L'histoire est connue, on a peut-être moins remarqué le caractère infâme, et les honteuses manœuvres de la vieille concubine d'Hérode. On retrouve en cette ignoble créature tout ce que les gens les moins difficiles en matière d'honneur estiment de plus méprisable et de plus vil.

Cette femme flétrie deux fois, car elle commençait à vieillir, redoutait le moment où son prestige s'évanouirait, où l'hébétude du roi Hérode s'affranchirait de charmes qui déjà n'étaient plus. Elle fit alors ce rêve ignoble qui marque le dernier terme de la dégradation chez une mère : mûrir sa fille pour les royales débauches, hâter l'éclosion précoce de vices dont elle lui avait transmis le germe avec son sang. Un des plus puissants éléments de corruption était alors la

danse. Comme ces sarabandes de feux follets qui naissent spontanément à la surface des charniers ou des eaux croupissantes, des corruptions asiatique, grecque et romaine, toute une chorégraphie était issue, aux modes et aux rythmes très variés, mais uniformément lascive.

Tel était le caractère de ces contorsions savantes qu'elles n'étaient plus permises par les mœurs, indulgentes pourtant, qu'à certaines catégories de courtisanes. Il n'y avait pas là de quoi détourner Hérodiade de dresser sa fille dans un art pour lequel, semble-t-il, cette dernière devait à sa naissance d'exceptionnelles aptitudes.

Hérode n'osait pas toucher à la vie de Jean-Baptiste. Bien qu'il fût incommodé par les réprimandes de ce courageux censeur, il subissait l'empire de tant de sainteté. L'impression qu'il éprouvait à la seule pensée du Baptiste était si vive, que longtemps après l'avoir fait décapiter, quand on lui rapportait les prodiges de Jésus, il disait : « Assurément, c'est Jean qui est ressuscité, car de telles œuvres surpassent la nature. »[1]

[1] Marc., VI, 14.

D'autre part, sa vénération pour le prophète était si profonde, qu'en plusieurs circonstances, il en avait fait son conseiller.[1] La peur aussi le retenait : il n'osait toucher à cet homme trop rayonnant de justice. Il redoutait « la Voix » dont l'accent faisait encore trembler Jérusalem. Et pas plus que le peuple, si inconstant toutefois, pas plus que les prêtres jaloux et les princes ombrageux, et ces nombreux ennemis sous lesquels succombent d'ordinaire le génie ou la vertu, il n'osait attenter à la vie de cet homme trop puissant et trop beau.

Un crime devant lequel reculaient la férocité et le cynisme couronnés sur une seule tête, l'odieuse matrone le complota et le fit naître d'une heure de débauche.

On sait comment, le jour anniversaire de la naissance d'Hérode, une orgie s'étant organisée au palais du tétrarque, la vieille impudique avait saisi l'occasion de produire, dans une assemblée d'hommes échauffés par les viandes et les vins, la corruption précoce de sa fille. Tandis que le

[1] Id., ibid., 20.

Baptiste, dans la prison de Machéronte, songeait, comme un aigle captif, au soleil de Justice dont il avait naguère salué l'arrivée, aux vastes solitudes du Jourdain sur lesquelles avaient plané ses grandes ailes de prophète, tandis qu'en sa personne tout ce qui honore l'humanité, tout ce qui est lumière et vertu, pensait et priait entre les murs d'un cachot, sous les lambris du palais enfumé de luxure et de vin, le gras tétrarque, repu et incendié, disait à la jeune fille merveilleusement experte dans l'art le plus raffiné des courtisanes : « Demande-moi ce que tu veux, je te le donnerai ».

L'ébriété rend les pensées obsédantes, et insistantes les paroles. Aussi, tandis que l'apprentie-prostituée, surprise de tant de succès, n'en croyant pas encore ses oreilles, peut-être encore étourdie et haletante, gardait le silence, ne sachant que répondre, l'auguste ivrogne insista, renchérit : « Je te le jure, je te donnerai ce que tu demanderas ! » Et continuant, il ajouta un mot qui marquait l'étendue de son offre sans limites, et qui renfermait peut-être un sous-entendu obs-

cène et conforme aux secrets désirs de la mère défraîchie : « Quand même tu me demanderais de partager mon trône..... »

A ce point du récit évangélique, il devient évident que la mère et la fille se sont associées pour l'exploitation du tétrarque. La danseuse qui comprend l'importance de sa réponse, le roi paraissant tout à fait captivé, ne veut pas prendre sur elle de fixer l'objet d'une générosité qui s'annonce si complète. C'est affaire au proxénétisme maternel : elle a toutes les raisons de s'en rapporter au turpide génie de son institutrice. Elle accourt vers elle, lui fait part de l'enthousiasme du roi. Que demander en une fortune si inouïe ?

Hérodiade juge, à son tour, que le tétrarque est à point. Il est « parti » ; il est lancé. L'instant est propice. Le temps presse. Dans une heure peut-être il sera trop tard. Le roi ne sera plus ivre, son excitation sera tombée. Il réfléchira. En ce moment, au contraire, il a juré devant témoins : les témoins sont là, le serment est encore chaud. Aussi la fille a le temps, à peine, d'interroger : « Que vais-je demander ? » Un éclair, dans

l'œil d'Hérodiade, luit comme le tranchant d'un glaive et la réponse tombe rapide : « La tête de Jean-Baptiste. »

On sait le reste : l'hésitation d'Hérode, sa honte, puis sa lâcheté. Il y a toujours un fond de lâcheté dans l'âme de ceux qui font mourir les saints. C'est comme une tare fatale dont leurs cruautés sont invariablement marquées. La tête tomba, l'éclair des yeux redoutés s'éteignit, la « Voix » terrible se tut enfin. On apporta le chef exsangue et souillé sur un plateau rond. Les frêles mains de la danseuse prirent le trophée sanglant et le portèrent avec la légèreté du triomphe à Hérodiade : nul doute que la hyène n'ait payé d'un baiser maternel le sinistre cadeau. Elle prit la tête. « Le sang, dit S. Ambroise, ruisselait dans ses doigts. » Quelle volupté pour des mains de fange ! Elle regarda les paupières fermées, les lèvres pâles, la bouche muette. Elle souffleta, dit-on, le visage mort, perça d'une aiguille la langue du Baptiste, comme avait fait autrefois Fulvie, et ne lâcha le funèbre jouet qu'après l'avoir outragé à son aise, après avoir épuisé tou-

tes les délices que peut goûter une femme perdue à souiller quelque chose de divinement pur.

Il est étonnant que le génie de Shakespeare n'ait pas été tenté par la rencontre dramatique de la vieille impure avec la tête du décapité !

Cette hostilité canaille et comme fatale, qui travaille la plupart des femmes professionnellement obscènes, les rend odieuses à quiconque sait le prix de l'honneur, du génie, de la vérité, de la vertu. S'il n'y avait en elles que « la femme qui tombe » on pourrait dire avec le poète : « ne les insultez pas ! » Si elles n'étaient qu'impures et souillées, il suffirait à tout enfant d'Adam de descendre en soi-même, d'analyser sa propre argile, pour avoir pitié de leur misère plus profonde, et tempérer ses sévérités de l'indulgence que l'on doit au malheur. Jésus n'a-t-il pas été indulgent avec la Samaritaine et Madeleine ? Mais les femmes dont il est ici question ne sont pas seulement la boue, elles sont la boue jetée au visage de la conscience. Elles sont le blasphème contre tout ce qui est saint. L'outrage vivant et infernal à tout ce qui a quelque ambition de noblesse mo-

rale. Ce besoin de salir et de haïr est chez elles la revanche de toutes leurs dégradations. Il est le prurit spécial dans lequel elles finissent. Elles comprennent qu'elles sont, pour tout ce qui est honnête, *sus lota in volutabro luti*..... alors elles voudraient éclabousser de cette vase, y noyer les êtres et les choses qui, en demeurant respectables, les condamnent à demeurer méprisées. En cela, elles personnifient aussi parfaitement que possible le démon qui n'a pas seulement la haine du bien, mais qui, ayant en même temps l'amour de l'ordure, fait de cette haine et de cet amour une ineffable mixture dont il voudrait barbouiller toutes les œuvres de Dieu. Saint Paul a poussé un cri d'affolement et d'horreur à la pensée qu'un chrétien pourrait se laisser aller au monstrueux accouplement avec cette abjection vivante. Il a même employé, pour exprimer la révolte de son âme, une tournure de phrase qui marquerait l'invraisemblance, l'impossibilité d'un pareil sacrilège : « Ignorez-vous que vos corps sont les membres du Christ ? Alors retirant ce corps au

Christ j'en ferai les membres d'une prostituée ? Horreur ! Ne savez-vous pas, en effet, que celui qui s'unit à une prostituée ne fait qu'un seul corps avec elle ? Car il est écrit : Ils seront deux dans une seule chair, tout comme celui qui adhère à Dieu ne fait qu'un esprit avec lui. Fuyez donc la fornication ! »[1]

Mais revenons à Jean-Baptiste, et tâchons enfin d'extraire, de sa vie et de sa mort, le caractère qui fut celui de sa jeunesse et les enseignements qu'il comporte. Le secret de cette jeunesse est précieux à découvrir : il est bon de l'arracher au silence évangélique. Il n'est pas douteux, en effet, que la carrière du précurseur a renfermé tout ce que peut rêver la plus ambitieuse des âmes. Nul ne fut plus grand, plus glorieux que lui. Maître des foules, manieur d'humanité, il remporta sur ses semblables les plus merveilleuses victoires. Il exerça la plus haute fonction qui ait jamais été ici-bas dévolue à un mortel. Il fut une conscience vivante et dominante. Son prestige n'eut pas de

[1] I Cor., VI, 15, 18.

mesure. S'il eût envié les dignités et les richesses, il eût trouvé les unes et les autres à la cour d'Hérode. Il ne fut ni le prince somptueusement vêtu, ni le capitaliste opulent, parce qu'il dédaigna de l'être. Donc, il sortit de sa jeunesse supérieur à tout ce qui est l'objet d'une ambition ici-bas, gloire, fortune, pouvoir. Comme il mourut peu après trente ans, on peut bien dire qu'il fut élevé à cette hauteur par sa jeunesse, par la façon dont il la vécut. Sans doute, la vocation initiale, les grâces de Dieu, le mystérieux baptême qui le sanctifia avant sa naissance, furent les causes principales et premières d'une telle grandeur. Mais on n'atteint pas de pareils sommets si quelque chose dans la vie, ou plutôt dans la préparation à la vie, se trouve de faire défaut. Toutes les forces possibles doivent concourir à un résultat si surhumain. La jeunesse de Jean qui s'écoula entre la grâce première et la perfection finale, fut donc à la hauteur de l'une et de l'autre. Elle n'endommagea rien de celle-ci, elle ne démentit rien de celle-là. Il est donc éminemment profitable d'en découvrir la physionomie,

le mouvement, la loi. Et cela revient à obtenir une réponse certaine, vécue, à ces grandes et palpitantes questions : Comment devient-on très-grand ? Comment devient-on très fort ? Comment devient-on très beau, moralement ? Si un homme déterminé doit avoir une carrière exceptionnelle, et s'élever prodigieusement au-dessus de ses semblables, à quel prix répondra-t-il à sa vocation ?

Sur ce sujet une double indication s'affirme dans la jeunesse du Baptiste : la première nous est fournie indirectement par l'Evangile, la seconde, plus complète mais moins certaine, nous vient de la tradition. Cependant comme cette dernière est en parfaite harmonie avec ce que nous apprend l'Evangile, il n'y a rien de déraisonnable à ce que nous en acceptions le bénéfice.

A l'instant où l'Evangile s'ouvre sur le vibrant tableau de la prédication de Jean (le précurseur avait alors environ trente ans), il nous révèle par le détail, son genre d'existence :

« Jean avait un vêtement de poils de chameau, une ceinture de cuir autour des reins ; sa nourri-

ture se composait de sauterelles et de miel sauvage. »[1]

Cette austérité de vie est mieux qu'habituelle. Elle est systématique. Elle date d'une prophétie faite à Zacharie avant sa naissance. Elle est donc, toujours d'après l'Evangile, la loi de sa vie non seulement depuis sa jeunesse, mais encore depuis son enfance. Il était déjà écrit de lui, dans saint Luc : « Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante[2], » ce qui signifie, pour quiconque sait la portée des expressions bibliques, qu'il devait être voué au Naziréat, dont une des lois caractéristiques était le jeûne, l'abstinence, la fuite de toute mollesse, et le mépris des soins minutieux donnés au corps.

Enfin, il n'est pas douteux que Jean-Baptiste a passé toute sa jeunesse dans la vie solitaire et dure du désert. Saint Luc nous l'apprend encore : « L'enfant croissait et se fortifiait en son âme, et il habitait dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation en Israël. »[3]

[1] Matt., III, 4.
[2] Luc., I, 15.
[3] Luc., I, 80.

La tradition grave quelques traits plus durs encore de cette énergique jeunesse.

L'épreuve et le malheur auraient ajouté leur amertume à la sévérité de cette existence juvénile. Nicéphore et Baronius, l'un plus antique, l'autre plus grave, racontent que Jean dut être emporté au désert par sa mère à l'occasion du massacre des Innocents. Signalé à la cruauté d'Hérode par les prodiges qui avaient accompagné sa naissance et qui avaient provoqué, chez le peuple, la question que l'on connaît : « Qui sait ce que deviendra cet enfant ? »[1] il avait fallu non seulement le dérober aux émissaires du prince, mais encore l'élever en secret, dans la solitude. La tradition, devenue légende, nous le montre tout petit enfant, au fond d'une caverne, voyant mourir sa mère d'épuisement et de misère, et demeurant seul dans le désert. Quoiqu'il en soit de ce dernier détail, on croit connaître les différentes régions inhabitées de la Judée où se passa la jeunesse du Précurseur. « Le désert de Jean » n'est pas la portion la moins effrayante de cette zone stérile, montueuse,

[1] Luc., I, 66.

désolée, qu'une végétation rare et chétive semble avoir vêtue de haillons. Il offrait la misérable image de cette société religieuse, pauvre en vertus, hérissée de vices, sillonnée des coups de foudre de la malédiction divine, âpre, tortueuse et convulsée, à laquelle le Précurseur devait un jour appliquer l'oracle d'Isaïe : « Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les chemins du Seigneur, rectifiez ses sentiers. Tout ravin sera comblé, toute montagne et toute colline abaissée; les chemins tortus seront redressés, les raboteux aplanis, et toute chair verra le salut de Dieu. »[1]

Ainsi de quelque côté que l'on dirige ses recherches, on trouve cette indication que la jeunesse de Jean fut par-dessus tout une rude jeunesse. A considérer les choses par leur côté humain, tout ce qui devint grandeur, par la suite, commença par être austérité dans la période préparatoire de sa vie. La vie le trouve fort, parce que sa jeunesse fut exercée dans la souffrance et les privations. Les hommes subirent son ascendant, parce qu'il fut moins semblable à eux durant sa

[1] Is., XL, 3.

formation. Le désert avec son âpreté, ses privations, et aussi ses longues et profondes méditations le firent à la fois lion et aigle. N'est-ce pas pour l'instruction d'une génération de jeunes gens vaniteuse et dorée, lancée de bonne heure dans le brouhaha du monde et des plaisirs, tout occupée de son vêtement et des effets qu'elle produit parmi les hommes et encore plus parmi les femmes, que l'Esprit Saint place debout, sur le seuil même de l'Evangile, cette vision agreste et rude, ce demi sauvage à la voix forte, à la parole brûlante, cette robe en poils de chameaux, cet ascétisme nourri de sauterelles et de miel sauvage, ce jeune homme en un mot qui asservit totalement et héroïquement sa jeunesse à la discipline préparatoire de sa vie.

Voici quelques observations sur lesquelles il serait dommage de ne pas s'arrêter, tant elles sont d'une précieuse opportunité pour les jeunes de l'heure présente. Ce programme austère auquel fut soumise la jeunesse du Précurseur, et sans lequel il n'aurait certainement pas atteint la prodigieuse grandeur de sa vie, Jean-Baptiste

l'adopta, ou paraît l'avoir adopté, spontanément. Ensuite, il entreprit de le réaliser sans atténuation, sans pensée de retour en arrière, avec un courage qui ressemblerait à de la témérité, si nous ne savions qu'une vocation supérieure l'appelait à cette existence extraordinaire. Troisièmement, il endura la solitude, la faim, la rude vie sauvage qu'il s'était imposée avec une force de résistance qui ne se démentit jamais pendant les longues années qui précédèrent sa prédication. Enfin le secret d'une énergie aussi indomptable, d'une vertu aussi indéfectible nous est connu : l'âme du Précurseur était, en effet, éprise d'un idéal tellement puissant et élevé, que rien ici-bas n'était capable de l'atteindre pour l'obscurcir, lui faire concurrence, distraire ou décourager les efforts du généreux héraut de l'Evangile. Chacun de ces quatre éléments de progrès mérite quelque attention.

Le premier caractère de la conduite de Jean-Baptiste, fut la spontanéité. Il prit son parti lui-même. On ne voit pas dans l'Evangile que nul ne l'ait contraint de demeurer au désert. Il fut

son propre maître sévère, rigoureux, implacable à lui-même. Il n'attendit point quelque initiative étrangère, quelque injonction extérieure. Par la grâce de Dieu, il connaissait sa voie, il la suivit. Il obéit à sa vocation, mais en indépendant, en volontaire. Il agit de soi, tout en suivant Dieu le seul maître parfait, c'est-à-dire le seul dont l'autorité concilie ces deux admirables qualités qui paraîtraient pourtant contradictoires au premier abord : la plus absolue souveraineté, et le plus souverain respect de la liberté humaine.

Quel exemple pour la jeunesse !

Quelle est en effet la situation des jeunes ? Ils ont, plus qu'à nul autre âge, besoin d'être disciplinés, contraints, domptés, pour acquérir la forme définitive qui caractérisera leur avenir et les rendra supérieurement forts devant la vie. D'autre part, nul n'est plus porté à s'affranchir de toute autorité, nul n'en a davantage les moyens, nul n'y réussit mieux. Les surveiller, les tenir, les conduire par la force est impossible. Ils échappent autant qu'ils veulent aux regards et à l'autorité de ceux qui les gênent. L'Esprit-Saint lui-

même en convient : « Trois choses sont difficiles à trouver, et la quatrième est tout à fait impossible : la trace de l'aigle dans les airs, le vestige du serpent sur la pierre, le sillage du navire au milieu de la mer, et la conduite de l'homme dans son adolescence. »[1] Et c'est une folie de croire que par la crainte, la force, ceux qui sont les gardiens des jeunes les contiendront malgré eux et longtemps dans des limites sévères, si les jeunes ne consentent à y rester spontanément. Il n'est pas de barrière que ne soient capables de sauter ces vigoureux poulains, pas de murailles qui puissent arrêter ces jolis papillons. Si quelque sage croit le contraire, c'est qu'il est évidemment déjà berné par la jeune folie, moins sage mais plus rusée, moins aidée par les béquilles et les lunettes, mais mieux servie par ses jambes souples et ses regards perçants.

C'est pourquoi un jeune homme est irrémédiablement compromis s'il ne prend sur lui-même de s'imposer une discipline à laquelle il n'est à peu près au pouvoir de personne de l'astreindre.

[1] Prov., XXX, 19.

C'est à lui qu'il appartient de se contraindre pour se mettre en forme, de s'exercer pour s'assouplir, de s'abstenir pour devenir fort, de se dompter pour arriver à se conduire, à être désormais « bien en main. » S'il ne se condamne pas spontanément aux fatigues de la discipline morale, il en sera de sa puissance d'âme à venir exactement comme de ses forces physiques énervées dans l'amollissement et l'inaction des membres. Il n'a pour ainsi dire plus d'autre éducateur efficace que lui-même. Rien mieux que son propre vouloir ne le soumettra aux efforts qui préparent le bonheur et la supériorité de demain.

Ce n'est que par l'esprit d'initiative appliqué tout d'abord à l'organisation sévère de sa propre jeunesse qu'un homme viril et supérieur se prépare, s'élabore lui-même. Quiconque ne prend pas en mains, en ses mains propres, l'entreprise de sa formation personnelle, ne sera jamais qu'un individu d'une moralité inférieure qui mûrit doucement pour le servage à venir. Le monde se partagera toujours en deux catégories : ceux qui conduisent le char et ceux qui le traînent, c'est-à-dire

ceux qui ont les rênes en main et ceux qui ont le mors à la bouche, les actifs qui se déterminent par eux-mêmes et, conséquemment, dominent plus ou moins les autres selon la force et la justesse de leur détermination, et les passifs qui sont déterminés et asservis par de plus forts qu'eux moralement. Cette supériorité, qui est la conséquence de l'esprit d'initiative, commence dès les bancs de l'école, et classe irréductiblement ces deux élèves dont l'un fait son travail parce qu'il veut le faire et le faire bien, et l'autre parce qu'il y est contraint et redoute le pensum. Il en est de même sur les plus vastes scènes du monde. Dans la concurrence des peuples, la suprématie est aux plus résolus. L'Anglais, qui est si fort dans la lutte internationale, doit beaucoup à l'esprit d'initiative qui est la loi de sa jeunesse. « C'est ici en Angleterre, écrit un sociologue, une vérité courante qu'un jeune homme arrivé à l'âge de vingt ou vingt-deux ans doit trouver le moyen de ne plus être à la charge de son père... Dès l'âge de vingt ans un Anglais sait faire quelque chose et gagne de l'argent... Il sait bien que c'est

à la force du poignet qu'il devra s'assurer sa situation... Un rien suffit à décider un Anglais à partir pour l'Australie, les Etats-Unis, ou pour tout autre pays... Il a toutes les audaces, et il a raison, car la seule persuasion que l'on a de pouvoir beaucoup double la puissance et l'énergie...[1] » Ce qui est vrai au temporel et pour l'argent, est vrai aussi au moral et pour les acquisitions de la volonté et de l'intelligence. La machine humaine n'est pas autre devant la matière et devant l'esprit. Ici comme là un jeune homme de vingt ans ne doit plus avoir besoin de lisières. Il doit connaître son devoir et le suivre délibérément.

Et cela ne veut pas dire qu'il ait à vivre sans frein, sans maîtres et sans règles. Au contraire, il leur est d'autant plus assujetti qu'il s'y soumet librement au lieu de les subir par force. Il sait même qu'il en a plus besoin qu'à tout autre âge. Malgré ce qui est demeuré en lui d'écolier indiscipliné, malgré la nature d'oiseau échappé que lui font ses vingt ans, malgré l'odieux souvenir des pions et la proclamation des droits de l'homme,

[1] Paul Bureau.

surtout à cause de tout cela, il voit la nécessité de s'astreindre à des principes clairs et bienfaisants, de s'asservir à des autorités authentiques et bien choisies. Se mettre quelques chaînes volontaires au cou et quelques entraves aux pieds est bon, à ses yeux, est sain, d'autant plus que la tête est plutôt trop soudaine et le pas trop pressé. Les plus grands pianistes ont fait des années de gammes avec des bagues de plomb au doigt. Les plus beaux lutteurs ont subi spontanément d'effrayants régimes et de pénibles exercices. Tout naît du labeur. Le génie est une longue patience. Il y a plus de persévérante étude que d'inspiration dans l'art le plus inspiré. Rien n'est solide que lentement élaboré. Les poésies les plus légères comme les armées les plus formidables, ne valent que par le mécanisme longtemps étudié, ici du pied et là du pas. Entre ces deux extrêmes, il n'est absolument rien qui échappe à cette loi de la gymnastique laborieuse et constante. On n'a pas d'exemple de supériorité d'aucune sorte, acquise sans préceptes, sans maîtres et sans fatigues longuement endurées. Le plus vigoureux lutteur

est celui qui, étant robuste naturellement, a exercé ses membres par une escrime longue et méthodique. Les esprits les plus fins sont ceux qui ont fait les plus solides études. A propos de madame de Sévigné, cette intelligence si pétillante, vagabonde et primesautière qui avait appris dans son enfance le latin, l'italien et l'espagnol, un maître ès-choses intellectuelles le constate : « Les talents les plus libres et les plus originaux ne deviennent parfaits que s'ils ont une discipline première, s'ils ont fait une bonne « rhétorique » : madame de Sévigné fit la sienne sous Ménage et sous Chapelain. » De même, pour se faire une volonté forte, un moral puissant, un naturel souple et vigoureux, il faut discipliner ses facultés et les exercer dans la discipline.

Il est étonnant de constater à quel point l'homme fait, c'est-à-dire arrivé à son complet développement, n'est pour ainsi dire plus qu'une aggrégation, un total d'habitudes diverses. Il fait, comme par nature, automatiquement, tout ce qu'il a appris à faire pendant sa période de formation. Si, par exemple, il marche sans effort, répétant

cent fois à la minute, sans préoccupation aucune, ce tour de force d'équilibre instable qui consiste à déplacer constamment son centre de gravité, n'ayant pour base de tout son corps que la surface très réduite et très mobile d'un pied qu'il pose à peine, pour le relever aussitôt, c'est parce que, pendant plusieurs mois de son enfance, il s'est exercé, titubant, chancelant, perdant l'équilibre, tombant, recommençant encore, à marcher, à sauter, à courir. Et cet autre prodige : la parole, qui consiste à mettre en fonction des centaines de fibres musculaires et de nerfs, pour faire accomplir aux poumons, au pharynx, au larynx, à la langue, aux fosses nasales, une série de mouvements mécaniques si compliqués qu'ils finissent par échapper à l'analyse, et cela avec une aisance parfaite, une admirable virtuosité, qui croirait qu'une telle dextérité a son commencement dans les bégaiements laborieux, son principe dans les cris à peine articulés d'un enfant ? Ainsi en est-il de toute l'infinie multiplicité des actes qu'un homme accomplit machinalement et sans y penser. Les habitudes acquises ont empiété sur le do-

maine de sa conscience. Physiquement il est devenu un équilibriste consommé, un prestidigitateur émérite, accomplissant les prodiges les plus compliqués pour ainsi dire à son insu, parce qu'il en a souvent reproduit les mouvements. Intellectuellement, il porte en lui une source enchantée de pensées, d'images, de traits, de souvenirs qui lui sont servis par la fée mémoire, laquelle n'est en réalité que l'habitude en qui se sont fixées des images et des formules souvent répétées. Ainsi, moralement, il est devenu vertueux par tendance, ou vicieux par instinct, faisant le bien presque sans efforts, ou le mal sans scrupules, pour avoir répété des actes honnêtes ou damnables.

S'il en est ainsi, si de l'homme tel qu'il est sorti du sein de sa mère, surgit, au service de la même personnalité, un autre homme qui a été de nouveau pétri, modelé, sculpté, par ses propres habitudes, c'est une folie que de ne pas s'astreindre spontanément durant la période de malléabilité en même temps que de première possession de soi, à des exercices qui nous améliorent,

nous mettent en valeur, et nous préparent pour toute la vie une machine bien organisée, forte, saine, harmonique.

Car enfin nous soignons notre maison, nous améliorons notre champ, nous assurons le mieux possible notre fortune : et ce qui nous appartient le plus, ce qui nous tient de plus près, ce qui importe le plus à notre bonheur, c'est-à-dire « ce que nous sommes, » nous le laisserions se dégrader, tomber en friche, péricliter de toutes façons? Passe pour un enfant, de briser la montre qu'on a mise entre ses mains, pour le fou de tuer la poule qui lui pond des œufs d'or, et pour l'animal stupide d'inutilement fouler, brouter, détruire l'herbe qui contient en espérance tous les pâturages à venir. Mais le jeune homme avisé qui espère bien user longtemps de l'organisme moral et de la machine physique dont la vie le met en possession, et lui faire produire des œuvres éternelles, ne saurait tomber dans ce lamentable égarement d'esprit. Il se hâtera donc de s'imposer une discipline morale aussi rigide que possible, une dure et forte gymnastique de volonté. La me-

sure du progrès étant celle des violences que l'on se fait à soi-même, il se soumettra vigoureusement à l'entraînement de quelques vertus de luxe pour s'assurer la conservation et le développement des vertus nécessaires. Il cherchera quelque maître expert en cette science du perfectionnement moral, et lui demandera le secours de ses lumières et de ses conseils. Ils feront ensemble le programme de cette haute et mystérieuse éducation de l'âme. Et l'homme supérieur naîtra de cette alliance de la sagesse qui éclaire et d'une force juvénile qui a du vouloir.

L'acte du vouloir est facile, surtout en des natures chez lesquelles tout est élan, tout est essor. Mais persévérer est le vrai labeur, surtout quand la persévérance devient la lutte de chaque instant contre soi-même et contre les obstacles du dehors. Et pourtant cette endurance est la plus essentielle et la plus précieuse des habitudes à contracter devant la vie. La vie est faite d'obstacles, d'hostilités, de douleurs. On n'y entreprend rien sans effort, on n'y conduit rien sans fatigue, on n'y achève rien sans angoisse. Et avec cela

l'homme porte au fond de lui-même l'horreur instinctive de l'effort, de la fatigue, de l'angoisse. Voilà pourquoi la plus grande de toutes les sciences est celle qui apprend à subir stoïquement le labeur, à aimer même d'un certain amour âpre et surhumain la douleur, parce que la douleur est la condition de la fécondité. Aussi, lorsqu'on est jeune surtout, la douleur n'est pas un poison, mais un breuvage fortifiant, tonique, bien qu'amer. La volonté la plus robuste est celle qui en a le plus absorbé. « Malheur à ceux qui, en venant au monde, ont trouvé un nid de duvet dans lequel une tendresse immodérée les a couvés trop longtemps, au-delà de l'enfance ! Malheur à ceux qui ont vu toutes les portes ouvertes devant eux, qui n'ont pas eu la moindre roche dure à briser sur leur route, le moindre sommet sourcilleux, anguleux, audacieux à gravir. Ces êtres-là ne sont pas de bronze, mais en verre fragile. Qu'en voulez-vous faire ? De quoi serviront-ils à la famille, au pays, à l'humanité ? [1] » En vérité il faut, même

[1] R. P. Didon. *Discours prononcé à l'Ecole Albert-le-Grand.*

pour les luttes personnelles, être d'un métal plus trempé et plus dur.

Ce qui est un triomphe pour la religion catholique c'est qu'elle seule fournit aux jeunes et la discipline la plus savante et l'idéal le plus parfait, pour atteindre au sommet de l'énergie virile et du prestige moral.

Elle impose la chasteté, c'est-à-dire qu'elle va chercher, pour la supprimer, jusque dans les entrailles mêmes, la cause de toute faiblesse, de toute déchéance. Le vulgaire ne comprend pas tout ce qu'il y a de puissance cachée dans la pratique de cette vertu, parce qu'il ne considère que le précepte en lui-même, et non tout ce qu'il exige et suppose de vigilance et d'efforts divers. On croit sottement que l'ordre d'être chaste ne se rapporte qu'à la matière spéciale qu'il vise, et que la pratique de cette vertu se borne aux sentiments et aux actes bien qualifiés qui en relèvent. On ne voit pas que la seule observation de ce précepte suppose la mise en œuvre de toutes les puissances de la nature, avec la domination sur

tous ses appétits, avec la lutte universelle et constante contre toutes ses tendances sensuelles. Etre chaste, c'est remporter sur soi-même la plus triomphante et la plus décisive des victoires, car, pour être chaste, il n'est rien en nous que nous n'ayons dû dompter, ou que nous ne devions tenir en respect. Si la vie matérielle n'est pas austère, si la table est trop succulente, le lit trop doux, le sommeil trop prolongé ; si la vie est oisive, l'imagination en liberté, les regards vagabonds ; si les sentiments s'efféminent ; si l'on n'a pas quelque rudesse au cœur, et beaucoup de rigidité dans les principes ; si l'on ne s'exerce pas à l'oraison, à la mortification des sens ; si l'on se laisse même intellectuellement amollir par la poésie terrestre, l'art charnel, les harmonies trop physiques ; si l'on est indulgent pour sa chair, ou ses nerfs ; si l'on aime les atmosphères tièdes, les surfaces douces ; la chasteté est en péril, se meurt, s'effondre. Jamais un Lycurgue de l'ordre moral n'eût trouvé, pour tremper ses Spartiates dans les plus mâles vertus, un code plus complet d'endurance et d'effort que le code imposé par la seule volonté d'être chaste.

La morale catholique demande aussi à ses adeptes le mépris des biens terrestres, l'amour de la froide et rugueuse pauvreté, la régularité sobre et sévère de la vie. Elle n'a de tendresse que pour ce qui heurte et violente la nature : la plus douce de ses vertus, la charité, est celle dont la pratique brave davantage l'égoïsme, les délicatesses sensuelles du cœur. Elle brise la colère, elle dompte l'orgueil, elle adoucit tout ce qui est violent, tout ce qui est amer, tout ce qui est farouche. Avec l'humilité — vertu dont les mondains ont encore une conception bien étrange — elle assouplit merveilleusement les âmes, et l'on sait que la souplesse est la moitié de la force. Elle impose le jeûne, l'abstinence ; elle demande qu'on se lève matin, qu'on soit diligent, actif, toujours en éveil. Elle va chercher les origines du mal jusque dans la tentation qui le suggère, dans l'occasion qui l'ensemence, dans la pensée qui le conçoit, dans le désir qui le cultive. Aucune philosophie, aucune morale naturelle, ne saurait offrir un plus complet système de dressage moral pour préparer aux luttes de l'avenir.

Tandis que la morale évangélique impose une aussi ferme et savante discipline, la foi chrétienne fournit le plus sublime et par conséquent le plus encourageant idéal. Car il faut bien le dire : c'est l'idéal que l'on s'est proposé qui donne la mesure de l'effort et en assure la constance.

Plus l'idéal est élevé, plus il sollicite l'action et la fait ardente et vigoureuse, moins il est exposé à être remplacé par un idéal équivalent qui changerait alors la direction des forces et mettrait l'inconstance dans la vie. Pour s'abriter contre la tentation d'argent, il faut avoir placé son but plus haut que l'argent. Pour n'être pas distrait par les passions, il faut avoir donné son amour à quelque chose de plus grand et de plus fort que l'objet des passions terrestres. Et quoi qu'en disent les matérialistes, il est des biens supérieurs aux biens visibles et des attraits plus puissants que les attraits charnels. Combien d'hommes, en effet, ont sincèrement préféré la philosophie aux richesses, la gloire à l'amour, la patrie à la vie elle-même ? Or, il n'est pas douteux que les saintes passions qu'inspirent

la charité, la religion, l'Evangile, Jésus-Christ, sont non-seulement les plus entraînantes et les plus fortes, mais encore le plus vivant et substantiel aliment de tous les instincts sacrés qui peuvent saisir l'âme humaine et l'élever au-dessus de toutes les misérables réalités de ce monde. Il n'est rien qui ait jamais inspiré à un degré plus profond la force du sacrifice, le besoin de combattre, et l'ardeur de mourir. La religion comme l'a dit Lacordaire, est une des irréductibles passions de l'humanité. Il n'en est guère qui ait jamais allumé dans le cœur de l'homme un feu plus dévorant : elle a fait les martyrs et les apôtres. Elle a suscité de nos jours ces admirables phalanges de jeunes gens qu'Ozanam, jeune lui-même, pouvait entraîner avec ces accents tout héroïques et qui valent d'être cités : « L'avenir est devant nous, immense comme l'Océan ; hardis nautonniers, naviguons dans la même barque et ramons ensemble ; au-dessus de nous, la religion, brillante étoile qu'il nous est donné de suivre ; devant nous le sillage glorieux des grands hommes de notre patrie et de notre doctrine ; derrière nous, nos

jeunes frères, nos compagnons plus timides qui attendent l'exemple ! »

Ce n'est pas seulement le monde moderne qui a vu naître de la passion religieuse ces véhéments désirs, et cette ardeur dévorante. Jean-Baptiste est lui-même un exemplaire de ce que devient une âme en proie à cet idéal. On n'avait pas entendu depuis longtemps en Israël un prophète annonçant d'une voix si vibrante la résurrection de la patrie, la fin des misères du peuple, l'avènement de la gloire et du bonheur attendus. Il y avait des siècles que des anathèmes aussi vigoureux n'étaient pas tombés sur la tête des pires ennemis de la nation. Et toutes les classes de la société recevaient de lui l'avertissement salutaire, les bienfaisantes indications pour le progrès et l'amélioration de leur conscience ou de leur sort. Cet homme venu pour annoncer l'arrivée de l'Agneau de Dieu faisait entendre le langage de la justice aux collecteurs d'impôts et aux péagers. Il prêchait l'humanité aux soldats, leur défendant toute violence, les exhortant à se contenter de leur solde. Il répandait surtout les doctri-

nes de charité. Admirable tendance des hommes épris de l'idéal divin, qui ne peuvent s'empêcher de travailler à l'augmentation de tout bien ! Unique et divine passion seule capable d'inspirer la générosité dans l'effort et l'héroïsme dans la constance.



L'ÉPOUX DE CANA



L'ÉPOUX DE CANA

Dès le début de la vie publique de N.-S. Jésus-Christ, un jeune homme se marie.

Chacun se fait, suivant ses tendances et ses goûts, un idéal différent de ce que tout le monde appelle « un bon mariage. » Celui-ci met au-dessus de tout la beauté de sa conquête ; celui-là considère l'importance des revenus qu'il acquiert en échange de son cœur ; tel autre a surtout souci de la noblesse du sang auquel il va mêler le sien ; une autre encore se réjouit intérieurement des éminentes vertus de l'épousée dont il est désormais le compagnon et le maître ; enfin il en est qui se déclareraient satisfaits du parti dans lequel

se trouveraient réunies beauté, richesse, noblesse, intelligence et vertu. Quoiqu'il en soit, le plus évidemment avantageux et privilégié des mariages est celui auquel il fut donné d'avoir Jésus-Christ pour invité et pour témoin. Quelle que soit la conception que l'on se fasse des choses naturelles ou surnaturelles, les noces de Cana furent les noces incomparables : Dieu s'y trouvait, comme au mariage d'Adam et d'Eve, et mieux encore, puisqu'il y était humainement et dans un rôle plus fraternel et plus intime. Jamais époux n'obtiendront un honneur plus grand que celui d'avoir Dieu pour invité. Aucunes noces ne seront désormais illustrées par un aussi célèbre miracle. On peut dire, en se plaçant au point de vue le plus absolu et par conséquent le plus vrai, qu'avec le mariage de l'Eden et le mariage de la Sainte Vierge, le mariage que fit le jeune homme de Cana, fut le plus heureux mariage du monde.

Les saints Pères et les commentateurs ont recherché le nom des époux ainsi privilégiés, et surtout celui du jeune homme. Bien que les jeunes filles semblent pressentir le contraire, le

fiancé qui « tombe bien » est, toutes choses d'ailleurs égales, le plus fortuné des deux conjoints. Il recevra en effet beaucoup plus de tendresse et de dévouement, il trouvera beaucoup plus de vertu délicate et fidèle en son épouse qu'il ne sera jamais capable d'en donner. On s'est donc surtout préoccupé de savoir quel heureux mortel vit sa première jeunesse aboutir à la gloire et à la joie des noces de Cana. Un grand nombre, parmi lesquels saint Augustin [1] et saint Thomas [2], ont pensé qu'il s'agissait de saint Jean le disciple bien-aimé. D'autres, non moins considérables par le nombre et par l'autorité, puisqu'on trouve parmi eux saint Ignace, saint Jérôme, saint Epiphane et Baronius, pensent au contraire que l'heureux époux fut Simon l'Apôtre, cousin de Jésus, qui tira d'ailleurs du théâtre de son mariage le surnom de Cananée. Il ne faut pas se plaindre de ces incertitudes sur des points secondaires de l'histoire évangélique. Ce qui est perdu en précision, est gagné en généralisation. L'individu reste dans l'ombre, le type qu'il repré-

[1] Prœf. *in Joan.*

[2] Sum. theol. II, II, 186, art. 4.

sente est mieux en lumière, plus dégagé de tout encombrement personnel. Nous ne savons pas si ce fut la chasteté de Jean ou la générosité de Simon qui se trouva récompensée par le mariage célébré aux noces de Cana. Il ne nous reste donc de certain que ces trois conclusions éminemment instructives :

La vertueuse et chaste jeunesse d'un ami et peut-être d'un parent de Jésus lui valut la plus enviable des unions au point de vue chrétien.

Le Dieu de l'Evangile a voulu apporter la bénédiction de sa présence à un mariage contracté selon le vœu du Dieu de la création, c'est-à-dire par un homme jeune encore.

Cette intervention divine dans une idylle humaine, loin d'en diminuer le bonheur pur, le charme printanier, l'exquise poésie, y ajouta au contraire un incomparable et divin rayon de lumière et de joie.

Si l'on veut bien réfléchir, on se rendra compte sans peine que la plus austère et la plus vertueuse jeunesse que l'on puisse concevoir est celle qui s'astreint à la chasteté, et par conséquent à

tout ce que la chasteté suppose d'efforts, de sévérités et de travail. Nul n'est laborieux, n'est fort, n'est moralement noble et rare autant qu'un jeune homme assez fier et assez maître de lui-même pour ne pas tomber dans le péché juvénile et les dilapidations matérielles et morales qui en sont la conséquence. Aussi pouvons-nous en arriver à cette conclusion, de nature à étonner au premier abord, et qui pourtant se présente au sujet des noces de Cana, que rien ne prépare mieux, pour un homme, le meilleur mariage du monde, qu'une jeunesse chaste.

Les jeunes filles ne trouvent plus à se marier. C'est entendu. Soit que les jeunes gens aient un cœur définitivement blasé par l'inconduite universelle, soit qu'ils exigent des dots exagérées, soit qu'ils redoutent par trop ce que leur coûtera la toilette et les fantaisies possibles d'une femme légitime, il est décidé et proclamé par toutes les aspirantes au mariage, et surtout par leurs mères, que les jeunes gens sont responsables de la grève conjugale dont notre société moderne commence à souffrir, paraît-il, sérieusement. Cependant ceux

qui se sont occupés d'établir un jeune homme et de lui trouver le parti avantageux et de tout repos qu'on tient à lui procurer si l'on s'en mêle, ont constaté, à leur tour, qu'ils poursuivaient un oiseau des plus rares. On rencontre presque toujours la vertu et souvent l'intelligence chez les jeunes filles à marier ; la beauté commence déjà à être moins fréquente ; la fortune est de jour en jour plus rare ; la vertu, l'intelligence, la beauté et la fortune réunies constituent d'invraisemblables exceptions. Le Saint-Esprit, ne s'occupant que d'une seule de ces trois qualités, posait déjà cette décourageante question : « Qui trouvera la femme forte ? » Cependant la jeune fille dont l'agréable sourire, rayonnant d'intelligence et de vertu, promet en outre de solides revenus à son protecteur dans la vie matrimoniale, n'est pas absolument un mythe. Elle existe, ou paraît exister. Elle est de temps à autre signalée à l'horizon, astre d'or et de lumière. Mais alors que de soupirants ! Quelle décourageante concurrence ! Et quelle effrayante série de difficultés, pour sortir vainqueur de ce combat dont Chimène est le prix !

On peut compter ces difficultés, car elles sont toujours les mêmes.

Le prétendant devra subir avec avantage l'inquisition minutieuse, et combien légitime, du père dont il aspire à devenir le gendre. On pèsera sa fortune, on supputera ses espérances, on s'informera de ce qu'il peut y avoir dans sa conscience, on fouillera son passé, on se renseignera sur sa famille. On mettra à la question ses chefs, ses amis qui sont peut-être ses rivaux. N'en a-t-on jamais vus qui ont chargé leur cuisinière d'interviewer la portière, qui n'a fait son rapport qu'après avoir longuement conféré avec la femme de ménage du prétendant, autant dire de l'inculpé ?

Les futurs beaux-parents étant satisfaits malgré leurs nombreuses exigences, il s'agira de plaire à la jeune fille. On aura beau avoir recours à tous les artifices de toilette et de maintien, se présenter ganté de frais et chaussé juste, on ne sait jamais ce qu'a pu rêver, comme idéal, une riche demoiselle à marier, et c'est encore une redoutable inconnue ajoutée au problème à résoudre.

Viennent ensuite les regrets et les retours imprévus des parents que la perspective d'une séparation douloureuse fait réfléchir, et quelquefois reculer devant un sacrifice qui devient plus douloureux à mesure qu'il devient plus certain.

Puis il faut compter avec les jalousies qui s'éveillent à côté de l'heureux futur, et qui veillent autour de la jeune fille prête à convoler. Et ce n'est pas une difficulté chimérique, que celle qui consiste à passer entre le Charybde des petites trahisons et le Scylla des lettres anonymes.

Enfin il y a encore les « à-coup » de la dernière heure. Ils se produisent dans une réunion de fiançailles, devant le notaire, et même à la mairie. Le dernier péril est plus fréquent dans les vaudevilles que dans la réalité, toutefois c'est bien pour la vie réelle que l'on a formulé le célèbre proverbe : Il y a loin encore de la coupe aux lèvres ! Il arrive que de petites supercheries se découvrent au dernier moment ; il se peut qu'on ait l'imprudence de les relever ; il devient alors difficile de ne pas se froisser mutuellement, et dès qu'on se froisse, la situation est mûre pour le

mot de circonstance : « Tout est rompu ! » C'est la pensée que, en pareille matière, rien n'est fait avant que tout ne soit terminé, qui rend l'assistance palpitante et muette au moment des « oui » solennels. Et l'inquiétude vague qui suspend l'attention par un fil de silence à l'arc de triomphe nuptial, n'est pas entièrement dépourvue de raison, car, de fait, il y a des mariées qui attendent encore chez elles que le marié les vienne prendre pour aller à la mairie, tout comme il y a des futurs déconfits qui se souviennent de l'ahurissement de tous et de la débandade générale, après que la vierge récalcitrante eût répondu un : « Non » inattendu à la question pourtant fort engageante de l'officier d'Etat Civil.

Et si l'on ajoute à la liste des mariages irréalisables ou des unions manquées, celle des ménages mal assortis et qui auraient mieux fait de ne pas s'établir, la vérité apparaît alors dans toute sa lumière : il est fort difficile à un jeune homme de trouver la femme rare qui fera son bonheur.

Rare, car aussitôt que l'existence de ce qui s'appelle « un parti excellent sous tous les rap-

ports » est signalée, il y a, comme partout, encombrement d'aspirants et concurrence. La lutte pour la femme parfaite à faire sienne, existe pour l'homme au même titre que la lutte pour la richesse ou pour la vie. Le « struggle » qui est à l'entrée de toutes les carrières, monte la garde au seuil des foyers enviables. Les deux vers de la vieille chanson de la reine Hortense : « Qu'elle soit la plus belle, et moi le plus vaillant ! » renferment la naïve expression, vraie, quoique très limitée, de cette universelle loi. Bien plus, la nature a voulu, en vue d'avantages de premier ordre, que nulle part la concurrence ne fût à la fois plus universelle et plus violente que dans l'arène conjugale. La plus avantageuse et la plus admirable des sélections s'accomplit, de ce fait, du haut en bas de l'échelle des êtres. Le rossignol qui se surpasse en d'harmonieuses roulades, le paon qui met chaque année son habit brodé, à la queue si richement ocellée, le chat qui lèche sa robe ou qui peigne sa moustache avec tout le soin qu'y mettrait un lieutenant de hussards, le jouvencel en smoking ou en uniforme, dûment

calamistré par un habile figaro, ficelé par un tailleur à la mode, portant corset au besoin pour le galbe, tous subissent la loi, livrent la grande bataille autour de la plus belle, ou de la plus riche, ou de la plus intelligente, ou de la plus vertueuse, ou de la plus parfaitement familiale, chacun selon son goût ou son idéal : tandis que des doux yeux et des douces lèvres de la jeune divinité implorée, non moins que du regard sévère et de la redoutable bouche des dragons préposés à la garde du trésor, tombe invariablement, sous la variété infinie des locutions et des formes, l'une de ces deux réponses : Au plus digne ! Au plus offrant !

Nul n'ignore que bien des jeunes filles frivoles ou inconsciemment vicieuses, au lieu de chercher le plus digne, le meilleur, foncièrement et eudémonologiquement parlant, accordent leurs œillades aux mieux frisés ou sont naturellement éprises des plus abondamment rentés. De telle sorte que si la nature s'est montrée avare à votre égard et la fortune parcimonieuse, si vous n'avez pas plus d'œil noir et de moustache conquérante,

que de rentes sûres et d'immeubles avantageux, si vous manquez à la fois et de la mine et du métal, vous voilà écartés de la lutte et, partant, de l'espérance. Peut-être faut-il dire : tant mieux ! Bienheureux ceux qui ne sont pas uniquement recherchés pour leur beauté animale, et ceux qui ne sont pas enviés seulement pour leur argent : ils sont à l'abri des pires séductions. Il ne seront pas recherchés par les femelles dont la destinée est de faire des maris trompés ou des maris ruinés ou des maris trompés et ruinés à la fois. Ils ont l'avantage de ne pouvoir être vainqueurs dans la lutte qu'auprès d'une âme elle-même assez haute et belle pour les comprendre. Ils ne seront accueillis et recherchés que par la femme capable de les apprécier, digne de les aimer, organisée pour leur bonheur moral, le seul vrai et le seul durable de cette vie. Si elle n'est pas elle-même foudroyante de beauté, elle n'en sera ou n'en deviendra pas moins la plus belle à leurs yeux, étant la sympathique créature qui les a aimés davantage, le plus noblement, et dans l'âme de

laquelle leur âme se trouvera en quelque sorte chez soi.

Il importe donc de préciser les titres les plus avantageux au jeune homme qui aspire à la main d'une jeune fille vraiment digne d'être désirée comme épouse.

La beauté physique n'est pas un avantage sans importance. Toutefois il faudrait se garder d'en exagérer le pouvoir. Elle est assez commune chez les hommes. On peut même dire, quoique cela ait l'air d'un paradoxe, que la beauté virile est aussi fréquente que la beauté féminine est rare. Le « sexe laid » n'a besoin pour être acceptable que de régularité dans les traits et d'expression dans la physionomie. Les lignes sont plus simples. Le visage de l'homme n'est laid qu'autant qu'il est difforme, et encore la barbe suffit-elle a corriger plus d'une défectuosité. Le visage de la femme n'est beau qu'au prix de vingt perfections rares et compliquées. Si donc l'homme ajoute à sa facile beauté les artifices de la toilette, et si les vœux secrets et tout-puissants de la nature le regardent à travers les yeux de la fille d'Eve, il manquera

bien rarement du degré de beauté nécessaire pour être aimé. Donc la beauté physique ne donne pas dans la lutte pour le mariage une supériorité écrasante. On peut répéter pour les concurrents qui se rencontrent sur ce terrain le mot fameux mais décourageant : « Ils sont trop ! »

La fortune pas plus que la beauté ne constitue une élite rare. Nous voyons bien à quel point un grand nom, une belle réputation, dans l'esprit des gens riches qui ont des filles à marier et dans ces jeunes filles elles-mêmes, l'emportent sur l'importance des revenus. Bien des milliardaires d'Amérique, bien des filles de gros banquiers ne rêvent que ducs et marquis, fussent-ils de contrebande. D'ailleurs une fortune qui n'est pas assurée par la supériorité morale de celui qui la possède, est bien fragile, tandis que la supériorité morale toute seule est une garantie de fortune à venir, aujourd'hui surtout où les capitaux sont si exposés aux catastrophes de tout genre, et où, par contre, l'intelligence, l'activité, l'ordre, un bon travail, bénéficient de cette instabilité des capitaux, et constituent le seul fond sur lequel on

puisse compter raisonnablement. Un million entre les mains d'un imbécile ou d'un dissolu ne vaut pas la dixième partie d'un brevet d'ingénieur chez un homme intelligent, laborieux et rangé. La preuve en est dans ce fait qu'il est bien peu de jeune filles avisées qui ne soient disposées à donner avant tout leurs préférences à un jeune homme occupé, et à repousser celui qui ne fait rien. Enfin, bien qu'on ne puisse pas dire que les jeunes riches soient aussi communs que les jolis garçons, ils sont encore en assez grand nombre pour ne pas sortir de la banalité humaine.

Donc un nom glorieux a des avantages incontestables sur l'argent. Un descendant des croisés peut avoir des prétentions interdites à un petit-fils de Crésus. Un cheval de race l'emportera toujours sur un veau gras, voire même un veau d'or. Mais serait-il défendu de prétendre que l'aristocratie du nom n'est rien en comparaison de l'aristocratie réelle de la vertu et de la beauté morale? Assurément non. Les grands noms sont souvent comme les grands mots : sonores et vides. Quand on dit de quelqu'un qu'il descend de no-

bles aïeux, le verbe descendre est parfois synonyme de dégringoler. C'est le « petit fils d'un grand père, » écrivait Voltaire en parlant de Louis Racine. A combien on pourrait appliquer cette parole ! Un beau nom est comme un beau visage, une lettre de recommandation, un préjugé en faveur de celui qui le porte. Mais il n'est que cela. Il demande à être justifié. On ne sait jamais d'avance si l'homme qui en a hérité serait capable de le conquérir. Les présomptions opposées constituent, au contraire, une probabilité pour ceux qui savent raisonner et se défier des apparences. « Pour en juger, disait Chamfort, il suffit d'observer que M. le prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne et que le marquis de Laval est plus noble que le connétable de Montmorency. » On a toujours au surplus quelques motifs de se demander si le jeune beau qui a jusque-là mené la vie à grandes guides, quoiqu'il ne possédât pas une grande fortune, n'aurait pas, en des moments critiques, oublié le sang chevaleresque qui coule en ses veines bleues. S'il est sérieux, laborieux, fidèle. S'il

n'aime pas outre mesure le jeu et la débauche. S'il n'a pas envie de redorer son blason pour subvenir aux frais de nouvelles folies. Si par conséquent très glorieux de nom et d'allures, il n'est pas douloureusement trivial de conduite et de mœurs. On le prendra tout de même, peut-être, par vanité et par erreur. Mais, tout compte fait, les envieux et ceux qui connaissent ses petites histoires aidant, il y aura moins de gloire à le prendre pour gendre et pour époux que celui dont il nous reste à parler.

Celui-là est évidemment un fort, puisqu'il est austère; un rare, puisqu'il est chaste ; un exquis, puisqu'il est demeuré fidèle, contre toutes les séductions, à ses principes de religion et de morale. Il en vaut un autre : l'estime qu'il a conquise en est la preuve. Et il vaut plus qu'un autre puisque seul il a su dédaigner les plaisirs faciles et cracher sur les prostituées. Il est des trois cents soldats de l'honneur, qui sur l'immense armée humaine, ont bu l'eau courante de la vie sans se coucher dans la fange. Il fut ambitieux, et justifia son ambition par un travail opiniâtre. Toutes

ses forces viriles économisées se sont tournées en énergie intellectuelle et morale. Sa supériorité d'homme pur lui a communiqué l'ascendant qui élève et conduit à subjuguer les autres. Il a plus d'une fois rencontré sur son chemin la tentation, il a dû choisir entre sa pauvre et fière honnêteté, et les faciles avantages que pouvaient lui donner une vilenie. Il a gardé son honneur. Il l'a gardé non pas une fois, mais cent fois, mais toujours. Ces actes répétés ont laissé comme une trace glorieuse dans son âme et sur son visage. Il en est devenu « quelqu'un ». Il a bien fallu autour de lui qu'on le reconnût, qu'on le saluât, et qu'on lui rendît l'hommage du respect ou de l'envie. Pour peu qu'il soit bien doué au point de vue intellectuel, son énergie aidant, il arrive aux sommets que les hommes d'une race supérieure, d'une âme choisie, atteignent seuls. S'il n'y est pas encore, il y marche ; on voit, on sent, qu'il y atteindra. Des filles de parvenus, d'épiciers enrichis, de yankees, pourront lui préférer quelque tête plus pommadée : elles se jugeront et se feront par là le sort qui leur convient. Mais si quelque

créature à l'âme intelligente et belle, également supérieure, de son côté, par la hauteur des sentiments et la netteté des idées, le rencontre, il est bien sûr que ni élégants, ni millionnaires, ni petits ducs, ne le battront dans le tournoi matrimonial.

Voilà pourquoi, mes amis, je vous dis : mettez-vous en valeur. Devenez exceptionnellement beaux et forts de cette beauté et de cette force que l'on peut se donner à soi-même. L'homme vaut par ce qu'il est, par ce qu'il a, et par ce qu'il représente. La valeur fragile, secondaire, de peu d'importance, réside en ce qu'il possède : immeubles, papiers, argent. La valeur illusoire, trompeuse, chimérique est en ce qu'il représente : titres, décorations, vanités. La première de ces trois valeurs conduit aux deux autres mais ne saurait naître d'elles. Or tous peuvent aspirer à cette première valeur. Faites-le : soyez laborieux, soyez chevaleresques, soyez chastes. Votre labeur trouvera son repos, votre élévation de sentiments sa récompense, votre chasteté son salaire, dans quelque noble et digne cœur de femme qui

vous paiera ici-bas de vos efforts, en attendant que Dieu les couronne là-haut. Car le bien, dans quelque sphère qu'il se produise est indivisible. Sa racine est unique : elle s'épanouit en pâles fleurs ici-bas, là-haut en éclatantes et immarcescibles corolles.

Il n'est pas douteux que le jeune homme qui présente, bien en relief, le caractère certain d'une moralité exceptionnelle et parfaite, est irrésistible pour ceux-là même qui résistent à tout, et qui sont les gens de raison, les esprits en garde contre les coups de tête et les entraînements du cœur, et même — comme on l'a vu — ceux qui sont disposés à mettre dix millions dans la main gauche d'un jeune homme pauvre, pour que sa main droite donne, en échange, quelques années de bonheur à leur fille. Nul en effet, mieux que lui, ne sera en situation de faire le bonheur de son épouse. Homme rare, il la rendra fière de lui, et la première vanité d'une femme, c'est d'être fière de son mari. Homme fidèle, il assurera une paix inaltérable au cœur de sa compagne, laquelle ne vit guère que par le cœur. Homme moral, il

exercera sur elle l'ascendant qui crée l'obéissante confiance, et le premier besoin d'une femme est d'obéir à celui qu'elle aime, de croire en lui. Il sera l'unique, celui auquel nul n'est comparable, qu'elle ne saurait trouver une seconde fois. Aujourd'hui surtout où nous vivons dans une société où toutes les âmes sont doubles et viles, tous les cœurs égoïstes, presque toutes les mains sales ; où la prostituée pullule, fourmille, grouille, et reçoit des salaires qui sont des hommages, et des hommages qui sont des salaires, de la presque totalité des jeunes gens ; où l'amour de l'argent est le seul amour universel, constant, fidèle, le dernier demeuré, dans des âmes qui ne savent plus rien aimer ; où les plus nobles lignées après avoir compté des bandits hirsutes dans leurs ancêtres, d'admirables paladins dans leur période de floraison, reviennent, dans leurs descendants, aux bandits mieux peignés qui chassent à la fortune des héritières plus ou moins exotiques, comme leurs premiers pères chassaient à la fortune des passants ; où l'on ne sait être ni pauvre avec dignité, ni riche avec pudeur ; où ce qui dégrade

et déshonore est ce que chacun estime davantage et poursuit avec le plus d'ardeur.

Soyez donc chastes. Puisque on est persévérant, laborieux, épris d'idéal, dans la mesure où l'on se défend des souillures charnelles, défendez-vous. Aidez-vous, si cela est nécessaire, de la pensée de la jeune et pure vierge encore inconnue de vous peut-être, mais qui grandit pour vous sous l'aile maternelle ; fleur d'ombre et de mystère, qui garde un cœur immaculé à celui qui sera son époux. Et si, par moment, la lassitude vous prend, le découragement vous tente, n'oubliez pas que beaucoup sont capables de marcher et de combattre tant qu'ils ne sont ni las, ni découragés, et que vous devenez hors pairs précisément à l'heure où vous luttez contre les défaillances et les séductions dans lesquelles tout ce qui est médiocre ne manque jamais de succomber.

Les quelques traditions qui jettent un peu de lumière sur les époux de Cana, et aussi les données générales que nous possédons sur les mœurs juives au temps de Jésus-Christ, nous auto-

risent à croire que le fiancé était jeune. Le Sauveur en assistant à ce mariage dont il fit par là-même un mariage modèle, confirma par sa présence ce qui était déjà institué par le Créateur et conforme au vœu de la nature, à savoir que le mariage est essentiellement un acte de jeunesse.

A mesure que nos mœurs se corrompent davantage, il semble que l'opinion devienne de moins en moins favorable au mariage contracté par un homme « trop jeune. » On accumule de prétendues raisons pour retarder le plus possible l'âge propice à l'établissement d'un foyer. En dehors des impossibilités matérielles et des exceptions au sujet desquelles il n'y a pas à discuter, on allègue de nombreux prétextes d'ordre général contre les unions soi-disant prématurées. Il suffit de passer ces derniers en revue pour reconnaître qu'il n'y en a pas un seul de justifié.

On peut les classer en deux catégories : les uns se rapportent à ce qu'on peut appeler l'état passionnel des jeunes gens. On dit, en un mot figuré mais expressif, qu'il est nécessaire de « jeter sa gourme » avant de procéder à la fondation d'une

famille. Les autres concernent « la situation » du jeune homme, situation qui demande à être assez solidement assise pour servir elle-même de base à la constitution d'un foyer.

On dit : « Il faut jeter sa gourme. » On entend par là qu'il faut arriver au mariage, calmé, rassis, connaissant la vie et ses tentations, revenu des chimères de la jeunesse. Il faut être abrité par l'expérience contre des erreurs et des folies sans importance pour le jouvenceau qui a la bride sur le cou, mais fatales chez l'homme engagé par l'indissoluble contrat et chargé de toutes les responsabilités qui pèsent sur un chef de famille. Jusqu'à vingt-cinq ans, telle est l'effervescence des passions, que l'homme est une sorte de poulain en liberté. Si l'on a prématurément attelé au phaéton matrimonial le jeune cheval indompté, il aura tôt fait, d'un coup d'épaule et d'une ruade, de briser rênes et brancards, et de causer des ruines irréparables, là où la prudence des sages aurait pu tout prévenir. Laissez donc le champ libre à l'âge des gambades. Si vous avez souci de la conservation des meubles toujours fragiles de son futur

ménage, attendez qu'il soit assagi et au besoin rhumatisant. Il aura d'ailleurs mieux profité des folles joies de la folle jeunesse ; il jouira davantage du calme d'un foyer où il trouvera un port pour son cœur désemparé par les ouragans, un hôpital pour son corps fatigué. Il verra un rayon de plus à l'auréole de son épouse : celui qui éclaire le visage des sœurs de charité.

On peut affirmer d'abord qu'une telle manière de juger est contraire à la nature. Si la nature communique au jeune homme une ardeur plus grande à rechercher l'œuvre de chair, c'est précisément parce qu'elle poursuit le mariage comme fin. Dieu fait l'homme plus impétueux et la femme plus désirable dans leur jeunesse, pour assurer, dès ce moment, le contrat duquel dépendent l'existence de la société, le salut de la famille, le bonheur des individus. Il les faut l'un et l'autre plus aimants, plus ingénus, plus remplis de foi en l'idéal et de confiance en l'avenir, pour leur faire aimer davantage la vie commune, pour leur rendre plus cher dans l'avenir un état inauguré sous d'aussi riants auspices, pour semer de fleurs,

si l'on peut dire ainsi, le seuil du foyer commun. Il les dote d'un amour plus enivrant, parce qu'il faut, à ce moment de la vie, donner aux jeunes un trésor qui compense la pauvreté et le labeur auxquels on est le plus souvent condamné à cet âge. Ces débutants de l'existence ils n'ont encore qu'une chaumière, il leur donne un cœur débordant des richesses de l'amour. Ils logent en un grenier, mais ils ont vingt ans. Plus tard, quand la flamme sera moins brillante, et le foyer refroidi, le temps du-bien être et de l'abondance sera venu, et telle sera la douce et joyeuse vivacité des souvenirs d'antan, que leur vieille et inaltérable amitié viendra encore s'y rajeunir et s'y réchauffer. Voilà l'ordre de la nature, qui n'est rien autre que la disposition de la Providence. Ceux qui disent « il faut d'abord jeter sa gourme, puis se marier quand on commence à mûrir », vont à l'encontre de ce plan. Ils s'emparent du don de Dieu et s'en servent contre lui. Ils prennent prétexte de la vivacité des passions pour les détourner de leur vrai but. La flamme allumée pour réchauffer le foyer conjugal, ils s'en servent pour incendier la

maison. Non seulement ils dilapident le dépôt qui leur a été confié, mais ils allèguent la richesse de ce dépôt pour justifier leur dilapidation. Ils font faillite à la Providence. Ils trompent la nature, dans le même sens qu'ils tromperont un jour leur femme légitime, ou que, par un retour mérité, leur femme les trompera.

Deuxièmement, le préjugé est immoral. Il érige en principe bienfaisant les débordements de mœurs les plus nuisibles à tous les points de vue. Il fait une loi de la vie, d'un mal qui est au contraire le plus actif élément de corruption qui puisse atteindre l'âme humaine. Il livre les consciences de vingt ans à l'incendie de la concupiscence qui est presque leur seul et universel ennemi. Il fausse l'orientation de l'existence à l'heure décisive où elle prend une direction qu'il lui sera presque impossible de changer par la suite. Il fournit un prétexte à la liberté des sens en furie, alors que toutes les autorités, toute la sagesse, toute l'affection éclairée et sincère, toute la religion, en un mot toutes les forces réunies suffisent à peine à les retenir. Ce qui constitue la morale

réside précisément en cette influence supérieure, faite de prudence et de vertu, qui défend l'homme contre les convoitises aveugles et malsaines de la chair. Annihiler cette influence en donnant libre cours au débordement des passions serait déjà criminel. Que dire de ceux qui, non contents de la suppression pure et simple de ces préceptes, établissent, en leur lieu et place, une sagesse et des préceptes qui favorisent ce débordement, qui remplacent le Décalogue par un programme avéré de débauche ? Prétendre, en effet, qu'il faut « jeter sa gourme », n'est-ce pas donner force de loi à la licence ?

Troisièmement, c'est une sottise, une contradiction, que de penser qu'une folle jeunesse préparera une maturité sage ; que des années de débauche seront une garantie de la fidélité et de la correction futures. Comment peuvent être construits des cerveaux capables d'admettre tout ceci : qu'un homme aura appris dans les bras des prostituées les trois vertus théologales du mariage, la foi qui respecte, l'espérance qui se confie, la charité qui aime sincèrement ; qu'un homme sera devenu

constant en accoutumant son organisme à chercher partout sa pâture et à se contenter de n'importe quoi ; qu'un homme aura acquis quelque délicatesse, cette délicatesse qui ne lui permet de boire que dans son propre verre, après avoir trempé habituellement ses lèvres dans les verres où un nombre incalculable d'inconnus ont tour à tour laissé leur trace. Il peut arriver que ces jeunes d'arrière-saison n'apportent pas d'avaries physiques au lit conjugal : qui peut être assuré qu'ils n'apportent pas de plus innommables infirmités morales ? On dit qu'ils ont appris, dans le mal, à le connaître, à le prévoir, à y porter remède, à le mépriser. Etrange idée, que l'expérience dément partout. Ce n'est pas, en effet, en mangeant les vers dont les Chinois font un régal, et les araignées dont les Océaniens sont friands, que nous avons contracté l'horreur de ces aliments. D'ailleurs quelque sentiment de réprobation aurait-il été inspiré au débauché, qu'il n'existerait jamais que dans l'intelligence et le raisonnement. Le reste, c'est-à-dire les impressions ignobles reçues, se grave à l'état d'habitude,

confondu avec le naturel et ne faisant plus qu'un avec lui.

Quatrièmement, c'est une grave injustice commise. Avec les sentiments d'honnêteté dont les jeunes gens sont si profondément imbus, il est difficile qu'ils ne s'en rendent pas compte. Je me rappelle, une nuit, avoir été réveillé en sursaut par le tapage qui se faisait dans la rue où j'habitais alors. Je m'enquis de ce qui se passait. On me raconta qu'un jeune couple, marié la veille, était arrivé depuis une heure, la noce finie, prendre dans la maison voisine un repos bien gagné. Soudain une scène furieuse avait éclaté. La nouvelle mariée était brutalement jetée à la porte par le mari, tandis que son trousseau passait par la fenêtre. Des gens riaient beaucoup de l'aventure. Elle m'attrista profondément : elle m'attriste encore. Comment, vous êtes si jaloux, si facilement furieux, non seulement quant à la conduite présente de vos femmes, mais encore quant à un passé sur lequel vous n'aviez absolument aucun droit, et de votre côté, non contents de vous croire tout permis, vous établiriez en principe

qu'il est avantageux d'user de toute permission ? Vous comprenez et approuvez cet abus d'autorité qui consiste à punir si cruellement une jeune épousée d'une faute passée dont vous reconnaîtrez, si vous réfléchissez, qu'il lui était à peu près impossible de vous prévenir, son âme honnête lui en eût-elle suggéré le désir, et vous vous abandonnez sans remords à tous les débordements, n'ayant aucun souci de la jeune vierge à laquelle vous apporterez les résidus de vos débauches ? Voilà bien l'équité de l'homme en face de son éternelle victime : la femme fidèle et sage. Il entend qu'on lui ait préparé sous un œil paternel bien sévère, avec des sollicitudes bien maternelles, à l'ombre d'un foyer bien gardé, dans une atmosphère bien virginale et bien sainte, une pieuse et douce créature dans laquelle il prétend trouver ce qui fait de la jeune fille un ange, et, de son côté, il passe, sans scrupule, toute sa jeunesse à vivre comme un singe !

Dieu ne veut pas qu'il en soit ainsi. En cela il est le meilleur ami du cœur humain, le gardien

de son bonheur, le protecteur de ses joies. Les arbres ne reverdissent plus, une fois touchés par l'incendie : ainsi les sentiments doux et profonds qui réjouissent la jeunesse de l'homme et préparent les doux souvenirs dans de douces réalités. Dieu le sait. C'est pour cela que la première histoire de jeunes gens qui se trouve dans l'Evangile est une idylle d'amour à laquelle le doux Sauveur apporte le rayonnement de sa présence. Quelle merveilleuse histoire que celle des deux époux de Cana considérée à ce point de vue. Les pauvres enfants, sait-on pourquoi ils ont oublié d'assurer à leurs convives une provision de vin suffisante ? Certes, quand on invite à une noce, la première préoccupation est celle d'avoir du vin assez bon, et en assez grande quantité. Le vin, d'après la sainte Ecriture elle-même, est l'âme du festin, sa raison d'être, son pétillement, sa chaleur et son allégresse. Oublier le vin dans une noce, c'est oublier ce qu'il y a de principal et d'essentiel. Alors pourquoi l'ont-ils oublié? Ils s'aimaient trop, sans doute ; ils étaient trop absorbés l'un et l'autre, à penser qu'ils allaient s'appartenir pour la vie ; ils

ne pouvaient plus s'occuper d'autre chose. La joie d'être enfin unis, la joie d'avoir Jésus et Marie chez eux ce jour-là, c'en était trop à la fois! Ivres de bonheur, ils n'avaient plus le loisir de penser à la source d'une autre ivresse.

Et parmi toutes les raisons, réelles ou mystiques, qui ont déterminé le Sauveur à faire son premier miracle, il se pourrait bien que la plus naturelle et la plus simple de toutes ait été le désir de ne point voir un nuage — si léger qu'il fût — passer sur cet azur, obscurcir ce soleil, mettre une ombre sur deux fronts si radieux, un ennui au fond de deux cœurs si enivrés de joie. Car Dieu n'est pas l'ennemi des joies humaines. Nul même ne les veut plus profondes et plus vibrantes que lui, parce que nul ne les veut plus innocentes et pures de toute profanation.

Et la preuve encore, c'est que, dans l'institution du mariage comme dans tous les enseignements qu'il a donnés à ce sujet, Dieu se préoccupe sans cesse de la joie qui en reviendra au cœur mortel de ses enfants bien-aimés. Le premier cri que provoque, sur les lèvres d'Adam, la

présentation d'Eve, est un cri d'amour, d'amour naturel : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair ! » Plus tard, dans les leçons de sagesse que Dieu donne au jeune homme selon son cœur, dans les livres même où il réprouve avec tant d'énergie la fornication, il l'invite à se marier de bonne heure, comme s'il plaignait le temps perdu pour les affections saintes et les ivresses légitimes : « Bois l'eau de ta citerne et l'onde de ton puits.... Possède-les seul, et que les étrangers n'y aient point de part... Que ta source soit bénie. Vis dans la joie avec la femme de ton adolescence. Qu'elle te soit comme une biche très-chère, comme un faon très agréable. Que son sein t'enivre en tout temps, et jouis sans cesse de son amour... »[1] Parmi les plus grands saints de l'ancienne loi, se trouvent des époux heureux de l'affection dont ils vivent ensemble sous le regard et les bénédictions de Dieu. Quelles idylles plus charmantes que celles de l'aimable Ruth ou du jeune Tobie ! Le Nouveau Testament nous montre, dès le début, un ménage de vieillards qui ont

[1] Prov., v, 15-19.

conservé, sous les glaces de l'âge, comme le feu sacré du doux foyer, les tendresses de leur adolescence. Et à côté du couple vénérable formé par Elisabeth et Zacharie, nous en devinons un autre, dans la pénombre, à la fois plus effacé et plus glorieux, et dans lequel nous apparaît tout ce que peut projeter de suave et de glorieux, d'une extrémité à l'autre de la vie, un amour sage et pur contracté dans la jeunesse. C'est le ménage de Joachim et d'Anne, auprès duquel la légende païenne de Philémon et Beaucis devient elle-même bien pauvre de poésie et de sentiment.

Evidemment le mariage a ses misères, et la vie matrimoniale est une mer hérissée d'écueils. Il est même bon de montrer cela en dètail à ceux qui sont à la veille d'être fiancés pour leur inspirer la prudence, et les faire profiter de l'expérience acquise par ceux qui naviguèrent avant eux dans ces parages incertains où l'on ne saurait s'engager sans pilote. Mais quoi que l'on puisse dire sur ce sujet, et quelque effrayants que soient les pronostics tirés, ceci est à remarquer : presque tous les malheurs prévus ou arrivés proviennent de la

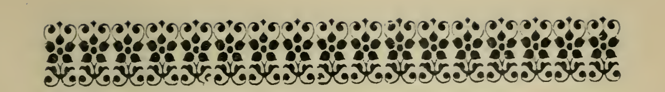
faute des contractants : légèreté, imprudence, cupidité, corruption, et non de l'institution elle-même.

Ainsi tout ce qui garantit la vertu des contractants garantit leur bonheur à venir. Et c'est pourquoi, bien que le lendemain du mariage de Cana n'ait pas d'histoire, ce mariage n'en demeure pas moins un idéal, puisque la scène que l'Evangile en a conservé nous laisse l'assurance que tout non seulement y fut conforme aux volontés du Père Céleste, mais encore y fut béni par Jésus.

C'est plus qu'il n'en faut pour nous rendre certains que, jusqu'à la mort, jamais époux n'eurent plus à se louer de s'être rencontrés dans la vie.



LES DEUX FILS DE ZÉBÉDÉE



LES DEUX FILS DE ZÉBÉDÉE

L'ambition peut être à la fois un mal et un malheur.

Quand les désirs de l'homme vont au-delà de sa portée, ou quand ils sont si démesurément intenses qu'ils le disposent à leur sacrifier sans scrupules sa conscience, sa dignité, sa foi, ses amis, ils sont damnables dans leur principe qui est l'orgueil, ils constituent dans leurs effets une véritable menace pour la société, enfin ils préparent eux-mêmes les souffrances qui seront la plus sévère, en même temps que la plus équitable punition de l'ambitieux.

Aucun moraliste, chrétien ou païen, n'a jamais

apprécié autrement cette passion qui est une des plus dangereuses que l'homme puisse nourrir.

Les chrétiens condamnent l'ambition dans sa source qui est criminelle et dans sa fin toute de disgrâce et de douleurs ; ils dénoncent les coupables écarts par lesquels elle profane les honneurs, elle en abuse, elle les corrompt ; ils stigmatisent enfin cette soif maudite de grandir, aveugle dans ses recherches, présomptueuse dans ses sentiments, odieuse dans ses suites. Leur loi n'a-t-elle pas été résumée en ces mots du Sauveur : « Les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers ?[1] » La Sagesse a dit : « L'homme est une étincelle.[2] » C'est folie à une étincelle de se prendre pour une étoile. L'instant où elle va s'éteindre dans la cendre suit de trop près l'instant où elle s'élance dans l'air, pour qu'il lui soit possible de se croire alors appelée au rang des astres. Si tout est Thabor pour ceux qui commencent à gravir la pente raide et âpre des grandeurs, tout est Calvaire à ceux qui atteignent le sommet. On perd tout,

[1] Marc., x, 31. [2] Sap., III, 7.

même la vulgaire considération qui s'attache aux plus humbles, même le repos qui est le plus élémentaire et essentiel bien des âmes, à nourrir des aspirations disproportionnées à ses forces, à vouloir voler au-delà de ce que peuvent ses ailes. A défaut de la sagesse humaine, la sagesse divine a pris la peine de l'affirmer : « Tel a paru insensé après qu'il a été élevé à un rang sublime ; car s'il avait eu de l'intelligence, il aurait mis sa main sur sa bouche....[1] Qu'est-il nécessaire à l'homme de rechercher ce qui est au-dessus de lui, lorsqu'il ignore ce qui lui est avantageux dans sa vie ?[2] »

Parmi les autres, c'est-à-dire parmi ceux qui ont moins souci des droits de la conscience et de la loi évangélique, on n'est pas moins expressif et surtout moins amer. Il faudrait des volumes pour résumer l'immense réquisitoire de la sagesse humaine contre cette malfaisante énergie des ambitieux qui fait litière de toute justice et de toute vertu. On dirait que c'est de la plume de Saint François de Sales que tombe cette phrase

[1] Prov., XXXI, 32. [2] Eccl, VII, 1.

de Montaigne : « De malheur, la vertu et l'ambition ne logent guère ensemble. »[1] L'ambition suppose en effet dix autres vices, parmi lesquels ont est étonné de trouver ceux qui de prime abord paraissent le plus incompatibles avec elle. « Il me plaît, dit encore et non sans une âpre ironie, le même moraliste sceptique et amateur du bien vivre, il me plaît de voir combien il y a de lâcheté et de pusillanimité en l'ambition, par combien d'abjection et de servitude il lui faut arriver à son but. »[2] Et ce qui dégoûte le plus les âmes vraiment hautes de cette brûlante passion, c'est qu'elle est une des plus vaines et des plus douloureuses qui soient. Un des écrivains les plus adulés de notre siècle, et qui n'eut pourtant que l'innocente et pacifique ambition d'être glorieux dans les lettres, fait la philosophie de l'ambition à ce point de vue, et découvre aux yeux de tous, sans peut-être le savoir, combien sa propre vanité en saigne : « La vie est hostile à tous ceux qui ne suivent pas le grand chemin de la vie, à

[1] Lettre à M. de l'Hôpital, Chancelier de France.

[2] Essais, III, v.

tous ceux qui ne rentrent pas dans les cadres de la grosse armée régulière. A chaque pas qu'ils font, toutes sortes de grandes et petites choses tombent sur eux, comme les peines afflictives d'une grande loi de conservation dans la société... Pour arriver, il faut enterrer deux générations : ses professeurs et ses amis de collège ; la génération qui vous précède et la vôtre. Et quand on arrive, il est trop tard. On est dégoûté des honneurs par la vue de ceux qui les obtiennent. »[1]

Lorsqu'on se prend à songer que l'auteur de ces lignes, quoique d'une âme médiocre, sut se faire un cénacle qui le traitait en demi-dieu, et que finalement il mourut au sein de l'opulence, de l'art, les yeux fermés par des mains amies, on se demande ce que devait souffrir Napoléon à Sainte-Hélène, cloué à son rocher, nouveau Prométhée dont l'âme était dévorée par ses souvenirs, comme si l'aigle des batailles passées fut devenu le vautour chargé de lui déchirer les entrailles.

Il est pourtant une ambition qui est bonne,

[1] Goncourt.

saine, féconde, sainte : celle qui aspire à utiliser des talents reçus, à se donner ; celle dont le cri de guerre est : Vive labeur ! celle qui est généreuse et sage. Elle n'a rien de commun avec l'autre. L'homme qui en est possédé ne recherche pas la grandeur et la puissance pour exploiter le monde à son profit, mais pour consacrer à ses frères tout ce qu'il a, tout ce qu'il est. Il diffère du mauvais ambitieux, autant que la générosité diffère de l'égoïsme. L'un est un apôtre, l'autre est un bandit. L'un s'appelle Charlemagne, l'autre s'appelle Néron. Tous deux poursuivent des buts diamétralement opposés, quoique paraissant s'élever dans les mêmes honneurs. Ici, il s'agit d'usurper des titres, des décorations, des galons ; là, il s'agit surtout d'embrasser des devoirs. Comme les grandes charges ne vont pas sans grands honneurs, ni les hautes responsabilités sans dignités équivalentes, les uns se résignent aux charges parce qu'ils veulent les honneurs, les autres se trouvent revêtus des dignités seulement parce qu'ils ont excellé dans l'accomplissement des devoirs. Il y a entre eux la distance qui sépare

les orgueilleux des humbles. C'est pourquoi les uns prétendent à des situations qui sont au-dessus de leurs facultés, les autres pensent avant tout à mettre leurs facultés en œuvre et, par là, arrivent aux situations. Cette idée a été excellemment rendue par Jésus lui-même dans l'Evangile : « Vous savez, disait-il à ses futurs apôtres, que les premiers parmi les païens n'aspirent qu'à dominer, et que les plus grands chez eux exercent leur despotisme. Il n'en sera pas ainsi parmi vous ; mais quiconque ambitionnera de s'élever au-dessus des autres devra leur être utile. Celui qui voudra monter au premier rang devra se faire votre serviteur comme le Fils de l'homme qui n'est pas venu exploiter le monde mais le servir, et dépenser sa vie pour la rédemption de la foule.[1] » On le voit, un abîme est creusé entre l'ambition païenne et l'ambition évangélique. Et s'il faut maudire la première, la seconde est telle qu'elle ne saurait laisser indifférente une jeunesse généreuse.

L'histoire des deux fils de Zébédée à laquelle

[1] Matt., xxx, 20-25.

est emprunté le texte cité plus haut, est admirablement instructive en cette matière.

C'est même une des scènes les plus radieuses du Nouveau Testament, que celle où surgit tout à coup, à l'orée de la foule, cette femme, ayant deux fils à ses côtés. On dirait que Cornélie fait son entrée dans l'Evangile. Elle pousse en avant ses deux jeunes gens, et regarde Jésus avec une flamme dans les yeux qui attire l'attention du Maître. Et le Maître interroge :

« Que veux-tu ? — Elle s'écrie : Ordonne que mes deux enfants que voici, soient placés dans ton royaume, l'un à ta droite, l'autre à ta gauche. »

Et les fils joignant leurs voix à la voix maternelle, insistent : « Maître, nous voulons que tu fasses ce que nous demandons ! — Que voulez-vous donc que je fasse, reprend Jésus ? — Et ils dirent: Accorde-nous d'être placés dans ta gloire, l'un à ta droite, l'autre à ta gauche.

« Alors Jésus leur répond : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même ? Et ils disent : Nous le pouvons !

« Et Jésus : Vous boirez donc mon calice. Quant à vous asseoir à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de vous le donner. Cela appartient à mon Père.

« Les dix autres apôtres s'indignèrent contre les deux frères[1]. »

Deux ambitieux !.....

Quelle charmante histoire de jeunesse! Jacques et Jean qui ont tout quitté déjà pour suivre le Maître, poussés par celle qui les aime le plus, n'entendent pas végéter dans la médiocrité. Un peu de folie, quand cette folie vise des choses sérieuses en soi, ne messied point à vingt ans. Jacques et Jean ne doutent de rien. Ils ne font pas mystère de leurs prétentions. Ils n'adressent pas leur demande en secret. C'est devant les intéressés eux-mêmes qu'ils exposent loyalement et sans basses intrigues ce qu'ils veulent. Et que veulent-ils? Quelque chose de si grand que rien n'est au-dessus. César disait (la traduction est de Lacordaire) j'aime mieux être le premier dans cette bicoque, que le second à Rome. Ceux-là

[1] Marc., x, 35, 37.

préfèrent aussi être les premiers, mais il ne s'agit point d'une bicoque ; ils veulent même mieux que Rome. Ils sollicitent la droite et la gauche « dans le royaume, dans la gloire » de Dieu.

C'est insensé cela. Les dix qui représentent à cette heure les impuissants et les jaloux, au lieu de se contenter de sourire de cette juvénile témérité, « s'indignent ». Jésus, Lui, la Vérité, l'Honneur, la Sagesse, le juge de tous, se contente de mettre les deux jeunes gens en garde contre une illusion, de les ramener au sentiment du réel, mais sans blesser leur amour du grand, sans briser leur essor vers le parfait. Aussitôt qu'il leur a dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez », c'est-à-dire : « Vous n'avez pas conscience de la hauteur à laquelle se trouve le sommet auquel vous aspirez, vous ignorez la nature et les conditions de la gloire qui vous tente, vous ne savez pas ce qu'elle coûte », aussitôt qu'il leur a dit cela Jésus se garde bien de les laisser là, rebutés. Il sait ce qu'il y a de sincère dans leurs aspirations, il a mesuré d'un coup d'œil la force et le ressort que leur donne ce désir subit et véhément, il juge

la supériorité de ceux qui ont des ailes sur ceux qui rampent, et aussitôt il les dirige, il précise, il leur montre la voie, les sacrifices au prix desquels ils pourront arriver à l'extrême limite possible de gloire : « Pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même ? »

Et tout à coup, les deux jeunes gens deviennent sublimes, car ils répondent :

« Nous le pouvons ! »

Ardeur, courage, fierté, volonté de fer, tout est dans ces trois mots. Tout, y compris leurs efforts héroïques de demain, leur prochain apostolat, l'effusion future de leur sang. Il pourra venir encore des médiocres, des timorés, des âmes bassement ironiques ou lâchement timides, des renards à la queue coupée, ou des sots impuissants, qui, sous couleur d'humilité ou de prudence, feront le procès à ceux qui disent d'abord: « Nous voulons », puis : « Nous pouvons ». Il demeurera éternellement vrai que Dieu répond à ceux qui disent « nous voulons », et que c'est parmi ceux qui ont dit « nous pouvons » que se trouvent les apôtres, les martyrs, c'est-à-dire les

hommes qui ont conquis, jusqu'à sa limite suprême, la souveraineté sur le monde et la domination sur eux-mêmes.

Il faut étudier en ces pages comment s'épure le mouvement ambitieux qui a emporté les deux jeunes gens. Ils ont d'abord voulu la première place, tout simplement, mais à tout prix. Aussitôt mis en contact avec Jésus-Christ, et dès la première parole de la grâce, leur ambition n'a plus porté directement sur cette première place, mais sur les moyens de la conquérir : c'est-à-dire que l'ambition dans laquelle il n'entrait d'abord qu'une sorte d'orgueil, est devenue l'ambition féconde et salutaire qui inspire le sacrifice et le labeur. Un progrès restait à accomplir. Il fallait leur faire aimer ce sacrifice et ce labeur en eux-mêmes sans récompense. C'est ce que fait Jésus : « Il ne m'appartient pas, leur dit-il, de vous donner ces places. Elles appartiennent aux prédestinés en faveur desquels mon Père en a disposé. » De simples vaniteux, se fussent déconcertés, eussent renoncé. Jacques et Jean n'étaient point des vaniteux, mais de solides ambitieux, des volontaires

qui tendent à la pleine mesure du possible et ne se laissent pas plus décourager par la petitesse que par la grandeur de cette mesure : ils la veulent comble, voilà tout, à n'importe quel prix.

Aussi l'ont-ils eue, en dépit de l'indignation des autres. Et quand leur sentiment d'ambition trop humain a été sanctifié par la grâce du sang rédempteur, il s'est transmué en un ardent désir de sainteté et de sacrifice, dont la récompense a été infiniment plus glorieuse que toute la gloire dont ils étaient alors capables de concevoir l'idée.

C'est que l'ambition est fille de la force et mère du courage. La force sans courage est un trésor perdu : elle est ce qu'il y a de plus méprisable ici-bas, car la faiblesse pure n'est pas une honte. Le courage sans force est un danger, une folie, une douleur, et souvent une cause de ruine. Mais la force et le courage réunis mènent le monde. Ils sont la substance du vouloir : l'une donnant la volonté, l'autre faisant de la volonté un acte. L'humanité se partagera toujours en deux catégories : celle qui commande et celle qui obéit, celle qui règne et celle qui sert, parce

qu'il y a dans l'humanité deux races morales, la race qui veut et la race qui ne sait pas vouloir.

La force et le courage unis et confondus dans l'ambition d'être ce qu'on veut être et de faire ce qu'on veut faire, malgré tout, portent un nom qui est à lui seul une définition, il s'appelle : le Caractère. Et pour devenir ce quelqu'un de supérieur et d'infiniment noble qui s'appelle « un homme de caractère » il faut une si belle somme d'activité, de grandeur d'âme, de vertus, d'efforts, que rien n'est si rare ici-bas. Il vaut d'ailleurs la peine d'étudier quelles étapes parcourues par l'ambition peuvent marquer le bon chemin à toutes les jeunes âmes désignées pour la gloire.

D'abord le désir de grandir au-dessus de la taille commune, de progresser au-delà des limites banales, et dans la fortune, et dans la hiérarchie, et dans l'opinion, est un désir qui honore la jeunesse et féconde une carrière. Cette ambition, réglée par le bon sens et la conscience, soutenue et animée par une indomptable obstination est une des plus bienfaisantes forces sociales que la

Providence ait créée. Il en est d'elle comme du feu qui, dirigé et contenu, cesse d'être le plus terrible des fléaux pour devenir l'incomparable ressource, la plus précieuse conquête matérielle de l'humanité. Que deviendrait le monde, la société, le progrès, si tout à coup venait à entrer en stagnation et à s'abâtardir l'admirable légion des jeunes qui savent viser haut, travailler et vouloir ? Que serait une armée dans laquelle nul ne rêverait d'être brillant officier ou redoutable général ? Que deviendraient les malades et les infirmes, si des ambitieux ne poursuivaient à force de travail, dans les hôpitaux, le titre, vain pourtant, de lauréat ? A quel niveau tomberaient les lettres et les arts, dans un pays où nul génie n'aspirerait avec ivresse les bouffées de la gloire à venir ? A quelle obscure et barbare étape s'arrêterait dans sa marche le progrès d'un peuple, sans les génies que dévore le noble désir d'être les premiers, d'être des inventeurs ou des initiateurs parmi les plus grands savants, les plus profonds philosophes, les plus glorieux physiciens, chimistes, sociologues, législateurs ?

On parle d'humilité. Evidemment, il faut être humble : mais la véritable ambition, non pas l'ambition stérile destinée à se casser les ailes ou à être fusillés par ceux qui envient ou qui rient, l'ambition qui est marquée au front par le doigt lumineux de l'avenir, celle dont la route est dirigée par une étoile, celle qui atteindra le sommet visé, le but poursuivi, cette ambition suppose l'humilité, et n'a pas de point d'appui plus solide que cette vertu. Cela surprend peut-être, mais n'est point aussi paradoxal qu'il peut paraître.

En effet, la première condition pour progresser et faire son chemin d'un pas imperturbable et ferme, c'est de connaître ses faiblesses, d'en être convaincu et d'y penser toujours. L'homme orgueilleux est odieux, et tous sont là pour le haïr et lui barrer la route. L'homme présomptueux est un fou imprudent qui entreprend ce qu'il ne peut poursuivre, poursuit ce qu'il ne peut achever, et s'en va aux écueils. L'homme modeste seul sait profondément et sent vivement que l'on n'obtient rien sans effort, que tout résultat est au prix d'un travail opiniâtre, qu'il faut se défier de

soi pour ne pas être trahi par ses propres faiblesses. On peut le comparer au robuste et solide piéton qui marche humblement, mais sûrement, tandis que des aéronautes sans boussole et sans gouvernail sont le jouet des vents, tandis que des cavaliers imprudents, sur leur monture fringante mais folle, sont emportés aux précipices.

Arrière donc cette jeunesse timide et veule qui n'a pas au cœur le feu sacré du progrès et qui reste froide et sans désir à la pensée des baisers de la gloire ! C'est le triomphe de l'animalité sur le génie plus ou moins grand que chacun porte en soi, que cette absence d'aspiration à s'élever au-dessus de ses semblables et de soi-même, dans l'ordre des services rendus, de la science ou de la vertu. Sans doute il serait désastreux de songer à sortir d'un état auquel on est adapté, pour se jeter sans préparation dans une carrière inconnue ou une condition à laquelle on est étranger. Mais l'homme n'est pas un mulet, et ce serait la plus avilissante et la plus déprimante des doctrines que celle qui ferait une vertu de la négation de tout progrès, et croirait que

cette machine qui est la vie sera plus parfaite si l'on en brise les ressorts. Tous les grands hommes sortis de l'atelier, de la glèbe, de l'étable, de la servitude, depuis Plaute jusqu'à Franklin, en passant par ce petit gardeur de pourceaux qui devint le pape Sixte-Quint, bien mieux, tous les saints qui sont arrivés à la gloire suprême, sous l'aiguillon de l'ambition surnaturelle, et tous les noms que l'on prononce avec admiration, et toutes les statues qui s'élèvent sur les places publiques, et toutes les acclamations des peuples sauvés, enrichis ou consolés, sont de vivants anathèmes contre quiconque oserait dire que Dieu n'a pas donné à l'homme pour une fin sublime cette chose sublime qui s'appelle : Volonté.

L'ambition noblement et saintement comprise en élevant l'homme au-dessus de ses semblables, en l'arrachant aux bassesses de la nature, le rapproche de Dieu. Tous les ardents, épris de belle gloire, sont personnifiés dans ces deux adolescents qui sortent de la foule anonyme et banale, et qui se trouvent comme isolés, en face du divin Maître. Pour ne parler que des jeunes, il est

très certain qu'une âpre et forte volonté d'aller loin et d'arriver haut, les délivre de cette lamentable tyrannie, de cette vulgaire fange dans laquelle patauge et s'embourbe la jeunesse, et qui est la concupiscence de la chair.

L'ambition en effet inspire le travail, et ce qui est mieux le travail entraînant et passionné. Car s'il existe un travail qui, tout matériel et brutal, laisse l'esprit à ses divagations, aiguillonne même au besoin les convoitises mauvaises, il en est un autre qui prend l'âme et le corps tout à la fois, et emporte, dans un vol unique de la pensée, l'imagination et la volonté. Ce second travail est celui des beaux ambitieux, qu'il guérit de la maladie passionnelle.

Si nous en croyons les savants, notre vie corporelle se compose d'une infinité de courants dont un certain nombre sont à la disposition de notre volonté et sont susceptibles de prendre telle ou telle direction qu'il plaira à notre libre personnalité de leur imprimer. A vingt ans toutes ces forces sont en pleine effervescence. C'est comme une émeute universelle, dans laquelle

toute la populace des atomes nerveux se rue aux centres de la reproduction. Les courants divers qui sont au service des facultés de l'âme, l'imagination, la sensibilité, la mémoire, deviennent comme les affluents de ce courant principal qui les emporte et les charrie tous en tumulte vers le même point. On voit ainsi, dans les villes, les jours d'agitation populaire, les insurgés et les oisifs rouler leurs flots vers un endroit déterminé. Si donc un jeune homme constate tout ce qu'il perd à ne pas résister au désordre, et s'il veut sincèrement réprimer cette ruineuse et fatale insurrection, il n'a qu'à prendre modèle sur les procédés qu'emploient les dépositaires de l'ordre public en face de l'émeute.

Le meilleur de tous consiste à faire dériver la fièvre populaire, à l'entraîner ailleurs en lui donnant une autre pâture, en lui imprimant une impulsion nouvelle, qui la détourne de son chemin.

Les gens du midi racontent avec beaucoup d'humour une histoire de « dérivatif » en matière d'émeute, qui donne bien l'idée nette et concrète de ce qu'il y a d'avantageux dans le procédé.

Le fait se passe dans une grande ville de Provence. On sait combien le sol de Provence est chaud, on sait aussi que tout Provençal a, dans la tête, quelques rayons de son soleil. Or, un jour d'effervescence politique, le peuple de cette ville secouait sa crinière, et la révolution courait les rues. La foule grondante, furieuse, montait. Les principales artères de la cité, semblables à des lits de torrents tout-à-coup inondés, jetaient sur la principale avenue — une avenue bien célèbre — le flot toujours croissant de l'émeute. Que faire ? Les chefs militaires, de vrais barbares, parlaient de charger, de sabrer, de fusiller, de canonner. Mais est-ce qu'on hache ainsi de la chair humaine ? Est-ce qu'on emploie un aussi brutal procédé à l'endroit d'un peuple, soulevé il est vrai, mais dont les enfants, fils d'illustres ancêtres, naissent à la fois généreux comme des Romains antiques, et délicats comme des Grecs d'Athènes ? Un vieux conseiller municipal, petit-fils de Nestor, et qui connaissait mieux les bouillants neveux d'Achille, intervint auprès du préfet trop étranger, et du général trop sabreur, et demanda

deux choses : un sursis d'une heure et la musique militaire.

Ces deux faveurs lui furent accordées. Vingt minutes après les cuivres débouchaient sur la Cannebière déchirant l'air de leurs allegros guerriers. Et tout aussitôt la foule, sans doute en souvenir d'Orphée, un ancêtre aussi, s'ouvrait sur le passage des musiciens et s'enlevait à leur suite, emboîtant le pas guerrier. La demi-heure n'était pas encore écoulée et la pittoresque avenue, naguère si tumultueuse, était devenue un désert : tout le monde était parti, entraîné dans le sillage de gloire qui suit les pas redoublés.

Le démon impur s'appelle dans le langage scripturaire « le démon du midi », et quand on a des passions de vingt ans dans ses veines, tout le monde n'est-il pas un peu Marseillais ?

C'est donc l'heure de prêter l'oreille aux fanfares de la gloire et de l'avenir, et de céder aux appels de l'ambition. Au lieu de favoriser la concentration sur un point dangereux de toutes les énergies dont la nature s'est montrée trop prodigue, il est bon de saisir dans un vigoureux et

irrésistible entraînement ces générosités organiques, ces effervescences cérébrales, et de les mener vivement à la poursuite des belles et retentissantes œuvres de la vie. Pour donner à de nobles ambitions, c'est-à-dire au travail, à Dieu, à l'humanité, à la patrie, à l'idéal, aux passions politiques ce qu'on enlève à la concupiscence, on n'en est pas moins heureux de vivre, on n'en éprouve pas moins de joie. Toute dépense naturelle et spontanée d'énergie comporte, en effet, une somme de volupté égale à l'énergie dépensée. Le siège du plaisir, l'ivresse, au lieu d'être dans la chair, sera donc en l'âme qui vibre incomparablement plus que le corps. On y gagnera de tous les côtés, dans tout ordre d'idées : fortune, carrière, honneur, caractère, réputation et enfin le paradis.

L'expérience confirme d'ailleurs ces deux points bien importants : que le seul traitement sûr contre les passions mauvaises est celui des dérivatifs, ensuite que, de tous les dérivatifs, le plus puissant est l'ambition.

Attaquer de front l'ennemi impur, essayer de le

réprimer directement, user, en un mot, d'un système de répression directe, est dangereux et impolitique au suprême degré. Il n'en faut pas davantage pour obtenir des résultats diamétralement contraires. L'excès même auquel se porta Origène n'assure pas la victoire. Montaigne a un mot fort spirituel là-dessus, et les taureaux écornés donnent toujours de la tête. Tous les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes et formels sur ce chapitre. Un des plus célèbres et des plus sûrs, le P. Rodriguez, s'occupant des simples tentations qui ne troublent que la pensée, ne veut pas que l'on s'y oppose en quelque sorte de face, mais bien qu'on s'en distraye : « Ce sont des ennemis dont on ne triomphe que par la fuite, » dit-il, après plusieurs saints Pères. On n'entre pas en lutte avec un essaim de guêpes dont on est assailli. On prend ses jambes à son cou, et l'on ne se croit pas un lâche ni un déserteur pour cela.

« L'ambition ardente, a dit Vauvenargues, exile les plaisirs dès la jeunesse pour gouverner seule ; » et Larochefoucaud : « On passe souvent de l'amour à l'ambition, et on ne revient guère de

l'ambition à l'amour. » On dit, en parlant des hommes qui ont passé quarante ans, que chez eux « l'âge de l'ambition a succédé à l'âge de l'amour. » Or, est-ce dans l'extinction progressive de ses passions qui se calment, que l'homme mûr trouve des loisirs pour devenir ambitieux ? Ou bien est-ce parce qu'il contracte sur le tard la fièvre de l'ambition qu'il a généralement moins d'activité passionnelle ? On ne saurait le dire tout d'abord, mais, à la réflexion, les odieux égarements des hommes d'âge mûr qui ne sont pas de bons chrétiens ou n'ont pas chevauché la Chimère, sont on ne peut plus concluants. Tous ceux qui connaissent l'histoire intime de Napoléon Ier savent comment plus d'une fois, et avec quelle brutalité, il immola sur l'autel de Mars les attraits de Cypris. C'est que, humainement parlant, il n'est rien de tel que les voluptés de l'âme pour se substituer aux voluptés du corps et les expulser d'une vie. Une seule passion suffit à dévorer l'homme : il faudrait qu'il fût en quelque sorte infini pour donner son cœur en pâture à toutes à la fois. Et ce qui donne à la passion

ambitieuse une exceptionnelle puissance d'exclusivisme, c'est d'abord qu'elle absorbe toutes les facultés de l'homme, et ensuite qu'elle les met en œuvre avec continuité, la course qu'elle leur demande de fournir étant de très longue haleine, puisqu'elle dure parfois toute la vie.

Quand on n'est pas des saints, on ne se jette dans un travail vigoureux et obstiné qu'autant qu'on a quelque grain d'ambition dans la tête. Acquérir et conquérir sont les deux grands ressorts de l'activité humaine, comme les deux mains qui arrachent le cœur à la tyrannie du plaisir, et l'arrachent par le travail.[1] Toute ambition qui pousse au travail honnête et consciencieux, loin d'être un mal, est une bénédiction du ciel. Si l'homme n'avait à travailler que pour satisfaire aux besoins de sa nature animale, il retomberait à l'état sauvage, et vivrait comme les peuplades nègres dans une oisiveté relative, avec les vices qu'elle engendre. Heureusement le désir de grossir le nombre de ces nobles âmes dont

[1] Tout le monde connaît les jolis vers d'Ovide :
« *Otia si tolles, periere Cupidinis arcus.* »

l'Ecriture dit : « La sagesse de celui qui est de basse condition l'élèvera en honneur et le fera siéger au milieu des grands » aiguillonne, presse, active.[1] Le travail qui n'est plus le labeur ingrat et forcé des esclaves, mais l'effort énergique et fécond des conquérants de toute espèce, est créé par ce désir. Or, que les jeunes le sachent : la terre, comme le ciel, est aux laborieux. Le travail est la forme parfaite et dernière de la puissance humaine.

L'habitude et les fruits du travail sont si précieux à la jeunesse qui a devant elle l'univers à conquérir, que l'Esprit-Saint lui a donné une place exceptionnelle parmi les conseils qu'il consacre aux adolescents. Il semble même que Dieu haïsse les paresseux. Rien n'est saisissant et suggestif autant que le simple énoncé des paroles de la Sagesse divine sur la paresse et le travail :

« Le paresseux sera lapidé avec de la boue ; tous en parleront avec mépris. — Le paresseux sera lapidé avec la fiente des bœufs ; ceux qui l'auront touché se secoueront les mains. — Va

[1] Eccli., XI, 1.

vers la fourmi, ô paresseux, et considère ses voies, et apprends la sagesse... — La main indolente cause la détresse, la main du fort acquiert les richesses. — Le chemin des paresseux est comme une haie d'épines. — Celui qui se montre mou et lâche à la besogne est le frère de celui qui amoncelle des ruines. — A cause du froid, le paresseux n'a pas voulu labourer : il mendiera pendant l'été et on ne lui donnera rien. — N'aime pas le sommeil de peur que l'indigence ne t'accable : sois vigilant et tu seras dans l'abondance. Les désirs tuent le paresseux : car ses mains ne veulent rien faire... Il passe sa journée à souhaiter et à désirer... — As-tu rencontré un homme actif au travail ? Il prendra place parmi les princes et ne croupira point dans l'obscurité. [1] »

Mais il ne s'agit pas seulement d'échapper à l'anathème de Saint Paul : « Que celui qui ne travaille pas ne mange pas », [2] ou de se soustraire à la honte et à l'ennui de ceux dont Thémistocle

[1] Eccli., XI, 1 ; Eccli., XXII, 1, 2 ; Prov., VI, 6 ; Id., XIV, 4 ; XV, 9 ; XVIII, 9 ; XX, 4 ; Ibid., 13 ; XXI, 25, 26.

[2] II Thess., III, 10 ; XXII, 20.

disait « qu'ils s'ensevelissent vivants dans l'oisiveté. » Beaucoup qui ne voient rien au-delà du bénéfice direct et immédiat de leur travail demeurent vulgaires. Leur vulgarité est même d'autant plus apparente que la fortune a couronné leurs efforts et en fait ce quelque chose de répugnant et de banal qu'on nomme « un parvenu. » Il est digne d'un jeune cœur de regarder plus haut que cela et de ne point circonscrire ses désirs aux étroites limites de l'égoïsme. Quand on ne travaille que pour soi, il n'y a pas « de calice à boire », selon le mot si expressif de l'Evangile. Ceux-là seuls qui aspirent à grandir pour bien faire, qui mêlent à leurs désirs de croître l'ambition de travailler au bien de leurs frères ou de leur foi, sont vraiment sur un chemin de gloire et dignes d'être acclamés. Ceux-là seuls sont appelés à devenir des hommes supérieurs et dignes, sinon de s'asseoir à la droite ou à la gauche de Dieu, du moins d'être élevés au-dessus de la foule humaine.

On peut dire que jamais les belles passions

sociales n'ont eu devant elles un champ plus large et plus fécond que de nos jours. Tous les esprits se rencontrent et communiquent entr'eux, grâce à la presse, à la vapeur, à l'électricité. Il n'est personne qui ne puisse aborder la foule et lui parler. Autrefois une influence n'allait guère au-delà de l'ombre d'un clocher, de la portée d'une voix humaine. Aujourd'hui, la parole est reine ; écrite ou parlée, elle possède à son service les plus étonnantes forces que l'homme ait conquises sur la nature. Le public s'est fait à cet état de chose nouveau. Il lit les journaux, il suit les conférences, il s'intéresse au mouvement d'ensemble de la société, des nations, de l'humanité. Autrefois il n'y avait pour le conduire que l'autorité, les lois, la force. Aujourd'hui on le mène par l'opinion. Il résiste à tout excepté à l'opinion. Celui qui se rend maître de l'opinion publique, est le maître du monde. Or, il n'est personne qui ne puisse aborder l'opinion, lui parler, la raisonner, essayer de la dompter. La diversité des esprits, des états d'âme, est telle que l'on est toujours sûr, si l'on parle honnêtement et

si l'on dit des choses vraies, d'être compris au moins de quelques-uns et, par conséquent, d'exercer une heureuse influence, de faire du bien, quelle que soit la cause que l'on plaide.

Ainsi l'arène est ouverte à tous les ambitieux. Les ambitieux du mal ne s'y jettent que trop : ceux du bien ne s'y trouveront jamais en assez grand nombre. Qui donc ayant un peu d'intelligence et de cœur ne se sentira tenté de rentrer en lutte, de jouer son rôle dans la grande mêlée, et de quitter la tourbe pour prendre place parmi ceux qui mènent le mouvement, et sont, à des grades divers, les officiers de l'armée bienfaisante ? Les champs de bataille sont multiples : il n'y a que l'embarras du choix, et partout se trouvent des victoires à remporter, pour Dieu, pour la patrie, pour la justice, pour les opprimés, et même pour la saine littérature et le bel art.

La France qui mène encore le mouvement intellectuel et social du monde, est en outre le point sur lequel la lutte générale offre le plus d'intérêt, et paraît le plus décisive. C'est chez elle que se font les grands jeux Olympiques de la rivalité

universelle. Ce qu'elle pense, ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, ce qu'elle est, importe presque autant au reste du monde qu'à elle même. C'est chez elle que l'élite des esprits et les états-majors des écoles se rencontrent et en viennent aux mains. Elle est par excellence le pays de la guerre intellectuelle, sociale, religieuse. Il n'est rien qui excite au combat comme l'odeur de la poudre, et dans un pays de luttes pour les droits de l'âme humaine, tout le monde naît chevalier, comme dans une nation guerrière tout le monde naît soldat.

Alors qui donc sera plus tenté par l'âpre ivresse des batailles que la jeunesse ? Les jeunes gens ont l'enthousiasme, la « furie », qui mène aux triomphes. De plus, ils sont les maîtres de demain. « En vous voyant, messieurs, disait un jour l'évêque Ireland à une vaillante assemblée de jeunes, je me rappelle la jeunesse catholique de Paris au temps d'Ozanam. Avec quelles délices je lis et relis la vie de ce Français, de ce catholique ! Quel bien il a fait ! Ses œuvres vivent encore et se sont répandues sur toutes les nations de la

terre. En face de ces magnifiques manifestations de la foi et de la charité, je me demande pourquoi nous n'aurions pas des milliers d'Ozanam... Pourquoi tous ces jeunes gens présents ne seraient-ils pas chacun un Ozanam ? Et alors la France catholique serait immortelle.

« Un savant disait qu'il soulèverait le monde physique, s'il trouvait pour son levier un point d'appui. Or, je voudrais soulever le monde moral et je vois mon point d'appui dans la jeunesse catholique de France.

« Jeunes gens de France, vous possédez tous les éléments qui assurent la victoire, l'intelligence la religion, la jeunesse. L'intelligence, pour connaître les vérités éternelles, pour voir et apprécier le bon, le beau, le vrai ; la religion, qui donne à l'âme la force déterminant la volonté ; enfin la jeunesse, nécessaire pour communiquer l'enthousiasme, l'enthousiasme qui mène à l'action.

« Avec mon expérience de la vie, je me dis souvent : si vieillesse pouvait, si jeunesse savait. Ici, autour de moi, assise à cette table, vous voyez la sagesse ; mais il nous manque ce que vous

avez, l'enthousiasme, ou, du moins, il nous faut un effort pour créer en nous cette condition d'âme qui chez vous est toute naturelle.

« Eh bien, messieurs, vous qui possédez l'intelligence, la vérité, la jeunesse, je vous fais un appel au nom de la France, au nom de l'Eglise, au nom du monde moral et intellectuel. Mettez-vous à l'œuvre, et dites-vous que vous allez consacrer votre vie au service de la vérité et de la vertu !...

« Nous, nous avons la lumière dans nos mains pour dissiper les ténèbres, la force pour élever et sanctifier l'âme, la grâce pour lui donner le bonheur dans cette vie et dans la vie à venir. Ce qui manque, c'est cette ambition sans limite d'agir, de mettre en œuvre toutes nos forces. Quelle belle mission, de dissiper les ténèbres qui obscurcissent les esprits des hommes, de chasser loin de nous le péché et la misère ! Ah ! Messieurs, si jamais jeunesse a eu devant elle une belle mission, n'est-ce pas la jeunesse française ?

SANS NOM



SANS NOM

Tandis que Jésus était entraîné hors du Jardin des olives, « un adolescent » couvert d'une sorte de linceul, suivit, fut arrêté, et s'échappa tout nu, laissant son linceul entre les mains des soldats et des valets.[1]

Et rien de plus. L'Evangile ne nous dit ni le nom, ni l'origine, ni le caractère, ni la fin de ce fantastique jeune homme. En vain les commentateurs se sont évertués à chercher quelques détails sur l'incertain personnage, a découvrir quelque notion précise. Ils ont trouvé dix solutions qui se valent, c'est-à-dire qu'ils n'ont rien découvert du

[1] Marc., xv, 51, 58.

tout. Le texte saint a gardé son secret, la nuit que traversa ce fantôme n'a pas révélé son mystère. Quel bizarre incident ! Est-il possible au milieu d'une si palpitante et solennelle tragédie, dès l'instant qu'on tient un rôle, d'être un acteur si effacé ? Tous ceux qui touchèrent à la Passion du Sauveur, même Judas, en sont demeurés immortels. Depuis la femme qui versa du parfum sur les pieds de Jésus, jusqu'au Centurion qui descendit le Calvaire en se frappant la poitrine, tous ont une histoire qui se propage de siècle en siècle et durera autant que le monde. Quel est donc le mystère de ce visage indécis, fuyant, et pâle ? Pourquoi l'historien sacré a-t-il pris la peine de faire passer devant nos yeux cette vision dont nos yeux ne sauraient reconnaître le visage, et nos mains palper la réalité ? On ne peut dire que ce soit une fantaisie de saint Marc. Ce n'est pas non plus une illusion de notre foi. Le récit évangélique est là. Cet incompréhensible prodige a existé, d'un acteur de la Passion qui a trouvé le moyen d'y être insignifiant, anonyme, vain, sans portée, ni pour ni contre. Il y a passé comme un

spectre. Bien plus, lui qui était déjà si peu de chose avant d'entrer en scène, il en est sorti encore diminué, il est retourné à l'obscurité profonde d'où il venait, laissant un linceul, c'est-à-dire un vêtement qui n'avait lui-même ni forme spéciale, ni couleur, entre les mains des satellites. C'est bien là le dernier mot de l'impersonnalité, de l'insignifiance, du néant.

Cependant, nous pouvons faire une sorte d'esquisse de ce vague et confus personnage, et reconstituer quelques traits de sa physionomie falote, à la condition que l'esquisse, et les traits, tout soit négatif. C'est un neutre, c'est un effacé, c'est un être inconsistant et sans caractère. Il est celui qui n'est rien. Il a été attiré là par le bruit et la lumière des torches, comme un papillon de nuit. Il a glissé entre les mains des soldats comme un fantôme. Il passe à travers les lignes du récit inspiré, comme un spectre. Aussitôt qu'on veut le saisir, l'examiner, l'interroger, il n'est plus là, il s'est éclipsé. Il n'a pas la foi de Pierre, ni l'amour de Jean, ni la haine de Judas. On ne peut dire ni qu'il croit, ni qu'il veut, ni qu'il est un ami, ni qu'il

est un ennemi. Il est un vague voisin, un curieux banal. Il est lâche. Il n'a pas même le courage de sa curiosité. Il n'a pas même confiance en son insignifiance, en sa neutralité. Il ne tient pas même à son vêtement. Il préfère s'enfuir tout nu, dans la nuit !

Tout cela peut paraître étrange. Pourtant il y a quelque chose qui l'est infiniment plus, et en même temps douloureux. C'est le nombre incalculable de jeunes gens qui passent comme lui à côté de tout ce qui est grand, ou noble, ou passionnant, ou révoltant, sans laisser un vestige de leur passage, le souvenir d'un geste, l'écho d'un cri, une trace quelconque de personnalité vivante, autre chose enfin que la sensation d'une âme insignifiante, vile, lâche, impersonnelle, d'un méprisable fantôme qui ne sait que s'éclipser aussitôt qu'une occasion de s'affirmer courageusement est offerte.

Deux particularités distinguent, en leur enlevant toute distinction, les piètres individus qui se rapportent à ce type : en soi, ils sont sans caractère ; dans leurs rapports avec le monde, ils ne

savent que se dérober à tout labeur comme à toute bataille.

Le mot de « Caractère » est ce qu'il est permis d'appeler un mot bien trouvé. Il exprime admirablement l'idée à laquelle il correspond. Au sein de cette mêlée humaine qui forme la société et de cette multiplicité de réactions qui s'exercent les unes sur les autres, il est des âmes qui sont d'acier ou de bronze, il en est qui sont de cire ou d'argile, il en est enfin qui occupent tous les degrés de résistance intermédiaire entre les premières et les secondes. Les premières conservent vives et en saillie les empreintes — ou « caractères » — qui leur sont propres; les secondes, au contraire, les perdent avec une facilité égale à la facilité avec laquelle elles les reçurent. C'est ainsi que les poltrons, les effacés, les âmes chlorotiques, toutes les catégories « d'imbéciles » au sens étymologique du mot, passent leur existence à subir des empreintes étrangères. Ils n'ont de pensées que conçues par les autres, de jugements qu'élaborés par les autres, d'impulsions que provoquées par

les autres. Ils sont éternellement mineurs de volonté, eunuques d'âme. Leur voisin, leur journal, leur patron ou leur femme, représentent pour eux la loi et les prophètes. Pauvres, il ne leur en coûte aucunement de tendre la main. Opulents, ils mettent toute leur gloire dans le snobisme, qui est la mendicité des riches. Leur vie est une misérable copie des moins honorables originalités. Ils ont des instincts de plagiaires en des âmes de sots. Ils mâchent et avalent humiliations et nasardes, avec autant de dégoût qu'il est possible, mais enfin ils les avalent, et parfois avec un sourire qui est jaune et un regard de reconnaissance qui louche. Quand on donne tort aux gens sans charité, brutaux et fanfarons, bretteurs et violents qui trouvent que de tels visages appellent les soufflets, on ne peut au fond, s'empêcher de se dire que pourtant la tentation doit être forte. Enfin ce qui achève ces lamentables individus et donne leur mesure, c'est la façon « dont ils portent » les principes religieux qu'on est parvenu à leur inculquer dans l'enfance : ils sont les héros du respect humain. On peut

bien dire « héros », puisqu'on dit : « respect ». Dès l'instant que s'enorgueillir de mépriser Dieu, et s'honorer de cultiver le mensonge et l'ordure, constitue, dans le langage usuel, une variété de « respect », le même langage doit appeler des héros ceux qui poussent l'abnégation de soi jusqu'à faire sa cour au mensonge et à l'ordure des autres.

Il est vrai que s'il était facile d'être un homme de caractère, la chose est si admirable en soi et donne un tel prestige, qu'il n'est à peu près personne qui ne prétendît à cet honneur, et le nombre des hommes de caractère serait plus étendu. Malheureusement il est besoin, pour atteindre à cette hauteur où se rencontre l'élite de l'humanité, de réunir trois conditions que nul ne saurait réaliser sans grandeur d'âme, sans effort et sans de nombreux sacrifices. La première condition est d'avoir devant soi un idéal élevé ; la seconde de le poursuivre avec énergie ; la troisième de ne se laisser jamais arrêter, ni déconcerter. Il faut y mettre ce que demande le premier commandement : toute son âme, tout son cœur, toutes ses

forces. Il faut viser haut, vouloir fortement, vouloir toujours.

Si l'on ne vise que des choses terrestres et matérielles on ne saurait mériter le nom d'homme de caractère, puisque les appétits sensuels sont au contraire la caractéristique des animaux. Si l'on s'obstine après des idées étroites, médiocres, on n'atteint pas davantage à cette noblesse spéciale de l'âme, on appartient seulement à la catégorie des entêtés et des sots. Il est bon de remarquer cependant qu'il y a plus de « caractère » dans les seconds que dans les premiers. Ceux-ci, en effet, sont irrémédiablement condamnés à la plus vile des banalités. « Mon neveu est toujours vivant, écrivait Dubois à un ami, c'est-à-dire qu'il boit, qu'il mange et qu'il dort. » Tous les neveux taillés sur ce patron ne se distinguent des animaux les plus inférieurs par aucune fonction essentielle. Il semble même que l'usage qu'ils font de leur intelligence les ravale encore plus bas. En effet, ils ne pensent que tout juste ce qui leur est nécessaire pour se constituer quelques jouissances de

plus. Or, n'est-ce pas descendre un degré de plus à l'échelle de l'animalité que de mettre au service des sens une force de plus ? Au lieu d'élever leur être total en faisant converger toutes leurs énergies vitales du côté de l'âme et de ses hautes aspirations, ils le dégradent tant qu'ils peuvent en asservissant leurs fonctions intellectuelles aux plus misérables instincts de leur chair.

Il est donc tout à fait impossible à celui qui tend ainsi en bas, de s'élever en haut et d'arriver à constituer l'être supérieur qu'est l'homme de caractère. Il ne pourra d'ailleurs réaliser aucune des deux autres conditions qui sont : vouloir fortement, et vouloir toujours. Ce n'est pas « vouloir » que d'être à la remorque de ses appétits sensuels. Et quand la volonté est tournée du côté des choses de ce monde et des jouissances matérielles, elle ne saurait être plus constante et plus fixe que ces biens eux-mêmes, essentiellement éphémères, variables et divers. Il ressemblera, suivant la comparaison de l'Apôtre saint Jacques, « au flot de la mer qui va, vient et tourne à tous les vents.[1] »

[1] Jac., I, 3.

D'aventure, s'il se rencontre chez l'homme ainsi misérablement orienté une volonté forte et soutenue, il descendra dans l'infériorité de la fange, par un mouvement également violent et continu.

Donc on ne saurait avoir de caractère sans un idéal élevé, et la hauteur de l'idéal que l'on se propose d'atteindre, donne lui-même la mesure du caractère dont on sera honoré. Parmi les grandes choses que l'on peut vouloir ici-bas, il en est de plus grandes que d'autres. Parmi les causes auxquelles on peut consacrer ses forces et sa vie, il en est de plus sacrées, de plus sublimes ; il en est surtout au service desquelles on s'honore davantage parce qu'elles exigent plus de désintéressement ou d'héroïsme. Se faire le champion de la liberté, le soldat de la vérité ou de la justice, sera toujours, aux yeux des hommes, plus glorieux et plus noble que d'être, par exemple, un maître dans la littérature ou dans l'art. C'est pourquoi la foi chrétienne par le vaste horizon qu'elle ouvre, les œuvres admirables qu'elle inspire, les héroïques combats auxquels elle convie, le détachement sublime qu'elle impose, et avec

cela l'inébranlable certitude sur laquelle elle assoit la volonté humaine, fournira toujours le plus merveilleux idéal aux yeux de ceux qui ambitionnent l'honneur d'être des gens de caractère.

Lacordaire a remarquablement rendu cette idée dans ses Lettres à un jeune homme.

« Le caractère, qui n'est que la force de la volonté, tient à la force de la raison, et la force de celle-ci tient à la ferme vue des principes de la vie humaine. Là où l'entendement ne discerne que des faits, il ne saurait y avoir de conviction, et où la conviction manque, que reste-t-il pour appuyer la volonté ? Ce sont les principes qui fortifient, parce qu'ils éclairent ; en dehors d'eux il n'y a plus que des phénomènes, c'est-à-dire des apparences, selon l'admirable énergie du mot, et il est impossible que des apparences, si réelles qu'on se les figure, produisent autre chose dans l'esprit qu'un matérialisme étroit ou un scepticisme décourageant. Il faut voir en haut pour s'asseoir en bas. Ce n'est pas le roc de la matière qui porte l'homme, parce que l'homme est un esprit. Or, dès que l'esprit monte vers les principes, dès qu'il

n'est plus sensation et imagination, il aborde les contrées où la foi commence, où la parole intérieure du Verbe se rencontre dans son âme avec sa parole extérieure, où se forme l'alliance divine de toutes les lumières et de toutes les certitudes, et par elle la force des saints, la force des apôtres et des martyrs, la force des magistrats assis sur le siège de la justice, la force des politiques qui gouvernent le monde, la force des écrivains qui lui parlent, et cette autre et sacrée force, la plus nécessaire de toutes, la force de l'homme vulgaire contre les passions de sa nature et les adversités de sa vie. Détruisez l'intime accord de la raison et de la foi dans les profondeurs de l'intelligence ; poussez du pied, comme de vains songes, les pèlerinages de l'âme au pays de Dieu : faites cela, et étonnez-vous que la vue baisse, que l'éternité s'efface devant le temps, l'infini devant la matière ; que l'instinct prenne le pas sur la raison, et que l'homme débarrassé de ses ancres et de ses mâts, devienne une feuille emportée par les flots ! On ne tombe pas sans déchoir. »

Au fait, les grandes passions seules sont

capables de mettre en mouvement les grandes énergies. Les passions de l'âme sont toujours plus profondes et constantes que les passions charnelles. Et seules les sublimes idées de Dieu, de patrie, d'humanité, de science, de charité, sont de nature à embraser ce mystérieux foyer de l'âme que les biens sensibles ne sauraient atteindre. On le voit par la simple énumération des causes auxquelles on consacre d'ordinaire toute une existence ou pour lesquelles on marche délibérément au sacrifice de sa vie.

Est-il nécessaire de démontrer maintenant que l'énergie dans la volonté est une condition essentielle de ce qu'on appelle « caractère » ? Celui qui veut tout ce que tout le monde veut, ce à quoi n'importe qui l'entraîne, ce que lui impose le premier venu, est précisément le type de l'homme banal. Son âme n'a aucune empreinte propre, aucun relief personnel, puisqu'elle subit toutes les empreintes, et reçoit en creux toutes les estampilles. Par le fait de ce mimétisme moral, ceux qui

sont tels se trouvent confondus avec la tourbe au point d'en être la plus complète personnification. On les appelle ici des pleutres, là des « snobs », ailleurs des gens à la mode. Ils sont légion dans la jeunesse contemporaine, côté des riches ou des soi-disants tels. Un écrivain en a fait la caricature en deux jeunes gens, « deux fantômes silencieux qui, d'un pas mécanique, l'œil hébété sous le cercle vitreux du monocle, le même mac-farlane au dos, la même canne enfoncée dans la même poche, traversent la salle d'un restaurant de nuit dont leur atone regard inspecte vaguement les tables, et sortent, par la porte où ils sont entrés, en répétant le même mot bête d'argot où se condense leur commune philosophie. » L'existence de ces fantoches à qui leur acte de naissance seul permet d'usurper paradoxalement le titre de jeunes gens, traînent au rythme craquant de leurs escarpins vernis, une existence vide de tout, de sentiments comme d'idées. La seule chose qui s'affirme en eux, c'est le besoin de continuer à vivre cette mort. Leur unique souci, c'est d'avoir comme ils disent

« leur matérielle » assurée. Formule vraiment exquise où se concrète à souhait cette généreuse pensée que pour eux, en dehors de la matière, il n'y a rien. Quant à leur conception de la distinction et de l'élégance, elle se borne, dans leur costume, leur allure et leur style, à l'ankylose et aux singeries de leur vanité.

Enfin la dernière condition qui achève le « caractère » c'est la persévérance et la continuité dans le vouloir. Sans cette continuité, les fortes volontés ne sont que de fortes inconstances, ne causent que d'énergiques revirements. Elles contribuent uniquement à rendre les sursauts plus brusques, les trahisons plus cyniques, les volteface moins excusables. Le « caractère » n'est pas un phénomène transitoire, il constitue un état permanent. Il est la physionomie morale d'un homme qui se ressemble à lui-même aux moments les plus éloignés et dans les circonstances les plus diverses. Au fond, il est moins difficile d'être un héros pendant cinq minutes que d'être un honnête homme pendant dix ans. Dans ce

monde où le sort est d'airain, il faut avoir pour rester soi-même, une volonté d'airain, cuirassée contre les événements, armée de pied en cap contre les hommes. On peut dire même qu'il ne suffit pas d'être résistant et passivement irréductible. Il faut encore que le courage s'accroisse devant les difficultés, et ne rencontre dans la résistance qu'une excitation de plus. Le poète latin l'a dit en un vers superbe : « Devant le mal, loin de céder, marche plus ferme ! »[1]

La seule source de force suffisante pour constituer un caractère dans le sens absolu et au degré le plus élevé, réside dans les ambitions et les convictions pour lesquelles on brave la mort. Quiconque tient à la vie, ou du moins met la vie au-dessus de tout, est condamné à flatter, à se dédire, à reculer, c'est-à-dire à manquer constamment de caractère. Or il n'y a que la foi chrétienne avec l'amour immuable et surnaturel de Dieu à la base, qui soit susceptible d'élever notre volonté à cet état d'héroïsme permanent. Il n'y a que les martyrs dont

[1] Tu ne cede malis sed contra audentior ito.

on puisse assurer qu'à toute heure ils étaient prêts à conspuer les empereurs et à mourir broyés, déchirés, brûlés vifs. Chez tous les autres célèbres héros de l'humanité, on sent qu'il y a un rôle de joué ; quelque chose d'accidentel et, en somme, de factice. Si le décor était supprimé, si l'heure était autre, si quelques séductions intervenaient, on ne saurait affirmer que la vaillance n'en souffrirait pas, que le martyr ne s'infligerait pas quelque défaite. Le père Lacordaire auquel il est difficile de ne pas revenir souvent quand il s'agit des jeunes, leur disait en son langage enivrant : « Jeunes gens, vous avez devant vous une longue carrière ; mais si vous préférez la vie à la justice, si la pensée de la mort vous trouble, cette carrière, que vous vous peignez si belle, sera tôt ou tard obscurcie par des faiblesses indignes de vous. Citoyens, magistrats, soldats, vous rencontrerez des heures où le mépris de la mort est la seule source de bien dire et de bien faire, où les vertus privées ne servent plus à couvrir l'homme, mais où il faut l'intrépidité d'une âme qui regarde plus haut que ce monde, et qui y a placé sa vie

avec sa foi. Si cette foi vous manque, c'est en vain que la vérité et la justice vous regarderont du haut du ciel, leur éternelle demeure, et que la Providence amènera sous vos pieds des événements capables d'immortaliser votre vie. Vous ne les comprendrez pas. La gloire passera devant vous, elle vous tendra la main, et vous ne pourrez pas même lui dire son nom. »

On ne saurait être un serviteur de Dieu sans avoir un vigoureux caractère. On ne saurait asseoir la force de son caractère sur un fondement plus inébranlable que le service de Dieu. « Mon fils, dit la Sagesse, lorsque vous entrerez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte, et préparez votre âme à la tentation. [1] Car l'or et l'argent s'épurent par le feu, et les hommes que Dieu veut recevoir au nombre des siens se distinguent dans le creuset de l'épreuve. [2] Malheur au cœur double, aux lèvres corrompues, aux mains souillées de crimes et au pécheur qui marche sur la terre par deux

[1] Eccli., II, 1. [2] Id., ibid., 5.

voies ! Malheur à ceux qui manquent de cœur ! [1] Combattez jusqu'à la mort pour la justice. [2] Ne tournez point à tout vent, et n'allez point par toute sorte de route : c'est par là que le pécheur se trahit. Mais soyez ferme dans la voie du Seigneur, dans la vérité de vos sentiments, dans votre science, et que la parole de paix et de justice vous accompagne toujours. [3] Le don de Dieu demeure ferme dans les justes et le progrès qu'il y fait se termine à un bonheur éternel. [4] »

Tels sont quelques-uns des mâles préceptes d'une foi qui n'entre dans les âmes qu'en y gravant l'indestructible gloire d'un « caractère, » le caractère baptismal.

Le courage étant une des conditions essentielles et fondamentales de la vie du chrétien dans le monde, la lâcheté est encore plus lamentable chez lui que chez tout autre, et entraîne une déchéance plus grande, un avilissement plus profond.

On voit cela, quoique d'une façon symbolique,

[1] Id., ibid., 14, 15.
[2] Id., IV, 33.
[3] Id., V, 11, 12.
[4] Eccli., XI, 17.

dans le jeune homme de l'Evangile qui prit la fuite au jardin des Olives. Il s'échappa entièrement nu, symbolisant ainsi dans son corps les ruines morales qui sont, dans une âme chrétienne, la conséquence de toute désertion. Il y perdit tout : son visage éclairé par les torches des satellites nous fut arrivé inondé de lumière ; son nom prononcé par les évangélistes fut demeuré glorieux et immortel. Au lieu de cette gloire, il a emporté à tout jamais dans les ténèbres, la honte, l'oubli, la nudité et n'a laissé derrière lui qu'un souvenir de lâcheté anonyme qui n'a pas même l'honneur d'un récit dans l'histoire.

Une désertion est d'autant plus honteuse qu'elle sacrifie des convictions plus profondément enracinées, ou encore une cause plus noble et plus grande. La foi chrétienne et la gloire du baptême renferment ces deux choses à un degré qu'on ne saurait exprimer. Elle constitue celui qui en est dépositaire, gardien d'un trésor qui n'a pas son égal, responsable d'un honneur qui surpasse tout, champion d'une cause incomparable. Elle le prend à des profondeurs

où ne saurait l'atteindre aucune obligation, aucun sentiment. L'idée de patrie et de famille, avec les conceptions d'honneur national et d'orgueil de race qui s'y rattachent, si légitimes en soi, ne sont que des vanités auprès des devoirs de loyauté et de vaillance qu'impose la foi religieuse. C'est pourquoi tous ceux qui ont compris les obligations qui en découlent ont été héros ou prêts à l'héroïsme. C'est une tradition ininterrompue d'indomptable courage, de surhumaine volonté, qui soutient au-dessus des banalités de l'histoire purement humaine ce long enchaînement de faits héroïques dont se compose l'histoire de l'Eglise ici-bas. Le sang des martyrs fait à la foi chrétienne un manteau de pourpre dont chaque siècle renouvelle l'éclat. Tour à tour, l'épée des chevaliers et la parole des pontifes brille comme l'éclair ou frappe comme la foudre au sein de la mêlée où s'agitent les colères et les ambitions des mauvais. Quand toute une société se résume dans un Dioclétien qui tue, ou un Voltaire qui bafoue, le chrétien malmené par la force, ou cinglé par l'ironie, passe sans baisser la tête et

sans se laisser déconcerter. Il y a mieux encore. Quelquefois de faux frères ou des faibles jettent le déshonneur et le scandale au sein même de ceux qui croient. Ces derniers se souviennent alors que la société à laquelle ils appartiennent a des réserves de gloire et d'honneur suffisantes pour couvrir une défaillance individuelle et passagère, et même à ces moments critiques, ils proclament « qu'ils ne rougissent pas de l'Evangile. » Et c'est ce qu'on peut rêver de plus beau que cette fierté indomptable et dont les plus profondes humiliations comme les coups les plus cruels ne sauraient avoir raison. C'est comme le rayonnement d'une splendeur interne et cachée qui brille, à l'instant même où les outrages et les épreuves semblent avoir amoncelé autour d'elle de plus épais nuages, et dont le triomphe s'affirme alors davantage, puisque, si grandes que soient les humiliations accumulées par le mal, sa gloire à elle a toujours plus d'éclat pour briller que la terre n'a de ténèbres et de hontes pour l'obscurcir.

Aussi, en matière de religion, les apeurés sont les plus misérables et les plus vils des hommes.

Il n'est pas de renégat qui soit plus indigne qu'eux. Tel en effet qui a déserté son drapeau, n'a pas renié sa famille. Tel autre qui faillit à l'honneur des siens peut demeurer fidèle à son parti. Judas lui-même, celui dont le nom n'est plus un nom mais une injure, fut plus un révolté qu'un lâche. La synagogue qui le méprisa par la suite était en cela même, étant donné le rôle qu'elle avait joué, plus méprisable que lui. Elle abandonna un homme qui l'avait servie jusqu'au sacrifice de son honneur inclusivement. Mais celui auquel le vil sentiment de la peur fait dissimuler sa foi et simuler l'impiété, est au-dessous de tout. Car ayant renié ce qui tient aux profondeurs les plus intangibles de la conscience, il ne reste rien qu'il ne soit capable de renier encore.

Les hypocrites du bien sont odieux et vils, que dire des hypocrites du mal ?

Et c'est précisément pour ces causes diverses que la foi catholique est la plus belle école de courage et de caractère qui soit au monde. Rien n'y manque, ni le principe premier, le ressort invisible et caché qui est la force divine elle-

même, ni les occasions de victoires à remporter ; ni les entraînements de l'exemple, tous les saints étant principalement de superbes lutteurs, ni les excitations venues du dedans par la véhémence de l'amour divin, du dehors par les défis des uns et les applaudissements des autres, ni enfin l'attrait enivrant de la récompense.

De même que l'homme coupable d'avoir fait banqueroute à son baptême a donné la preuve qu'il est capable de toutes les défaillances, de même celui qui, d'un bout à l'autre de son existence, en porte la lourde armure et n'en a jamais rendu l'épée, est assuré que le poids de toutes les autres batailles pour la vérité et pour l'honneur, lui seront faciles et légères. Le courage chrétien impose à lui seul une gymnastique supérieure aux âmes fortes. Ces dernières ressemblent à ce saint qui portait Dieu. Que peut désormais leur peser le monde ? Toutes les luttes ne seront-elles pas un jeu aux cœurs qui ont marché sans défaillir aux combats les plus redoutables, les plus acharnés qui soient en ce monde, et qui ont, sui-

vant un admirable mot de l'Ecriture, malgré leur exiguité : « soutenu les batailles de Dieu ! » [1]

Dans ses enseignements à la jeunesse, l'Esprit Saint n'a pas manqué d'insister, sans doute pour toutes ces raisons, sur la nécessité de faire face aux ennemis de Dieu et de professer cette intrépidité religieuse dont l'opposé s'appelle respect humain. Les livres saints revêtent encore, quand il s'agit de ce sujet particulièrement émouvant, une particulière éloquence.

« Au nom de ton âme ! ne rougis jamais de la vérité, car il est une confusion qui est un crime tout comme il est des humiliations qui sont à la fois gloire et grâce. [2]

« Mon fils, tout en observant les lois de la douceur, défends ton âme, et honore-la comme elle le mérite. Car celui qui pèche contre son âme qui le justifiera ? Et qui honorera celui qui manque au respect dû à son âme ?

« Ne rougis ni de la loi, ni du Très-Haut, ni de son alliance, ni d'une juste sévérité envers l'impie, et tu seras glorifié devant l'humanité entière..

[1] Eccli., IV, 24, 25. [2] Id., X, 31, 32.

Est-ce que le Seigneur n'a pas fait que les saints ont proclamé toutes ses merveilles, merveilles qu'il a confirmées, lui, le Seigneur Tout-Puissant, pour qu'elles soient stables dans sa gloire[1] ? »

On sait en quels termes le nouveau Testament fait écho à l'ancien. Le Sauveur ne cesse « d'honorer son Père » en toute occurrence, et déclare aux lâches qui auront rougi de lui qu'il rougira d'eux, à ce jugement où il ne rougira ni des prostituées converties, ni des voleurs repentants. Saint Paul s'écrie avec une singulière fierté, à la face des juifs scandalisés et des grecs railleurs : « Je ne rougis pas de l'Evangile. » Saint Pierre, qui a péché par respect humain, insiste avec une rare énergie sur l'obligation d'être ferme devant les assauts de l'ennemi : « Quel bonheur, si vous êtes outragés au nom du Christ : tout ce qu'il y a d'honneur, de gloire et de vertu de Dieu, tout ce qui vient de son Esprit, repose alors sur vous ! Que nul d'entre vous n'accepte, sans doute, d'être traité d'homicide, de voleur, de calomniateur, ou d'usurier, mais s'il lui est donné de souffrir en

[1] Eccli., XLII, 2, 8, 17.

qualité de chrétien, qu'il se garde bien de rougir, et qu'à ce titre, il rende gloire à Dieu ! »[1]

Jeunes gens, soyez donc de ceux qui sont fiers, qui sont forts, qui sont durs à la résistance, dont les paroles frappent, dont les actes s'imposent, dont les coups portent et laissent leur empreinte partout où ils ont touché. Dès l'instant que votre volonté s'appuie sur le roc de votre conscience, pourquoi fléchir ? Si vos opinions sont des convictions, vos principes des actes de foi, pourquoi votre attitude dans la vie serait-elle celle des ondoyants et des mous ? Faites-vous respecter. Ayez une conscience indépendante des imbéciles et des corrompus. Ayez la fierté de vos principes et l'orgueil de votre foi. Fuyez également l'hypocrisie et la fanfaronnade, car l'une est le visage, l'autre le masque d'une seule et même lâcheté. Pénétrez-vous d'un esprit modeste, vous souvenant que ce qu'il y a de plus vide, est précisément ce qui sonne le plus fort et monte le plus haut. Aimez la modestie, sans préjudice de la force d'âme que vous devez estimer au-dessus de tout. Le granit

[1] Petr., IV, 14.

est moins orgueilleux que le marbre, mais il est autrement solide et stable, et il a aussi sa fierté : soyez granit. L'acier est plus humble que l'or, mais il est autrement ferme et pénétrant, et il a aussi son honneur, puisqu'il est le métal chevaleresque par excellence : soyez acier. Puis, marchez devant vous. Vous entrerez comme des coins de fer, comme des pointes d'épée dans la masse inerte et molle de notre société contemporaine, sur laquelle règne le scepticisme et l'indécision ; où la loi des nerfs est volupté ; la loi des corps, paresse ; la loi des esprits, compromission.

Plus que jamais, au milieu de l'universel avachissement des caractères, est venu le temps dont parlait Mirabeau « où l'on jugera les hommes d'après ce qu'ils ont là, entre les deux sourcils » et non d'après la coupe de leur habit ou le parfum de leur mouchoir. En un temps où, du haut en bas de l'échelle sociale, intellectuelle, financière, politique, il n'y a que des hommes « médiocres », l'avenir est aux esprits qui sauront conquérir la seule supériorité rare, exquise, à peu près introuvable, la supériorité de la force morale.

L'APOTRE JEAN



L'APOTRE JEAN

La chasteté est une vertu réservée au christianisme. Les incroyants confirment cette vérité autant qu'il est en eux, en proclamant qu'il est impossible à l'homme de pratiquer cette vertu. Comment s'opposer, grain de sable infime, à ce flux énorme de l'Océan-nature dont l'amour pousse les flots, et dire au plus vaste et formidable de ses raz-de-marée : tu n'iras pas plus loin ? Comment demeurer impassible et stoïque sous les titillations passionnelles, auprès desquelles, sauf les brûlants aiguillons de la colère, toute tentation est jeu d'enfant ? Comment tenir, inébranlé, en face des séductions du livre, du théâ-

tre, de la rue? Comment, surtout à l'âge fleuri, lutter contre l'universelle et irrésistible ascension de la sève printanière? Et il disent cela avec éloquence et chaleur. Ils ont des accents émus et sincères. Ils mettent plus que de la passion à plaider la cause passionnelle : ils y font entrer beaucoup de philosophie, de science et surtout d'expérience. Ils seraient même aussi convaincants qu'ils sont communicatifs, s'ils étaient en possession de tous les éléments du procès. Par malheur ils en ignórent systématiquement les pièces les plus importantes, c'est-à-dire celles qui tiennent à l'ordre surnaturel.

D'aucuns, plus mélancoliques, parce qu'ils ont tenté avec l'aide d'une foi trop languissante et par conséquent sans succès, d'atteindre l'inaccessible sommet, en parlent avec un accent qui rappelle la voix troublante d'Augustin avant sa conversion : Oui, disent-ils, tout est vrai. Nous savons, nous aussi, combien la vertu est belle, la sainteté attirante, la domination de soi noble et enviable. Nous croyons comme vous que la loi de Dieu a réglé les limites dans lesquelles doit se contenir

la concupiscence humaine, et que sa justice hélas ! a préparé des châtiments mystérieux qui puniront la chair indocile des infractions commises. Nous savons mieux que vous les profondeurs de la honte dans laquelle on peut descendre, et combien sont viles et perverses les créatures d'infamie qui se font les maîtresses de nos sens révoltés. Mais au lieu de nous anathématiser, pleurez sur nous, car nous ne sommes que des vaincus. La lutte est trop dure contre cet ennemi qui nous prend à la fois et par le dedans et par le dehors. Est-ce que saint Augustin, quand il délibérait sa conversion, ne connaissait pas cette misère ? Et pourtant il y retombait. Nous les connaissons par cœur, pour les avoir cent fois relues, et même mouillées de larmes, et même vécues, ces pages déchirantes de l'homme qui fut l'un d'entre nous, autant par ses basses faiblesses que par ses hautes aspirations... « Elles me retenaient ces folles créatures, ces vanités de vanités, mes anciennes amies ; elles me secouaient dans mon vêtement de chair, et murmuraient derrière moi : Vas-tu nous dire adieu ? Et à partir de ce moment

nous ne serons jamais plus avec toi, pour l'éternité ? A partir de ce moment, et à jamais, ceci et cela ne te sera plus permis ? Et les choses qu'elles me suggéraient quand elles disaient ce que j'appelle « ceci et cela », ô mon Dieu ! que votre miséricorde l'éloigne à tout jamais de la pensée de votre serviteur ! Quelles saletés ! Quelles hontes !.... » Et nous aussi, nous le savons par notre propre expérience, « la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit à ceux de la chair. » Et ces désirs opposés c'est bien nous qui les formons également, et il y a plus de nous-mêmes dans les bons désirs que dans les mauvais.... Mais que faire, si l'ennemi des hommes nous tient en sa puissance ? S'il a fait de nos instincts mauvais, de nos passions violentes, de nos habitudes sitôt prises, une chaîne fatale dans laquelle il nous a rivés !... Vouloir ! Vouloir ! ! c'est vrai, on peut toujours vouloir. Que de fois j'ai voulu ! Et je n'ai voulu que pour donner à l'ennemi un triomphe de plus à remporter !...

Evidemment un chrétien ne saurait abandonner la conduite de sa vie à de pareilles théories. L'E-

vangile est formel sur l'obligation de l'absolue chasteté en dehors du mariage. Bien plus, un simple philosophe placé, d'une part, entre l'ordre si net d'un livre dont la morale est en somme la plus bienfaisante et la plus douce de toutes, et d'autre part, ces révoltes de la raison et de la concupiscence humaines, estimerait qu'il y a lieu d'examiner de plus près une question aussi palpitante, et de se demander s'il n'est pas possible de résoudre l'apparente contradiction qui semble régner entre l'Evangile et la nature. Il aurait raison. L'Evangile, en effet, en donnant l'ordre d'être pur même aux plus effervescents, livre les secrets grâce auxquels on peut le devenir malgré les assauts de la chair. Il révèle l'intervention de la puissance de Dieu dont la grâce suffit à soutenir les chastetés chancelantes. Il enseigne d'ailleurs quels moyens naturels, quelles vertus plus faciles, peuvent aider cette action souveraine de la grâce et procurer, par conséquent, l'accomplissement certain de la loi, jugée avec raison impossible en dehors de cette même grâce. Il découvre aussi pour donner du courage et des ailes à ceux qui

sont tentés, les magnifiques récompenses que Dieu donne, ici-bas et là-haut, à ceux qui ont pratiqué la vertu des anges dans une nature de chair. Il fait mieux que cela, il résume tout, en une personnalité humaine, sympathique, lumineuse : il expose à nos yeux la chasteté en action avec ses causes variées et ses fruits admirables.

Un jeune homme a l'honneur d'offrir aux yeux de l'humanité cette démonstration vivante. Il occupe une des premières places dans l'Evangile : c'est Jean, le bien-aimé, l'Apôtre vierge, le disciple que Jésus aimait, celui que le XVII[e] siècle appelait avec tendresse et gravité : « Le favori du Christ », celui dont la beauté et la vertu ont découragé l'éloquence de Bossuet impuissant à trouver, pour en parler, « des paroles assez tendres et affectueuses. »

Trois points nous sont indiqués au sujet de l'Apôtre Jean, dans les saints livres. Son exceptionnelle pureté de cœur ; les conditions d'âme qui lui permirent d'atteindre à une sorte de perfection dans cette vertu ; les joies et la grandeur dont elle fut pour lui le principe. Chacun de ces

aperçus fournit un document décisif. Le premier montre que la vertu angélique est possible aux jeunes gens à un degré normal, puisqu'elle a existé chez l'un d'eux à un degré suréminent. Le second démontre en quelque sorte cette possibilité, en révélant l'état moral qui est de nature à la produire. Le troisième, enfin, établit cette donnée infiniment précieuse que l'âme bénéficie au centuple des sacrifices imposés par cette vertu à notre chair dégénérée.

Hormis le Sauveur et sa mère, aucun visage du Nouveau Testament ne nous apparaît aussi radieux de pureté que le visage de Jean l'Evangéliste. « Il commença par être un ange », écrit de lui saint Augustin.[1] Il fut chaste avant tout le reste. Avec une délicatesse dont l'Evangile est coutumier, et qui ne soulève qu'à demi le voile sur les vertus humbles et pudiques dont il veut cependant nous donner la connaissance, les saints livres ne nous affirment pas explicitement que Jean fut vierge, ni que la pureté de son cœur et de sa vie

[1] In Joan., 1, 4.

furent incomparables. Mais il nous le donne à deviner et nous le laisse entendre de façon à ce qu'il ne reste aucun nuage dans notre foi. Il est écrit : « Celui qui aime la pureté du cœur jouira de l'amitié du Roi » ; il est écrit encore : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » ; ou encore : « L'incorruption rapproche de Dieu. » Non seulement l'Esprit-Saint enseigne ces choses, mais l'expérience intime de chacun les lui rend évidentes, et l'histoire du cœur humain les confirme à chaque instant. Or, il semble que toute l'histoire évangélique de l'Apôtre bien aimé se résume et se condense en ces trois faveurs dont il a joui du commencement à la fin de sa vie. Nul n'a été plus aimé de Jésus, au point de pouvoir être appelé : « Le disciple que Jésus aimait. » Nul n'a plongé un regard plus puissant et limpide dans cette inaccessible lumière qui est l'essence divine. Nul enfin n'a vécu dans une plus intime familiarité avec le Sauveur, soit qu'il ait eu le privilège à la Cène de reposer sa tête sur le divin cœur, soit qu'il ait joui du privilège unique de devenir, au pied de la Croix, l'héritier de ce que

Jésus avait de plus cher au monde, sa mère. Ayant été l'objet, dans une mesure si exceptionnelle, de toutes les faveurs par lesquelles la générosité de Dieu répond à la chasteté de l'homme, on ne peut qu'en induire l'existence d'un incomparable degré de chasteté en son cœur. Bien plus, la virginité étant comme le dernier terme de la pureté dans les enfants d'Adam, quand on voit entre Jésus et sa mère, un cœur d'Apôtre qui reçoit dès ici-bas, plus que tout autre saint, les grâces qui récompensent et caractérisent les purs, on est bien obligé d'accepter comme moralement certaine, la tradition constante qui affirme la virginité de Jean.

Des légendes qui sont loin d'être sans fondement puisqu'elles reposent sur le témoignage de plusieurs commentateurs et saints Pères, augmenteraient encore notre admiration pour la pureté du bien-aimé, en nous découvrant chez elle un mérite plus exquis, ce quelque chose de plus généreux et de plus grand qui ajoute, à l'idée de simple innocence, la mâle et forte beauté de la vertu. Jean aurait été l'époux des noces de Cana.

Il aurait par conséquent embrassé la vertu difficile en pleine épreuve, en face de la plus douce et de la plus légitime séduction qui puisse entraîner un cœur honnête.. Il aurait renoncé non-seulement à un amour quelconque, ou bien à un amour coupable, c'est-à-dire qui n'est pas sans répugner à une âme droite, mais à un amour de jeunesse, irréprochable, béni de Dieu, arrivé à son développement complet puisque l'heure nuptiale avait sonné. A cet instant où l'homme va perdre la possession de lui-même, subjugué par le charme qui fascine tous les enfants d'Adam, une vision que la plume de Saint Grégoire de Nazianze pourrait seule décrire, aurait passé devant ses yeux, éclipsant le doux visage qui lui souriait sous le voile de sa fiancée. Une voix plus douce que la voix des amours humaines, aurait murmuré un mystérieux appel à son oreille. Et, dans son cœur, une énergie mêlée de la vertu de Dieu aurait imposé silence pour jamais au tumulte du sang et des passions. Il s'était dit ce que d'innombrables jeunes gens devaient se dire par la suite des siècles, que si Dieu aime les cœurs qui se consa-

crent à lui, le moment le plus opportun pour lui vouer le sien est celui où il vaut, à tous les points de vue, davantage. Plus le flambeau donne de flamme, mieux il est désigné pour illuminer l'autel. C'est lorsqu'elle s'épanouit dans toute sa fraîcheur et son parfum qu'il est temps, pour la fleur, d'embaumer les tabernacles du Bien-aimé.

L'Apôtre « favori » demeure ainsi dans la mémoire chrétienne le type du saint chez lequel l'amour du Maître et l'amour de la chasteté se confondent en une seule passion. On effacera son nom de l'histoire avant d'effacer ce caractère spécial, trop intimement lié à son souvenir, pour que l'un puisse disparaître sans l'autre. Voyons donc quelles conditions spéciales, quel ensemble de circonstances et de privilèges le prédisposèrent à cette vertu, en constituèrent pour ainsi dire les éléments.

Il naquit et grandit dans un pays de foi profonde, au sein d'une société bonne et pure en ses mœurs. Sans avoir été sanctifié comme Jean-Baptiste, avant sa naissance, il reçut dès qu'il vit

le jour comme un baptême de lumière et d'air pur, dans cette atmosphère tranquille des monts de la Galilée, sur ces bords limpides du lac de Génésareth. Issu de la famille même de Jésus, il reçut, dans ses veines et dans son cœur, un sang épuré et tout prêt aux vertus du Christianisme. Il grandit sous les baisers d'une mère qui était une petite-cousine de la Vierge Immaculée. Son enfance subit successivement les saines empreintes de la foi, de la pauvreté courageuse, du travail. Le pays de Galilée n'était pas seulement, en effet, un pays que la nature avait fait merveilleux de beauté et de fraîcheur, c'était aussi un pays de foi simple et robuste. Les quolibets juifs, pas plus que la méchanceté samaritaine, n'avaient altéré la religion traditionnelle et profonde qui était la première loi, le fondement même de cette société de braves gens. Dès que les jambes de l'enfant furent assez fortes pour lui permettre la longue course qui le séparait de Nazareth, il est fort probable qu'il rendit quelquefois visite à son cousin Jésus, de quelques années plus âgé que lui. Bien que, alors, le Rédempteur ne laissât rien paraître

au dehors de la divinité qui habitait en lui, l'influence céleste n'en était pas moins active sur les cœurs droits et de bonne volonté. Quand les mains de Jean furent assez robustes pour le labeur, son père Zébédée l'emmena avec lui, jeter le filet dans les eaux profondes du lac, sous l'éblouissante lumière des jours galiléens ou le silence sacré des nuits transparentes. On devine le travail secret qui dut se faire, en cette âme pieuse et candide, au sein de tant de sérénité et de paix.

Un autre trait de son caractère, en harmonie avec la vertu dont il devait un jour réaliser l'idéal, tendait à s'accentuer de plus en plus en son âme. Il était le fils d'une femme à l'âme ardente et forte. On connaît les deux principales circonstances dans lesquelles l'Evangile l'a mise à tout jamais en lumière. La première fois, elle présente ses deux fils au Maître que la foule environne, et lui demande de les placer, dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. La seconde fois, nous la voyons gravir les pentes du Calvaire à la suite du divin abandonné, lui rester fidèle jusqu'à la fin, et ne le quitter qu'après lui

avoir donné une sépulture honorable. Ni les outrages, ni les affres de l'agonie, ni la mort, rien n'a déconcerté la flamme qui brûlait en son sein. Son fils subit cette influence maternelle. Cela n'est pas douteux. Il était ardent en ses amitiés. Il fit écho à la voix de sa mère demandant la première place pour lui. Il fut le seul des apôtres qui trouva en son cœur assez d'amour pour surmonter le découragement et la frayeur qui mirent les autres en fuite, et les réduisirent au plus lamentable abattement. Nous le voyons après la résurrection, aussitôt que les saintes femmes l'ont avisé ainsi que Pierre, du grand événement, incapable de contenir son impatience, courir plus vite que le prince des apôtres au tombeau qu'il a grande hâte de voir. Jésus lui-même a noté cette caractéristique du tempérament vif et bouillant de son disciple préféré. Il le surnomma « fils du tonnerre »[1]. C'est encore un des traits de la nature des anges, ces « flammes de feu », qui vont avec la puissance et la rapidité de la foudre.

Comme toutes les âmes ardentes qui s'orien-

[1] Marc., III, 17.

tent vers le bien, l'impétuosité de Jean le jetait avec force dans l'amour de Dieu, en même temps qu'elle lui inspirait une répulsion violente et farouche pour le mal. Et c'est encore là comme une des nombreuses racines qui fournissent son suc à la fleur exquise de chasteté. Il commença par la moins parfaite et la plus humaine de ces tendances : la haine irritée du mal. On croit que son commerce de poissons, en l'amenant fréquemment à Jérusalem, lui permit de s'affilier à quelque groupe de zélotes, de s'enflammer ensuite contre les ennemis, les oppresseurs et les corrupteurs du peuple de Dieu. La révolte sourde contre le Romain, le mépris d'Hérode, la douleur de voir l'humiliation d'Israël et la fourberie des prêtres, le préparaient admirablement à saluer avec enthousiasme le Rédempteur, aussitôt qu'il se manifesterait. Il garda toute sa vie quelque chose de cette sainte fureur contre tout mal. On sait comment il se fit rappeler à l'ordre par le Maître, le jour où il demandait que le tonnerre tombât sur les Samaritains. [1] Ce frémissement continu de son

[1] Luc., IX, 54.

âme n'est pas sans communiquer une émotion latente aux écrits de sa main, qui sont arrivés jusqu'à nous, et dont saint Augustin a pu dire « que leur lecture est pour les âmes ferventes comme une huile répandue sur du feu.[1] » Les mauvaises compagnies lui étaient intolérables. On raconte qu'ayant un jour trouvé les deux corrupteurs de la foi chrétienne, Cérinthe et Ebion, dans les bains publics où il allait se laver, selon la coutume de ce temps-là, il s'en retira sur-le-champ avec tous ses disciples, leur disant : « Sortons d'ici, mes enfants, de peur que l'édifice ne vienne à crouler sur nous, à cause d'une si mauvaise compagnie. » Contre la luxure, il a surtout des expressions véhémentes, où toutes les répulsions, mépris, haine, fureur, semblent se concentrer : « Hors d'ici, s'écrie-t-il après la vision apocalyptique, hors d'ici, les chiens, les empoisonneurs et les impudiques ! »[2] L'horreur de la corruption est bien l'envers, ou mieux le commencement de l'amour de ce qui est pur. De ce côté-ci, en effet,

[1] Prœf. in epist. ad Parth. [2] Apoc., XXII, 15.

son âme est étonnante d'attachement, débordante de tendresse.

Qui fut jamais plus prompt, plus vif, plus constant dans l'amour du Sauveur ? On voit bien chez l'apôtre bien-aimé que la chasteté, au lieu de naître de la sécheresse du cœur, est au contraire le fruit du plus doux et du plus impérieux besoin d'aimer. Seulement quand l'amour est d'une qualité et d'une intensité supérieures, il cherche un objet d'un ordre également supérieur et s'affranchit des convoitises grossières et des attachements charnels. Son impétuosité naturelle et affectueuse en même temps, le jeta, en un instant, à la suite de Jésus pour ne s'en séparer jamais. A peine Jean-Baptiste, sur les bords du Jourdain, eut-il dévoilé la divinité et le rôle du Messie en disant : « Voici l'Agneau de Dieu ! »[1] que le futur évangéliste s'attacha aux pas du divin Maître et fut le premier à partager ses travaux apostoliques. Il est vrai que s'il fut l'époux de Cana, le fait d'avoir renoncé aux joies de la famille à l'instant où il mettait le pied sur le seuil nuptial, est encore un signe de

[1] Joan., I, 26-42.

cette promptitude à se donner au Maître. Et quelle vivacité dans sa tendresse ! Le jour où il appelait la foudre sur la tête des Samaritains, ce n'est pas que ceux-ci eussent perpétré quelque abominable forfait dans l'ordre naturel, ni qu'ils eussent outragé ou frappé le Sauveur. Ils avaient simplement refusé de le recevoir, ne sachant pas même à qui ils avaient affaire, et voyant seulement en lui un voyageur qui se rendait dans la Jérusalem abhorrée. [1] Une injure ainsi limitée, en grande partie inconsciente, avait suffi à mettre Jean hors de lui, parce qu'en définitive elle allait tout de même au divin ami, au Maître adoré !

Cette véhémence dans l'amour divin était loin de nuire à sa fidélité, à sa constance. Les chastes seuls possèdent le secret des attachements qui tout vifs qu'ils sont, durent toujours. La chasteté elle-même trouve son principal mérite, son héroïsme, dans la persévérance. On peut dire qu'il ne fut pas un des amis de Jésus qui sût montrer autant de courageuse constance que lui. Quand le Maître avait demandé à Jacques et à lui :

[1] Luc., IX, 54.

« Pouvez-vous boire mon calice », ils avaient répondu : « Nous le pouvons ! » Jean fut admirable à tenir sa parole. Il est présent à tous les actes de la Passion : au jardin des Olives, il voit la sueur de sang pendant que les autres dorment. Au prétoire, il demeure constant, tandis que Pierre renie. Au Calvaire, il est le seul des apôtres debout au pied de la Croix. Vraiment la chasteté est la vertu réservée aux forts, et peut-être nul n'est-il fort, dans toute la mesure possible à l'âme humaine, s'il n'est chaste. Marie et Jean, restés seuls, à l'heure terrible, aux pieds de Jésus crucifié en sont un témoignage. C'est vraiment une chose admirable que la virginité seule, en ces trois personnages, ait été admise à prendre part à la consommation, c'est-à-dire à la gloire du sacrifice rédempteur.

Pour que cette ténacité de cœur, dont l'apôtre Jean fit preuve, apparaisse bien comme un des éléments essentiels de son caractère, il est bon encore de rappeler que ce fut lui qui prononça, avec Pierre, le célèbre *Non possumus*, devenu le mot d'ordre de tous ceux qui savent mou-

rir plutôt que déserter leur cause ou trahir leur devoir.

Enfin, pour achever cet ensemble de conditions et compléter la leçon vivante de chasteté que donna, dans sa vie, le plus chaste des apôtres, un dernier trait doit être indiqué : saint Jean fut toujours humble de cœur. Il le fut à un degré qui conduit jusqu'à l'attendrissement, quand on étudie en lui ce touchant aspect de sa vertu.

C'est une loi bien mystérieuse, mais c'est une loi certaine, que Dieu n'accorde qu'aux humbles de cœur le don de pureté. Pourquoi en est-il ainsi ? Il serait peut-être possible de résoudre le problème et d'établir que l'orgueil qui est la volupté de l'esprit, conduit à la volupté qui est l'orgueil de la chair. La souveraine humiliation de l'homme étant dans l'infâme servitude passionnelle, il n'est pas étonnant que Dieu y laisse tomber, pour les punir, ceux qui l'offensent par la superbe. Au demeurant, il n'est pas un maître de la vie spirituelle, et peut-être pas un saint, qui n'ait reconnu et formulé cette parenté étroite,

cette connexion nécessaire et surnaturelle qui existe entre les deux vertus.

La justification de cette théorie doit se trouver dans l'âme de l'Evangéliste. Quelque soin que prenne l'humilité de se dérober aux regards, si vraiment notre saint fut exceptionnellement chaste, nous devons trouver, sous le feuillage luxuriant de l'Evangile, la petite fleur dont le parfum intense nous révèlera qu'il fut aussi exceptionnellement humble.

Un des maîtres du XVIIe siècle a parfaitement démêlé ce caractère d'humilité qui se cache sous toutes les œuvres de saint Jean.

« Voyez avec quelle humilité il parle de lui-même, ou plutôt voyez avec quelle humilité il n'en parle pas. Jamais (cette remarque est singulière) dans toute la suite de son évangile, s'est-il une fois nommé? Jamais a-t-il marqué qu'il s'agît de lui, ni fait connaître qu'il eût part à ce qu'il écrivait? Pourquoi ce silence? les Pères conviennent que ce fut un silence de modestie, et qu'il n'a voulu de la sorte supprimer son nom, que parce qu'il n'avait rien que d'avantageux et de grand

à écrire de sa personne. C'est ce disciple, dit-il toujours, *Hic est discipulus ille,* ce disciple qui rend témoignage des choses qu'il a vues ; ce disciple dont nous savons que le témoignage est vrai. Ne croirait-on pas qu'il parle d'un autre que de lui-même, et qu'en effet ce qu'il raconte ne le touche point ? Il ne dit pas : c'est moi qui eus l'honneur d'être aimé de Jésus, c'est moi qui fus son confident, c'est moi qui entrai dans ses secrets les plus intimes ; il se contente de dire : « c'est le disciple que Jésus aimait. »...

Dans sa conduite, Jean ne s'efface pas moins que dans ses écrits. Après la mort du Sauveur il demeure longtemps l'inséparable compagnon de Pierre, et malgré le privilège d'avoir reçu la Vierge Marie en héritage, il est plein de déférence pour le prince des apôtres. Il lui laisse le premier rôle partout : au sépulcre, où il est cependant arrivé le premier ; lors de la guérison du paralytique, où Pierre après avoir dit au malade : « Regarde-nous », est pourtant seul à faire le miracle, seul, ou le premier, à prendre la parole, devant la foule émerveillée. Ainsi, il n'est pas une

scène, dans laquelle l'admirable Apôtre ne conserve son attitude modeste, discrète, et ne paraisse y renoncer que lorsqu'il est trop vivement aiguillonné par l'amour de Jésus ou de ses frères.

Il semblerait que la violence faite au cœur et aux sens, par la pratique de la chasteté, soit de nature à dessécher les sources de la tendresse et à rendre dur pour le reste de l'humanité. Il en va tout autrement. Les affections et les énergies de l'âme bénéficient de ce qui n'est point dépensé pour la chair. Le cœur ainsi comprimé déborde en flots de charité pour Dieu et pour le prochain. D'autre part, en rapprochant l'homme de Celui en qui sont tous les trésors de l'amour, la chasteté occasionne une dilatation de l'âme, mieux réchauffée par les rayons divins plus voisins et plus directs. Cette douce circulation de grâce et d'amour, qui va de Dieu aux âmes et des âmes à Dieu, non seulement se fait avec plus d'abondance, mais, ne rencontrant aucun obstacle charnel, avec plus de liberté. Et c'est alors le poème de la surnaturelle tendresse, des épanchements angéliques, de l'infatigable dévouement, des délicieux

échanges entre Dieu qui se communique plus généreusement et l'âme pure qui aime Dieu davantage, et ne pouvant lui rendre assez, verse sur le prochain l'exubérance de son cœur enivré.

Nulle part on ne le voit mieux qu'en saint Jean. Il fut divinement aimé par le Maître. Il fut le premier à lui vouer cet amour mystique, qui devait faire tant de victimes toutes séraphiques parmi les saints de ce monde. Il y joignit une charité pour le prochain dans laquelle il est demeuré maître, même après les Jean de Dieu et les Vincent de Paul. Il eut l'occasion, et n'y manqua point, de fournir le témoignage héroïque de son amour. Enfin nul ne réalisa mieux que lui la prophétie évangélique : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » Dieu, il le fixa avec un regard d'aigle, il vola vers le centre de la lumière avec des ailes de colombe, aigle parce qu'il vécut toujours dans les hauteurs limpides, dans une atmosphère de pureté ; colombe, parce qu'il conserva la blancheur virginale de son âme.

Chacun de ces traits de gloire demande un coup d'œil spécial.

Il fut divinement aimé par le Maître. On n'ira jamais au fond de l'abîme qu'ouvre à l'œil éperdu ce seul mot de l'Evangile : Le disciple que Jésus aimait. Quand on songe à l'infinie tendresse du Sauveur pour les pécheurs, les enfants, le peuple, les saintes femmes, et tous ceux sur lesquels se posa la divine sympathie de son regard, on n'a plus qu'à se taire et à répéter, dans l'impuissance de l'extase, l'intraduisible parole : Celui que Jésus aimait. Les faits, les témoignages de cette affection tout exceptionnelle, sont encore plus significatifs. Bossuet a essayé de les résumer en trois mots : Jésus a donné à Jean sa Croix, sa Mère et son Cœur. Les croyants ravis verront toujours Jésus, dans les instants où il aime le plus l'humanité, apparaître avec saint Jean placé à la première, à la meilleure place. Le soir de la Cène, quand le Sauveur donne sa chair et son sang, l'Apôtre bien-aimé a la tête appuyée sur son cœur, source de toute générosité. Au Calvaire, quand le Rédempteur donne sa vie, quitte sa mère, sauve l'humanité, Jean est encore là, répétant peut-être la parole du Psalmiste : « Combien est belle la

part qui m'est échue ! », car il hérite de l'incomparable créature, de la mère endolorie et aimable entre toutes les mères. Vraiment à la vue de la virginité du disciple, si magnifiquement récompensée, on ne peut s'empêcher de s'écrier : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! »

Si Jésus confia ainsi à Jean ce qu'il avait de plus précieux au monde, c'est bien parce qu'il connaissait son cœur et le savait capable d'aimer mieux que tout autre. Bien plus, le don visible qu'il lui fit de Marie, ne put que correspondre à un don invisible de tendresse surnaturelle et semblable à la sienne propre qu'il lui communiquait en même temps. « Quel doit être, observe Bossuet, le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort, et une représentation si parfaite, qu'elle puisse charmer la douleur et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte Mère par la naïveté de la ressemblance ? » Et l'on s'explique par là comment et pourquoi le saint favori nous apparaît dans l'histoire de la sainteté comme le premier et le plus grand des contemplatifs. Au contact

de Dieu son cœur palpite, sa vie est suspendue. Tantôt il éclate en un transport insensé, tantôt il garde un silence d'extase. Le jour où les hommes venant au secours de son âme éprise de Dieu, l'exileront dans la solitude de Pathmos, délivré de toute préoccupation terrestre et de tout devoir humain, il s'envolera comme emporté par la mystérieuse loi d'une gravitation désormais sans contrepoids, et vivra ce long rêve d'amour et de contemplation séraphique, qui met dans le livre de l'Apocalypse autant de brûlantes effusions que de prophéties. Et quand il rencontre sur son chemin cette forme tangible de la divinité à aimer, qui s'appelle le prochain, il a des paroles tendres, des accents affectueux, des élans de générosité que nul ne surpassera jamais. Ses épîtres ne sont qu'une perpétuelle et suave effusion de charité. Il est demeuré un des types les plus touchants de bienveillance, de sollicitude et d'onction, sous sa couronne de cheveux blancs, avec ces quelques mots infatigablement répétés et qui sont restés parmi les chrétiens comme l'héritage de son

cœur : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ! » Si tendre et généreux que fut le cœur de saint Paul, on a cependant fait une remarque d'où ressort la supériorité du disciple bien-aimé quant à l'amour de ses frères. Ecoutons encore Bourdaloue : « Au lieu que saint Paul, après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel, avoue seulement que Dieu lui avait appris des choses surprenantes, mais des choses ineffables et dont il n'était pas permis à un homme mortel de parler ; saint Jean, plein de cet esprit d'amour dont il a reçu l'onction, tient un langage tout opposé : *Quod vidimus et audivimus, hoc annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum.* Je vous prêche, disait-il, mes chers enfants, ce que j'ai vu et ce que j'ai ouï, afin que vous soyez unis avec moi dans la même société : car je ne veux rien avoir de caché pour vous, et tout mon désir est de vous voir aussi éclairés et aussi intelligents que je le suis moi-même dans les voies de Dieu. Et je vous écris tout ceci, afin que votre joie soit pleine et qu'il ne manque rien à votre

bonheur : « *Et hœc scribimus vobis ut gaudeatis, et gaudium vestrum sit plenum*[1]. »

Un don si complet de soi-même demandait cette consécration et cette forme suprême qui est le martyre. Jésus ne pouvait manquer d'offrir à son bien-aimé cette gloire qui est encore moins une pourpre royale que le signe destiné à marquer l'élite de ses amis. Jean ne pouvait de son côté refuser ce témoignage « du plus grand amour que l'on puisse avoir pour ceux que l'on aime. » Bien plus, une sorte de contrat formel liait le maître et le disciple, l'un à l'égard de l'autre, en vue de la grande épreuve à subir. On se rappelle Jésus demandant à Jean et à Jacques « s'ils pourraient boire à son calice ». Ceux-ci avaient répondu : « Nous le pouvons ». Jésus avait accepté leur parole : « Soit, vous le boirez ! » Le martyre vint donc à son heure, ou plutôt il vint trois fois. Une fois pour ses yeux, au pied de la croix. Une seconde fois à Rome, pour sa chair. Une troisième fois pour son cœur. Au pied de la croix, il eut

[1] I Joan., I.

le cœur transpercé, quoique moins douloureusement, du glaive de compassion qui déchira le cœur de Marie. Peut-être fut-ce cette commune blessure qui ouvrit l'un à l'autre le cœur de la Mère adoptive et celui du fils adopté, et créa l'affection réciproque dont l'ardeur devait répondre aux titres nouveaux que Jésus leur donna avant de mourir. « Aussi leur fallait-il faire cette violence ; il fallait de cette sorte entrouvrir leur cœur, afin, si je puis parler de la sorte, de faire entrer en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère, » dit Bossuet. A Rome, près de la Porte-Latine, il fut, comme on sait, jeté dans une chaudière d'huile bouillante. Mourir là, eut été une consolation pour lui. Il fallait que son calice fut plus amer. C'est pourquoi il en sortit sain et sauf, après avoir marqué une constance égale à celle de Pierre crucifié ou de Paul décapité. De nouvelles douleurs lui étaient réservées : la grande peine du cœur, l'angoisse de l'attente, l'incurable mélancolie de l'exil, le supplice de ceux qui aiment d'amour et ne peuvent de longtemps rejoindre l'objet aimé. Tel fut le troisième

martyre de Jean. Son gémissement fut perpétuel. « Il avait vu, entendu, touché, ce qui était apparu ici-bas du Verbe de vie », et il devait attendre comme Marie, la mort libératrice pour retrouver Celui auprès duquel et sans lequel tout devient insupportable et odieux. Il avait pu jeter encore un regard éperdu sur la gloire de « Celui qui était au commencement, auprès de Dieu, foyer de toute lumière, » et il devait attendre, dévoré par une douloureuse impatience, analogue aux ardeurs mystérieuses de la peine du Dam. Puis, dans l'exil de Pathmos, le voile s'était fait plus transparent encore. Les cieux s'étaient ouverts. Les flots de lumière et les flots d'harmonie avaient jeté une surnaturelle ivresse en son âme, pour la laisser ensuite plus désolée, plus assoiffée, plus bondissante vers un terme qu'elle était impuissante à toucher avant l'heure. On dirait, désormais, que toutes les grâces reçues le torturent, que tous les contacts divins sont autant de brûlures. Son cœur saigne. Son âme palpite, bat des ailes, comme un oiseau blessé. Nul n'a fait entendre avec un accent plus douloureux le gémis-

sement d'appel : « *Veni Domine Jesu, veni cito!* Venez Seigneur Jésus, venez vite... « *Etiam venio cito,* oui je viens vite », répond le divin ami... « *Veni citiùs,* venez plus vite », reprend le disciple, qui n'en peut plus de soif d'aimer.

Ce serait oublier une des plus grandes gloires de Jean et l'une des plus belles récompenses de la chasteté, que de passer sous silence l'admirable connaissance de Dieu, les visions et les lumières dont il fut favorisé. N'est-ce pas le salaire promis par le Maître à ceux qui ont le cœur pur, qu'une vision plus pure et plus nette de Dieu ? C'est pourquoi l'apôtre vierge fut non seulement le bien-aimé, celui qui reposa sa tête sur le cœur du Verbe incarné, mais il fut aussi l'aigle aux yeux perçants, celui auquel il fut donné de contempler des splendeurs inaccessibles aux autres hommes. Saint Augustin a pu dire que tandis qu'une Mère Vierge rendait le Verbe sensible, en le mettant au monde, il était réservé à l'Apôtre Vierge de le rendre intelligible, en expliquant quelques mystères de sa génération éternelle. Tandis que les

autres évangélistes ont raconté simplement la vie visible et mortelle du Sauveur, Jean a mis en lumière les côtés les plus sublimes de la théologie du Maître. Il a révélé à la ferveur chrétienne ce qui l'avait ravi et enflammé lui-même : l'intérieur de l'Homme-Dieu, son infinie sainteté, son union avec le Père, sa charité pour tous les hommes, et aussi la généreuse et divine communication de son esprit et de sa grâce. Ce qu'il vit surtout en Jésus, ce fut le surhumain. Il obtint plus d'une fois des révélations que les autres n'osaient demander. Il eut, sans cesse, « comme un aigle, dit saint Augustin, l'œil fixé sur la lumière intérieure et éternelle. » Personne ne saura jamais tous les trésors de connaissance divine que suppose, dans son esprit, cet aveu qui lui échappa un jour : « Dieu, jamais personne ne l'a vu, mais le Fils unique qui est dans le sein du Père, a lui-même raconté ce qu'il est. » A qui cette révélation a-t-elle été faite davantage sinon à celui qui reposa, à son tour, sur le sein du Fils Unique, et qui dut, sans nul doute, à cette intimité le privilège d'être l'Evangéliste du Verbe !

Tout ce qu'on ajouterait à ce simple exposé ne ferait qu'en diminuer la force démonstrative. Le dessein des livres inspirés qui commencent l'histoire de Jean à sa première jeunesse, et qui le prennent tout embaumé de chasteté, pour ne le quitter qu'au tombeau, comblé des faveurs divines, et ruisselant de lumière, est trop visible par lui-même, pour exiger des explications superflues. L'Eglise a trouvé la leçon si belle et d'une application si directe pour les jeunes gens, qu'elle a fait de l'apôtre préféré le patron de la jeunesse. A cet âge épris d'ambition, enclin à aimer, altéré de savoir, facile au dévouement, curieux d'avenir, elle a proposé comme modèle le disciple qui, dès les premiers coups d'aile, dirigea son vol vers les plus sublimes horizons, aima jusqu'à en mourir, fut enivré de toutes les lumières, donna sa vie au Bien-aimé, et finalement trouva dans sa pureté et son amour, une carrière dont la douceur et la beauté n'ont jamais été égalées ici-bas.



TABLE DES MATIÈRES





